) TOPOGRAFICO

*





122

1

35-38

VIE
DU MARECHAL
DUC
DE VILLARS.

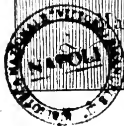


LOUIS HECTOR DUC DE VILLARS,

Maréchal de France.

... 1653. Mort le 19. Juin 1734.

N. Thomas sculp. 1784.



VIE DU MARECHAL DUC DE VILLARS,

De l'Académie Françoise, Membre du Conseil de Régence, Président du Conseil de Guerre, Ministre d'État, Maréchal-Général des Camps & Armées, &c. &c. &c.

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

Et donnée au Public par M. ANQUETIL, Prieur de Château-Renard, & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec le Portrait du Maréchal, & des Plans de bataille.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

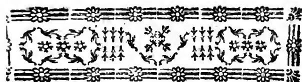
M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





Note historique des Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.



MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DE CASTRIES,

Comte d'Alais, Premier Baron né des Etats de Languedoc, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur des Ville & Citadelle de Montpellier, Ville & Port de Cette, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes Ecossois, Commandant-Général & Inspecteur du Corps de la Gendarmerie, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département de la Marine, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez chargé de rédiger les Mémoires du Maréchal

de Villars : ainſi la France vous devra de mieux connoître ce grand Homme. Vous m'avez impoſé une autre obligation, que je remplis à regret : je me borne en conſéquence à vous préſenter l'hommage de mon profond reſpect & de ma ſincere reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être dans ces ſentimens,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ANQUETIL, Chanoine Régulier, Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Prieur de Château-Renard.

IDÉE
DE LA VIE DU MARÉCHAL
DE VILLARS.

LA vie du Maréchal de Villars n'eſt pas purement militaire, comme on pourroit l'imaginer de celle d'un Maréchal de France. Il y en a des parties conſidérables, dans leſquelles il n'eſt point du tout queſtion de guerre; & dans celles qui en traitent, les détails ſont entre-mêlés de quantité de faits relatifs à la conduite particuliere & au gouvernement de l'Etat. On n'y trouvera pas ſeulement des marches, des campemens, des ſiéges, des batailles; mais encore beaucoup d'obſervations touchant la Politique, la Cour, les Finances, la Magiſtrature & d'autres ſujets: obſervations qui naiſſent d'elles-

mêmes ſous la plume d'un homme, qu'on verra n'avoir été rien moins qu'indifférent pour tout ce qui s'eſt fait autour de lui pendant le cours de près d'un ſiecle. Il ne dit que ce qu'il a vu ou entendu, & il le dit avec un ton de vérité qui inſpire la confiance.

Ses premieres années ſe paſſerent en voyages, dans leſquels il portoit un eſprit obſervateur; en apprentiſſage du métier de la guerre, où il ſe ſignala par des ſuccès qui lui acquirent de la réputation dès ſa jeuneſſe. Guerrier infatigable en Flandres, en Alſace, en Hongrie; courtiſan aimable à Vienne & à Munich, les occupations & les plaiſirs le menoient également au but qu'il ſe propoſoit, celui d'être utile. L'occaſion s'en préſenta dans l'ambaſſade d'Allemagne, que les circonſtances de la ſucceſſion d'Eſpagne rendirent importante & épi-

neuſe. Il y mit à profit la renommée de ſes premiers exploits, qui lui donnoit de la conſidération, & ſes liaiſons contractées à la guerre lui procurerent les moyens de connoître à fond les caracteres des Généraux & les forces des ennemis qu'il auroit peut-être bientôt à combattre.

Le commencement de la guerre fut illuſtré par la priſe de Kell, les batailles de Fridlingue & d'Hochſtet que Villars gagna. Il ne tint pas à lui qu'un plan plus étendu & des meſures mieux priſes n'effrayaſſent l'Empereur dans ſa capitale, & ne ſauvaſſent la Baviere; mais ſa fermeté & des manéges de Cour le brouillerent avec l'Electeur. Cette diſgrace, dont le Prince eut lieu de ſe repentir enſuite bien amérement, fit le bonheur du Languedoc, que le Maréchal pacifia en

ramenant par la douceur les Rebelles effarouchés par la violence.

Les besoins & les voeux de la France, en vain contrariés par ses envieux, le rappelerent à la tête des armées. On connoît les époques les plus brillantes de ses campagnes : le camp de Circq, qui déconcerta les vastes projets des Alliés ; le combat de Cezannes, qui pouvoit nous rendre maîtres de la Savoie ; la surprise des lignes de Stoloffen, qui lui ouvrit l'Allemagne une seconde fois ; la bataille de Malplaquet, qui commença à intimider les ennemis ; celle de Denain, qui les abattit ; la conquête rapide des villes de Flandres, qui nous avoient été enlevées ; & celle de Fribourg, par laquelle fut déterminée la paix de Rastat, qui couronna ses exploits.

Mais ce qu'il y a de plus intéref-

ſant dans les récits, c'eſt que les motifs des mouvemens d'armées, & en général de toutes les actions, y ſont expliqués avec les raiſons pour & contre; de ſorte qu'on peut encore juger à préſent, quel étoit le meilleur des partis propoſés, comme en jugeoient, dans le temps, Louis XIV lui-même, Madame de Maintenon, les Miniſtres, les Princes & les autres perſonnes à qui les lettres ont été écrites. Pluſieurs familles verront dans ces lettres, des noms qui leur ſont chers, cités avec éloge; & ceux que les opérations militaires n'amuſent pas, ſeront dédommagés par des réflexions que les faits amenent ſur l'économie, la diſcipline, l'entretien des troupes, la ſubordination, l'embarras, les fatigues du commandement, & l'état du Royaume. Certainement on ne lira pas ſans attendriſſement les exemples de généro-

fité & de patience donnés par le soldat François dans des momens critiques. La différence des temps mêlera de la satisfaction au dépit que cause toujours le souvenir des propositions insultantes de nos ennemis, rendus insolens par leurs victoires. Pourquoi aussi ne ressentiroit-on pas quelque plaisir à trouver accueillant & sensible dans son commerce avec Villars, ce Louis le Grand, que nos Ecrivains, échos fideles des Etrangers, se sont trop plu à nous représenter comme un homme dur & un Monarque d'un orgueil inflexible?

Un des plus grands chagrins du Maréchal pendant la Régence, fut de voir le gouvernement du Roi défunt renversé, ses desseins contrariés, ses alliances changées, & les dispositions sur sa famille, les plus cheres à son cœur, abrogées. La crainte de la disgrace ne fit pas

chanceler Villars dans son attachement à cette famille malheureuse, & aux principes de son ancien Maître. Quoiqu'il ne flattât pas le Régent, ce Prince l'écoutoit, même lorsque le Maréchal le désapprouvoit. Le Duc d'Orléans lui dut plusieurs conseils salutaires, & le bonheur de ne se pas trouver forcé, par une suite de coups d'autorité, d'en porter un dernier fatal au Royaume. Enfin, il n'y a rien qu'il n'ait tenté, au hasard de déplaire, pour empêcher le fameux systême de s'accréditer, & en corriger les pernicieux effets.

En entrant dans le Conseil, le Maréchal s'imposa la loi d'écrire tout ce qui s'y passeroit. C'est une espece d'obligation de ne concourir jamais qu'à des décisions justes, de peur d'avoir à rougir en relisant. Aussi y porta-t-il une noble franchise, l'assurance de dire la vé-

rité au Monarque en sa présence, la hardiesse de n'être pas toujours de l'avis du Premier Ministre, & la fermeté de combattre ses opinions, quand elles ne lui paroissoient pas tendre assez à la gloire de la Nation & au bonheur des Peuples.

Son Journal n'est pas une table seche des matieres présentées au Conseil. On y rencontrera beaucoup d'anecdotes peu connues, d'autres dont plusieurs circonstances intéressantes avoient échappé; & n'apprît-on rien de nouveau, on ne sera pas fâché de voir ce que l'on sait déjà, confirmé par un rapport incontestable. Mais ce qui doit rendre ce Journal précieux à un François, c'est qu'il y prendra une juste idée de la maniere dont les affaires se traitent dans les Conseils du Roi; & après cette connoissance, qui ne s'estimera pas heureux de vivre sous

un Gouvernement dans lequel il eſt sûr que ce qui regarde ſa tranquillité, ſon honneur & ſa fortune, eſt diſcuté avec tout le ſcrupule de la juſtice ?

Quant au ſtyle du Maréchal, il eſt correct & nombreux, comme eſt communément le ſtyle du ſiecle de Louis XIV. Ses lettres, aſſaiſonnées de quelques ſaillies, indiquent un caractere franc & gai ; & il ne manque pas de tournures heureuſes, quand il veut dire au Roi des choſes qu'il croit pouvoir ne lui être pas agréables, remontrer aux Miniſtres, ou faire ſon apologie & ſon éloge.

La vie du Maréchal de Villars, telle que je viens de l'eſquiſſer, peut ſervir d'une leçon utile à la jeune Nobleſſe qu'on deſtine aux grands emplois. C'eſt, en effet, un modele bien digne d'être mis

fous fes yeux, que la conduite d'un homme qui, de grade en grade, s'eft élevé à tous les poftes de confiance & d'honneur qu'un Gentilhomme peut mériter.

Que ceux donc qui, devenus prefque en naiffant les enfans de la Patrie, jouiffent déjà de fes bienfaits & doivent être un jour fa reffource ; ceux dont les noms décorent nos Annales, dont les ancêtres ont vécu pour la gloire de la Nation, ou font morts pour elle, qu'ils lifent ; & qu'aux exemples domeftiques, ils joignent celui d'un Héros qui guidera leurs pas dans les différentes carrieres qu'ils voudront parcourir ; ils y verront que la bravoure feule ne fuffit pas, & qu'ignorant dans quelles circonftances la Providence les placera, ils ne doivent négliger aucune efpece de connoiffances.

Qu'ils lifent donc, je le répete.

Ils trouveront ici en action toutes les qualités qui forment les grands Hommes ; dans l'Officier, l'intrépidité, l'activité, l'intelligence ; dans le Général, le coup-d'œil, la prévoyance, l'esprit de combinaison & de ressource ; la dignité, la prudence, la vérité dans le Négociateur & le Représentant du Prince ; dans le Ministre, la patience, la sagacité, le zele du bien public ; & par-tout, dans toutes les occasions, l'attachement au Roi, l'amour de la Patrie, une tendre sensibilité pour ses malheurs, de vifs regrets de ses pertes, des espérances encourageantes ; enfin, la résolution constante & toujours suivie de n'arriver à la gloire que par la probité & la vertu.

Nous avons déjà des *Mémoires du Duc de Villars*, imprimés à Lon-

dres en 1739, 3 volumes *in*-12 (*a*); le premier, jusqu'à la page 322, n'est qu'une copie mot à mot des Mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués. Le reste de ce volume & les deux autres paroissent n'être qu'un relevé des Gazettes, entremêlé d'anecdotes ramassées sans choix dans les conversations. M. le Maréchal de Castries & feu M. le Marquis de Vogué, s'intéressant à la gloire de Villars, qu'ils trouvoient peu soutenue dans ces Mémoires, ont désiré que sa Vie fût refaite, & m'ont remis ce qui leur est parvenu à ce sujet : savoir, cent quarante-deux cahiers de Mémoires, composés chacun

(*a*) Il est marqué au frontispice de cette édition, qu'elle est *corrigée & augmentée d'une Table de matieres* : ce qui supposeroit une autre édition qui auroit précédé; mais je ne la connois pas.

depuis vingt-quatre jufqu'à trente-deux pages *in-folio* ; deux cent treize feuilles volantes du même format, compofant chacune quatre pages ; & quatorze volumes de lettres auffi *in-folio*, dont quelques-uns de douze cents pages.

C'eft là-deffus que j'ai travaillé, c'eft-à-dire, que j'ai refondu les Mémoires, ajouté les liaifons, fait parler le Maréchal lui-même pour donner plus de vivacité au ftyle, & inféré les lettres dans le texte ; mais j'ai confervé les faits tels que je les ai trouvés, fans me permettre de les juftifier ni de les combattre.

J'ai intitulé l'Ouvrage, *Vie du Maréchal Duc de Villars, écrite par lui-même*, parce que fes *Lettres* en forment la plus grande partie, & que les *Mémoires* & le *Journal* paroiffent avoir été faits par lui-même, ou du moins fous fes yeux, puifqu'on y trouve fouvent des

corrections de sa main. On peut s'en convaincre en examinant les originaux. Ils sont déposés dans la Bibliotheque de Sainte Génevieve de Paris : de l'aveu de M. l'Evêque de Dijon, & de son frere M. le Marquis de Vogué, Maréchal des Camps & Armées du Roi. Ils appartenoient à M. le Marquis de Vogué leur pere, qui les tenoit par héritage du feu Comte de Vogué, Colonel du Régiment de son nom, fils d'une sœur du Maréchal de Villars, auquel le dernier Duc, fils du Maréchal, les avoit légués.



VIE



VIE
DU
MARÉCHAL
DUC
DE VILLARS,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

JE présente au Public la vie d'un homme, qui, né pour les grands emplois & les dignités militaires, ne les dut cependant qu'à sa capacité & à ses exploits : il éprouva les obstacles que la faveur oppose ordinairement au mérite peu courtisan, & il en triompha par une noble franchise & l'application constante à ses devoirs. Il aima sa Patrie, estima sa Nation, fut attaché à ses Rois : enfin il sauva la France ; & lorsque, dans des temps

moins fâcheux, elle eut encore besoin de son bras & de ses conseils, il n'hésita pas, dans un âge très-avancé, de lui sacrifier les dernieres années d'une vie employée toute entiere à son service.

Sa naissance & son éducation.

LOUIS HECTOR DE VILLARS naquit en Mai 1651, à Turin (*a*), où son pere, Pierre de Villars, étoit Ambassadeur : sa mere se nommoit Marie

---

(*a*) C'est-là l'opinion la plus commune, & elle se trouve consignée dans les Mémoires imprimés, tome 3, page 280. Mais dans le Journal de Verdun, mois de Décembre 1733, p. 449, on lit que le Maréchal de Villars, passant par *Moulins* pour se rendre en Italie, le 26 Octobre, M. *de Pallieres*, Procureur du Roi au Bureau des Finances, le complimentant au nom de la Ville, lui dit : » Que » la Province de Bourbonnois se glorifie de » prétendre mériter une distinction sur toutes » les autres Provinces du Royaume, parce » que d'elle sont sortis les plus grands Rois » du monde, nous partageons avec elle cet » avantage. Mais un autre avantage propre » à la ville de Moulins : C'EST QU'ELLE » VOUS A VU NAITRE DANS SES MURS «. Auroit-on pu faire au Maréchal de Villars cette observation en face, s'il n'étoit pas né à Moulins ?

de Bellefonds. Enrichi par la Nature de la taille la plus avantageuse (*a*), & entraîné par son goût, Pierre de Villars se seroit volontiers consacré uniquement à la guerre; mais quelques désagrémens qu'il essuya de la part du Marquis de Louvois, Ministre de ce Département, le fit tourner du côté des Ambassades : il s'acquitta avec éclat de celles de Danemarck, de Savoie & d'Espagne, fut Conseiller d'Etat d'épée, Gouverneur de Damvillers & de Besançon. Ainsi exercé dans les armes & les négociations, il donna à son fils une éducation qui le rendit propre aux unes & aux autres.

Reçu dans une Ecole que Louis XIV avoit établie pour la premiere Noblesse de son royaume (*b*), le jeune Hector s'y distingua bientôt par sa vivacité, son esprit, & un air d'assurance qui ne messied pas à cet âge. Il formoit

(*a*) Cette taille avantageuse lui donnoit un port de Héros, qui le fit surnommer ORONDATE, & qui frappoit toujours Louis XIV, si distingué lui-même par sa bonne mine.

(*b*) Les Pages de la Grande-Ecurie.

dès-lors des projets de fortune & de gloire ; projets de jeune homme, mais qui avoient une liaison & une suite, & qui donnoient les plus flatteuses espérances à sa famille (*a*).

Il voyage.

Pour commencer à les réaliser, il demanda à voyager, & parcourut la Hollande, qui alloit devenir le théatre de la guerre. Il accompagna ensuite en Allemagne le Comte de Saint-Geran son parent, chargé de confirmer plusieurs de ses Princes dans l'alliance de la France, au moment où elle alloit porter toutes ses forces contre les Hollandois.

Ses premieres armes. Il est fait Cornette de Gendarmerie.

1672.

Cette guerre éclata en 1672. Le Marquis de Villars, âgé de dix-neuf ans, y fit ses premieres armes aux siéges d'Orsoy, de Doesbourg & de Zutphen. Il se trouva au passage du Rhin, & donna des preuves d'intrépidité, qui furent remarquées par les Généraux & le Roi lui-même. Elles lui valurent une cornette de Chevau-légers : il signala son entrée dans ce Corps, par la

(*a*) Voyez les Mémoires imprimés, tome 1, page 7.

plus grande attention à ne manquer aucune affaire de cavalerie, jusqu'à servir sous des partisans; & il ne quitta la frontiere, qu'après avoir vu établir les quartiers d'hiver, dont il étudia les dispositions. 1672.

A peine arrivé de l'armée, Louis XIV l'envoya en Espagne complimenter le Roi, qui avoit été malade. Les honneurs qu'on lui fit dans cette Cour, où son pere étoit Ambassadeur, & les plaisirs qu'il y goûta, ne le retinrent que jusqu'à ce qu'il sût les troupes prêtes à entrer en campagne. Aussi-tôt il courut en Flandres, & arriva presque en même temps que le Roi, devant Mastricht, que ce Prince assiégea en personne.

Il est envoyé en Espagne.

La Noblesse, empressée à se distinguer sous ses yeux, s'y étoit rendue en foule. La crainte qu'en voulant se signaler elle ne s'exposât témérairement, occasionna une défense aux Volontaires de se trouver aux attaques sans permission; mais afin qu'ils ne fussent pas inutiles, on les distribua dans les différens Corps, pour monter les gardes avec eux. Cet ordre, qui réduisoit le Marquis de Villars, ou à n'être pas admis dans les tranchées, parce

Il se distingue à un assaut.

1673.

qu'il étoit Officier de cavalerie, ou à
1673. n'y être admis qu'à son tour, peut-être dans des occasions qui ne présenteroient ni péril ni gloire, ne convenoit pas à son impatience.

Il n'en témoigna rien; mais examinant, s'informant, il découvrit qu'une certaine nuit on devoit attaquer le chemin couvert & une demi-lune : sur cette connoissance, il prend avec lui six Gendarmes, entre dans la tranchée, se place entre les grenadiers qui devoient déboucher les premiers. Si-tôt que le signal est donné, il s'avance, jette sa cuirasse pour courir plus légérement, & s'élance dans la demi-lune. Un fourneau joue, & l'enterre à demi : il se dégage, repousse les ennemis, qui, après avoir abandonné ce poste, revenoient l'occuper. Leur feu augmente. Le carnage est terrible autour de lui. Il perd ses Gendarmes; tous les Officiers sont tués. Il n'en reste qu'un, nommé Vignory, Volontaire comme lui, avec lequel il soutient son logement, & n'en sort qu'au jour, après l'avoir assuré. Il étoit blessé en plusieurs endroits, mais légérement.

Le Roi, témoin de la fin de l'action,

le fait appeler, prend un air sévere, & lui dit : » Ne savez-vous pas que j'ai » défendu, même aux Volontaires, » d'aller aux attaques sans permis- » sion ; à plus forte raison aux Offi- » ciers de cavalerie, qui ne doivent » pas quitter leur troupe ? J'ai cru, » Sire, répond le jeune homme sans » se déconcerter, que Votre Majesté » me pardonneroit de vouloir appren- » dre le métier de l'infanterie, sur-tout » quand la cavalerie n'a rien à faire «. Cette raison présentée à propos eut son effet. Le Monarque, qui d'ailleurs n'avoit voulu que l'intimider, lui dit des choses très-flatteuses, & l'encouragea par-là à chercher les occasions d'en mériter d'autres. 1673.

A une escarmouche. Le même siége lui en fournit encore une. Il se promenoit à la tête du camp; les ennemis envoyerent un petit corps de cavalerie, qui poussoit déjà le régiment des Gardes. Une brigade de la Maison du Roi voyoit cet échec sans s'ébranler, parce qu'elle n'avoit pas d'ordres. Villars court à ses Gendarmes, en prend vingt, tombe avec eux sur ce Corps. L'escarmouche devient vive. Le Roi y arrive au moment que les en-

nemis tournoient le dos. Il demande
1673. quel est celui qui commande ; » on
» lui répond : Villars. Il semble, dit-
» il, dès que l'on tire en quelque en-
» droit, que ce petit garçon sorte de
» terre pour s'y trouver «.

Dans les partis. Il s'attira aussi des éloges, non moins honorables que ceux d'un Roi : ce furent ceux de Turenne. Se voyant dans l'armée de ce Général, encore éloigné des grands commandemens, & borné à l'exactitude du service, genre d'honneur peu assorti à son caractere, Villars s'attacha aux deux freres Saint-Clars, les plus fameux partisans de ce temps. Il apprit, sous leur conduite, à faire des courses longues & pénibles, des attaques brusques, des retraites hasardeuses ; à mener une vie dure, savoir se passer de pain & de lit, souffrir le froid glaçant & les chaleurs ardentes ; à se mêler avec le soldat, lui donner l'exemple de l'audace dans le danger, de la précaution dans la sécurité. Il fit plusieurs fois avec eux des marches hardies, presque sur le camp ennemi. Villars étoit toujours des plus avancés. Turenne lui dut souvent des avertissemens utiles. Il le marqua au Roi ; &

il ne tint pas à lui que le Cornette de gendarmerie ne fût dès-lors promu au grade de Colonel. 1673.

Enfin le Marquis de Villars eut l'avantage, peut-être unique à son âge, de joindre à l'estime de Turenne celle du Grand Condé. Il en reçut un témoignage bien flatteur, le jour même de la bataille de Senef. Condé regardoit défiler l'armée ennemie, dont il vouloit attaquer l'arriere-garde. Quelques-uns des Officiers qui l'environnoient, voyant du mouvement dans ces troupes, dirent : » Elles s'ébran- » lent pour fuir. Non, dit Villars, » elles changent seulement d'ordre. Et » à quoi le connoissez-vous ? dit le » Prince se tournant de son côté. C'est, » répondit-il, qu'à mesure que quel- » ques escadrons paroissent se retirer, » d'autres rentrent dans les inter- » valles, afin que vous les trouviez » en bataille quand vous passerez le » ruisseau. Jeune homme, reprit le » vieux Général, qui vous en a tant » appris ? Ce jeune homme-là voit » clair «, ajouta-t-il en regardant ceux qui avoient parlé les premiers. En même temps il fit sonner la charge,

Dans une bataille.

1674.

& mit l'épée à la main. » Ah, voilà
1674. » ce que j'avois toujours désiré, s'é-
» cria Villars, de voir le Grand Condé
» l'épée à la main « ! Transport de joie & d'admiration, qui ne déplut pas au Prince.

Il est fait Colonel. A la premiere charge le Marquis reçut un coup d'épée, qui s'arrêta dans l'os de la cuisse. Il ne se donna que le temps de faire bander sa plaie, & s'attacha à Fourille, Commandant de la cavalerie, qu'il suivit pendant toute la durée de cette bataille. Ce brave guerrier y fut blessé mortellement ; l'engagement, qui ne devoit être qu'un choc particulier, devint une action générale. Villars y fit des prodiges de valeur, qui furent remarqués par Fourille mourant. Il en fit une mention honorable dans la lettre qu'il fit écrire, presque en expirant, à Louis XIV. Condé ne l'oublia pas non plus, en annonçant au Roi le gain de cette bataille, si disputée & si sanglante. Villars eût le régiment de cavalerie de Courcelles, pour récompense de la valeur qu'il avoit montrée, tant dans ce combat, que dans d'autres occasions moins importantes qui l'avoient précédé.

Il servit l'année suivante encore en Flandres, sous le Maréchal de Luxembourg, qui lui donna un détachement de quatre cents chevaux, dont il sut faire un bon usage. L'armée Françoise & les ennemis n'étoient éloignés que de deux lieues. Nuit & jour l'infatigable Villars battoit l'estrade entre les deux camps, pour envoyer des nouvelles au Maréchal de Luxembourg, qui étoit bien inférieur en forces. Dans une de ces courses nocturnes, il rencontra un parti qu'il dispersa, & dont il suivit le gros à travers les bois. En avançant toujours, il s'apperçut qu'il étoit presque sur les grandes gardes; il résolut de les attaquer. Mais pendant qu'il faisoit ses dispositions, il vit plusieurs escadrons qui gagnoient les derrieres, dans le dessein sans doute de l'envelopper. Le jeune Colonel se douta que c'étoient les fuyards de la nuit, qui s'étoient rendus au camp, avoient donné l'alarme & occasionné cette manœuvre; il jugea prudemment qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de se retirer, sauf à revenir quand la sécurité seroit rétablie.

1675.

Il jette l'alarme dans un camp.

Il se cache donc quelques heures

dans les bois, & quand il conjecture
1675. que la crainte a cessé, il reparoît dans le même endroit d'où il étoit reparti. Il voit qu'en effet les grandes gardes ne paroissent plus inquietes, que les Officiers se promenent à la tête du camp, que les soldats se reposent, & que tout est dans la plus grande tranquillité; que seulement les étendards sont un peu plus reculés vers le centre, ce qui marque que, moyennant cette précaution, on les croit en sûreté. Villars, à la tête de son gros, pousse droit à la vedette. *Qui vive?* s'écrie-t-elle. *Espagne*, répond Villars; *un parti de Hollande qui revient de la guerre*. En parlant il s'avance. Toute sa troupe fait feu sur la grand'garde, qui s'épouvante; & pendant qu'il fixe l'attention sur lui, vingt cavaliers détachés rasent la ligne, tuent ou enlevent les Officiers qui se promenoient, rejoignent le gros, & regagnent le bois tous ensemble. Toute l'aile monte à cheval, & vole à la poursuite de Villars; mais il avoit déjà mis entre les ennemis & lui, un ruisseau assez difficile à franchir. Il les voit sur leur bord, se met en bataille sur le sien, persuadé qu'ils n'oseront le

passer si près de l'armée de Luxembourg; &, comme il l'avoit prévu, ils le laissent aller tranquillement avec ses prisonniers. Le Maréchal écrivit cette action au Roi; & Louis XIV, qui savoit obliger, en donna, devant toute sa Cour, les premieres nouvelles au pere du Marquis. 1675.

Bonne leçon que lui donne le Maréchal de Schomberg.

1676.

Son ardeur s'enflammoit par les succès. Jeune & heureux, il eut quelquefois besoin de frein. Le Maréchal de Schomberg le lui fit sentir dans une occasion qui demandoit du flegme & de la prudence. Ce Général venoit de faire lever le siége de Mastricht au Prince d'Orange. Villars croyant appercevoir dans la retraite des Alliés un air de désordre, vouloit qu'on donnât sur l'arriere-garde, & insistoit jusqu'à l'importunité. » Quand une place comme » Mastricht, lui répondit le Maréchal, » est secourue sans bataille, le Général » doit être content; & pour satisfaire » un jeune Colonel avide de gloire, » il faut lui donner un parti de cent » cinquante chevaux. Faites-les com» mander; prenez les Officiers que » vous voudrez; suivez l'armée en» nemie trois ou quatre jours; voyez

» ce qu'elle deviendra, & ce que vous
1676. » pourrez faire sans vous commettre «. Jamais ordre ne fut exécuté plus gaiment. Il partit; mais il revint dès le lendemain, plus tôt par conséquent qu'on ne l'attendoit, parce qu'il se trouvoit autant de prisonniers que de soldats.

Consultant, dans ces courses, plus son courage que ses forces, il succomboit quelquefois à la fatigue, & on remarqua qu'un jour, excédé de veilles, il s'endormit sur le bord d'un fossé qu'un orage remplit d'eau; elle le couvrit sans l'éveiller; mais aussi il fut attaqué d'une maladie très-dangereuse.

Avantage, qu'il conseille, manqué.

Après son rétablissement, qu'il dut, en grande partie, à une jeunesse saine, qui n'avoit point été énervée par les
1677. plaisirs, il se rendit en Flandres, où commandoient les Maréchaux d'Humieres & de Luxembourg, sous Monsieur. On lui confia, à la bataille de Mont-Cassel, un corps de réserve, destiné à se porter où les ordres du Général l'appelleroient. En les attendant, Villars, qui avoit déjà le coup-d'œil qui fait gagner les batailles, s'apperçut qu'il débordoit la droite de l'ennemi, & que, s'il la prenoit en

flanc, pendant qu'elle étoit attaquée en tête, il la mettroit en désordre. Sur cette observation, il se préparoit à charger, lorsque Monsieur lui envoya dire par le sieur de Chamlay, son Aide de Camp de confiance, de marcher au centre qui commençoit à plier. En vain le Marquis représenta, que le meilleur moyen de rassurer le centre étoit d'y arriver à travers les bataillons de cette aile dispersée. Il fallut renoncer à son projet, qui étoit approuvé de tous ses Officiers. La bataille fut gagnée à la vérité; mais la droite des ennemis se retira toute entiere en bon ordre; & le Maréchal de Luxembourg, examinant ensuite les choses par lui-même, ne put s'empêcher de dire : » Je voudrois » que le cheval de Chamlay eût eu les » jambes cassées, quand il vous a ap- » porté ce maudit ordre «. 1677.

Retraite de Cokesberg.

De Flandres, le Marquis de Villars passa sur la Meuse & ensuite en Alsace, où le Maréchal de Crequy soutenoit, avec des forces inférieures, tout l'effort des armées de l'Empire, commandées par le Duc de Lorraine. Les occasions d'agir se présenterent pour lui plus fréquemment sous ce Général, qui, étant

1677. rendu moins agile par la douleur d'une ancienne blessure, avoit besoin d'un homme auquel il pût prendre confiance. Il l'eut toute entiere en Villars, & ne s'en repentit pas.

Le Duc de Lorraine cherchoit une bataille, qui ne pouvoit avoir lieu qu'autant qu'il réussiroit à tirer les François du camp de Marle, trop bien fortifié pour oser les y attaquer. Le Duc le tenta par leur droite, qui étoit appuyée à un petit château nommé *Cokesberg* : il fit paroître deux mille chevaux, dont il ne détacha en avant que cinq cents, persuadé que Crequy en opposeroit autant; qu'en augmentant son nombre, le Maréchal augmenteroit aussi le sien, pour retirer les premiers, & qu'ainsi il l'attireroit dans la plaine & le forceroit à une action générale.

Mais Villars se trouvoit là. Pour faire face à l'ennemi qui se présentoit avec douze escadrons, il n'eut besoin que de sept, avec lesquels il entretint l'escarmouche. Un corps bien plus considérable vint soutenir ces douze, & la tête de l'armée ennemie parut. Le Maréchal de Crequi, craignant un enga-

gement, ordonna la retraite. Pour la favoriser, il fit monter à cheval la Maison du Roi. Villars faisoit l'arrieregarde. Mais au lieu de rentrer, avec tous ses escadrons, dans les intervalles que lui ouvroit la Maison du Roi, il en retient en dehors deux & quelques Volontaires; & saisissant le moment où la cavalerie Allemande, contenue par la Françoise, s'arrêtoit, il porte droit sur le centre de la ligne ennemie, composée d'infanterie, & la perce jusqu'au canon. Il avoit grande envie d'en emmener quelques pieces : mais déjà le corps de bataille s'ébranloit; revenue de sa premiere surprise, l'infanterie se rallioit, la cavalerie arrivoit sur lui, & le canon commençoit à tirer. Content de ce succès, il tourne bride, & regagne à grands pas le camp François. Il en essuya aussi quelques volées de canon, parce qu'en le voyant sortir du centre de l'armée Allemande, on le prit pour un ennemi. A travers tous ces feux, il rentra avec peu de perte, & la gloire d'avoir affronté une armée entiere avec deux escadrons & quelques Volontaires. 1677.

Dès le commencement de l'action,

il avoit eu deux chevaux tués ſous lui.
1677. Quand on lui préſenta ſa cuiraſſe, il la rejeta. » Je ne tiens pas ma vie, dit-» il en regardant ſes cavaliers, plus pré-» cieuſe que celle de ces braves gens «. Cette oſtentation de bravoure, quelquefois néceſſaire pour animer le ſoldat, lui attiroit ſinguliérement la confiance & l'attachement des ſiens. Il en eut, en rentrant au camp, une preuve bien touchante. Un de ſes cavaliers, mortellement bleſſé, le demandoit; il y courut: » Etes-vous content de nous, » mon Colonel, lui dit-il? je ne vou-» lois que la conſolation de vous voir » avant que de mourir «.

Surpriſe de nuit.

Le Maréchal de Crequy l'employoit volontiers, parce qu'il étoit sûr que, ſans qu'on lui recommandât, il n'omettoit rien de ce qui pouvoit être fait. Voulant, par exemple, ſavoir ſi une levée, ſur laquelle il avoit deſſein de paſſer, étoit gardée, il y envoya la nuit le Marquis de Villars, avec une bonne eſcorte; mais Villars en laiſſa la plus grande partie derriere lui, & avança ſeulement à la tête de trois cents chevaux. Cette troupe, ſurvenue inopinément dans l'obſcurité, alarma les

ennemis, qui étoient environ deux mille cavaliers. Sans ſavoir leur nombre, mais ſoupçonnant leur inquiétude, au lieu de ſe contenter de s'aſſurer de leur poſition, ſelon ſes ordres, le Marquis ſe détermine à les attaquer. Il envoie tout le long de la chauſſée, des tambours & des trompettes qu'il avoit amenés, leur ordonne de faire un grand bruit, afin de partager l'attention, fond, par une barriere qu'il trouve abandonnée, ſur ce corps, qui étoit de deux mille hommes, & le met en déroute. Dans la chaleur de l'action, arrive le détachement entier, que Villars avoit laiſſé derriere en avançant. Il prend les combattans en queue. Le Marquis, qui croit ſa troupe environnée, ſe retourne. Il y eut de François à François un combat court, mais meurtrier, qui ne finit qu'au cri de ralliement, *Villars*, & cette fâcheuſe mépriſe ſauva une partie des ennemis, qui furent cependant dépoſtés. 1677.

Le ſiége de Fribourg, qui ſe fit à la fin de la campagne, lui fournit les moyens d'exercer ſon génie obſervateur & entreprenant. Le Maréchal de

1677. Crequy se déchargea sur lui du soin du quartier le plus exposé ; & l'attention qu'il y donna, ne l'empêcha pas de se trouver aux actions qui se passoient dans les autres. Il monta à l'assaut à la tête des grenadiers. Il étoit de tous les fourrages pour les couvrir, & de tous les détachemens pour attaquer. Enfin il revint à la Cour avec la gloire de ne s'être pas contenté des occasions que lui présentoit l'ordre du service, mais d'en avoir cherché partout où elles pouvoient se rencontrer; gloire qui distingue l'Officier, jaloux de se former & de parvenir, de celui qui se borne à ne pas s'attirer de blâme & à avancer lentement.

Cependant, toujours en butte au Ministre, il eut le chagrin de voir élever au grade de Brigadier, des Officiers moins anciens que lui, & qui avoient certainement des droits moins légitimes : il en parla au Roi, qui reçut ses plaintes avec bonté, & lui donna des espérances. Il insista. Le Monarque répondit avec impatience. C'en fut assez. Villars ne sollicita plus, & prit, dès ce moment, le parti de se passer de la faveur, ou

de la forcer à n'oser lui être contraire.

L'envie, habitante des Cours, le pourſuivoit juſque dans les armées. Si elle ne pouvoit ternir l'éclat de ſes actions, elle en critiquoit du moins les motifs ou les circonſtances. Souvent auſſi, loin de lui nuire, les efforts de la jalouſie ne faiſoient que lui procurer des applaudiſſemens. Il éprouva ces deux effets contraires, à l'occaſion d'un combat qu'il livra ſans ordre. Poſté dans un endroit découvert, contre lequel l'ennemi ne pouvoit tenter aucune ſurpriſe, il vit qu'un poſte voiſin, plus expoſé, alloit être enlevé, s'il n'y portoit du ſecours. Auſſi-tôt il y vole, & chaſſe le Prince de Bade, qui l'attaquoit en perſonne. Au moment que l'eſcarmouche finiſſoit, arrive le Maréchal de Crequy, lorſque chacun raiſonnoit ſur cette action, & la plupart au déſavantage du Marquis, qu'ils blâmoient de n'avoir pas été aſſez circonſpect. Excédé de ces diſcours, Villars dit au Maréchal en l'abordant : » Mon Général, je ſuis » jeune, il me reſte beaucoup à ap» prendre ; c'eſt pourquoi je prends la » liberté de vous demander, ſi étant

1678.

Il eſt juſtifié par le Maréchal de Crequy.

» de garde dans un endroit fort dé-
1678. » couvert, & par conséquent fort en » sûreté, j'ai bien ou mal fait de laisser à ce poste deux petites gardes » seulement, & d'avoir marché à l'ennemi, qui poussoit nos troupes & » étoit prêt à entrer dans le camp «. La réponse du Maréchal fut foudroyante pour les envieux. » Il n'y » a, dit-il, que des poltrons ou des » pédans qui puissent ne pas approuver votre conduite. Pour moi je vous » en remercie. Allez vous reposer quelques heures, afin de vous mettre à » la tête d'un parti de cinq cents chevaux que je vous destine «. Crequy admiroit son ardeur. Le voyant le premier sur la breche du fort de Kell, qu'il assiégeoit, il lui cria : » Jeune » homme, si Dieu te laisse vivre, tu » auras ma place plutôt que personne «.

Paix de Nimegue. La paix de Nimegue, signée cette année, mais dont les heureux effets

1679-84. ne se firent totalement ressentir qu'en 1679, suspendirent les travaux militaires du Marquis de Villars. Il les reprit dans la guerre (*a*), qui dura en-

(*a*) Le Marquis de Villars pensa être tué

viron un an, depuis le milieu de l'année 1683 jusqu'au mois d'Août 1684. Elle finit très-glorieusement pour la France, par la treve de vingt ans, signée à Ratisbonne entre la France, l'Empire & l'Espagne. Alors d'autres circonstances ouvrirent au Marquis de Villars une nouvelle carriere, dans laquelle il entra à l'âge de trente-deux ans : âge heureux, qui tempere la vivacité de l'imagination par la solidité du jugement, & qui permet d'allier les plaisirs de la jeunesse aux manœuvres adroites de la politique, d'autant plus sûres alors, qu'elles sont moins soupçonnées. 1679-84.

Etat de la France.

1684-85-86-87.

Une grande scene se présentoit alors aux yeux de l'Europe : Louis XIV montroit à ses peuples & aux étrangers un faste supérieur à toutes les autres Cours; des palais superbement bâtis & magnifiquement décorés; de grandes armées bien vêtues, bien disciplinées; cent vaisseaux faisant respecter le pavillon François sur toutes les mers; des frontieres doublement

au siége de Luxembourg, d'un boulet de canon, qui emporta son Valet de chambre.

hériſſées de fortereſſes; des arſenaux
1684-85-86-87. pleins de munitions de toutes eſpeces, des Généraux expérimentés, des Miniſtres habiles, un commerce floriſſant; enfin une Nation enivrée de la gloire de ſon Roi, & prête à ſe ſacrifier pour la ſoutenir.

Il venoit de faire la paix, ou plutôt de la preſcrire à ſes ennemis; mais en les déſarmant, il n'avoit pas eu l'art de les gagner; au contraire, il paroît qu'il fit trop peſer ſur eux le poids de ſa puiſſance. Il arracha par force ce qui n'auroit peut-être dû être que l'objet d'une négociation; ſavoir, des domaines aſſez étendus en Flandres & en Allemagne, qu'il prétendit lui appartenir, & que l'Eſpagne & l'Empire ne laiſſerent aller que par foibleſſe, & en frémiſſant de la violence qu'on leur faiſoit. Louis força le Doge de Gênes de venir s'humilier à Verſailles; un Ambaſſadeur François fut autoriſé à braver le Pape juſque dans Rome : actions de hauteur, qui aigrirent l'Italie. Déjà les Barbareſques, ennemis peu redoutables, mais incommodes, avoient été aliénés par l'affreux bombardement d'Alger; &

les

les Hollandois, révoltés par les conditions dures qu'on s'étoit vanté de pouvoir leur imposer, au lieu du souvenir des bienfaits de la France, à laquelle ils devoient leur liberté, ne conservoient plus que des sentimens de haine & des désirs de vengeance. Il ne nous restoit plus d'allié que Charles II, Roi d'Angleterre, que l'on conservoit à force d'argent; mais son peuple étoit offusqué de l'éclat de la France. Pour comble de malheur, Charles mourut, & laissa un successeur qui, loin d'être utile, eut besoin d'être protégé. Ce fut encore dans le concours de ces circonstances, qui dura plusieurs années, que Louis révoqua l'Edit de Nantes; il donna ainsi des soldats à ses ennemis, & leur envoya le commerce, les arts, les manufactures, source des richesses dont ils se servirent contre lui.

1684-85-86-87.

Le Marquis de Villars envoyé à Vienne.

Le Roi n'ignoroit pas les dispositions menaçantes de ses principaux voisins. Déterminé à se les rendre moins contraires, il répandit dans les Cours différentes personnes chargées de ramener les esprits & de gagner les petits Souverains, si on ne pou-

voit se réconcilier les grands. Le Marquis de Villars fut un de ces négociateurs, envoyés sous d'autre prétexte. Celui qu'on imagina pour lui, fut la commission d'aller complimenter l'Empereur sur la mort de l'Impératrice sa mere. Il la reçut d'autant plus volontiers, qu'elle cadroit merveilleusement avec des vûes secretes, qui lui faisoient désirer ce voyage.

1684-85-86-87.

L'Empereur & le Turc étoient en guerre. Plusieurs Seigneurs, des Princes même, demanderent la permission d'aller servir dans l'armée de l'Empire; mais le Roi, qui avoit des raisons pour ne pas donner d'ombrage à son ancien allié, les refusa. Le Marquis de Villars vit donc avec plaisir, que la commission qu'on lui donnoit lui feroit peut-être obtenir dans la suite la permission qu'il désiroit intérieurement, mais qu'il n'osoit demander, de peur d'être refusé comme les autres; & il partit avec cette espérance.

1685-86-87.

Il fut très-bien reçu à Vienne. Le nom de Villars, de l'armée avoit passé à la Cour, & on lui prodigua des distinctions, qui paroissoient moins accordées à l'emploi qu'à la personne.

Elles lui donnerent moyen de se lier avec les Courtisans & les Ministres. Sous ombre de ne songer qu'à partager leurs plaisirs, il s'appliqua à approfondir leurs caracteres, à démêler leurs intrigues, à s'instruire de leurs desseins, de leurs intérêts; & il rendit compte de ses découvertes au Roi, qui lui en marqua sa satisfaction.

1685-86-87.

S'insinue dans les bonnes graces du Duc de Baviere.

Pendant qu'il s'occupoit de cette espece d'étude, le Duc Maximilien, Electeur de Baviere, vint à Vienne. Ce Prince, d'une Maison depuis long-temps attachée à la France, étoit beau-frere du Dauphin, qui avoit épousé sa sœur. Villars trouvant un jeune Souverain si proche parent de ses Maîtres, & qu'on disoit destiné à commander l'armée de l'Empire contre le Turc, lui fit une cour assidue, & réussit à lui plaire. Si-tôt que le Roi en fut informé, il recommanda au Marquis de s'insinuer toujours davantage dans les bonnes graces de l'Electeur, en prenant cependant garde de donner de l'ombrage aux Ministres de Vienne. Cela ne fut pas difficile à un François aimable, qui jouissoit déjà d'une réputation méritée à la guerre,

& dont les goûts pour la galanterie, la
1685-86-87. musique, la danse & la bonne chere s'accordoient si bien avec ceux du Duc de Baviere.

La confiance s'établit bientôt entre eux. Des plaisirs elle passa aux affaires. L'Electeur avoua au Marquis, que, quelques caresses que lui fît la Cour de Vienne, il n'en étoit pas content. » J'ai, dit-il, dépensé tous les trésors de mon pere à faire les campagnes de Hongrie; j'y ai sacrifié » mes troupes & ma personne. Cependant j'ai le désagrément de voir » que toutes les préférences sont pour » le Duc de Lorraine, qu'on m'accorde, à la vérité, les distinctions » extérieures, mais qu'au fond, c'est » lui qui a le secret & le commandement. Je ne suis pas non plus à m'appercevoir qu'on voudroit maîtriser » mes attachemens & mes volontés, » & qu'on exige de moi un dévouement exclusif aux intérêts de l'Autriche. Cet empire qu'on affecte, » me gêne & me déplaît «.

Suit ce Prince dans ses Etats. Maximilien n'avoit pas toujours pensé ainsi. Ces chaînes, qu'il commençoit à trouver pesantes, lui avoient

jusqu'alors paru légeres & agréables, parce qu'elles lui étoient présentées par la Comtesse de Kaunitz, femme aussi spirituelle que belle, dont la Cour de Vienne se servoit pour le captiver. Mais son ascendant s'affoiblissoit avec ses charmes, que l'âge effaçoit insensiblement. Elle ne put retenir l'Electeur à Vienne; il n'y fit qu'un court séjour, & alla passer l'hiver dans ses Etats, où Villars eut ordre de l'accompagner, sous le prétexte d'attachement pour un Prince qui le combloit d'amitiés.

1685-86-87.

La présence étoit essentielle, auprès d'un homme de son caractere. Avec assez de jugement pour connoître le meilleur parti, il ne suivoit jamais que celui qu'on lui inspiroit. L'importunité le subjuguoit, & celui qui parloit le dernier l'emportoit toujours. D'ailleurs, il étoit fort changeant, moins par inconstance que par satiété des mêmes objets. Quiconque par conséquent savoit l'amuser & varier ses divertissemens, étoit sûr de la premiere place dans sa faveur. Villars, encore dans l'âge où les plaisirs ne sont pas messéans, devint l'ame de la Cour

de Munich. Bals, concerts, festins, jeux, parties de chasse, spectacle, rien n'étoit bien, s'il n'avoit été ordonné ou approuvé par Villars, qui répandoit sur tout le vernis de la galanterie françoise. Il se lioit avec les Maîtresses de l'Electeur, & changeoit de liaisons, quand le Prince changeoit d'inclinations. Cependant, au milieu de ce tourbillon de plaisirs, il ne perdoit pas de vue l'objet sérieux, qui étoit de substituer dans le cœur du Duc la France à l'Autriche; & il l'échauffa si bien, qu'il fallut ensuite lui donner des leçons de politique, pour l'empêcher de faire éclater son nouveau penchant. » Vous allez, lui » dit le Marquis, repasser par Vienne : » vous y serez observé par les Minis- » tres de l'Empereur. A l'armée, vous » & vos troupes serez environnés par » les siennes. Vous courez les plus » grands risques, si vous vous laissez » pénétrer. Réservez l'aveu de vos vé- » ritables sentimens pour le retour «. Avec ce plan de conduite, qu'il se proposa d'exécuter, l'Electeur partit pour Vienne & la Hongrie, où il emmena le Marquis de Villars. » Je ferai

1685-86-87.

» François à Vienne (*a*), écrivoit ce » dernier au Roi, & à la guerre, je » me conduirai comme le plus fidele » serviteur de l'Empereur «.

1685-86-87.

En Hongrie, & revient à Munich.

Il tint parole, & se trouva à plusieurs actions, dans lesquelles il se distingua de maniere qu'il en reçut des remercîmens publics de l'Empereur, par la bouche de ses Ministres. Mais ces bonnes dispositions de la Cour de Vienne, en faveur du Marquis de Villars, changerent bientôt. Il eut ordre de suivre encore l'Electeur à Munich, & de déployer auprès de lui le caractere d'Envoyé de France. La publicité de cette qualité donna de l'inquiétude à la Maison d'Autriche, qui jugea à propos d'avoir aussi

1687-88.

(*a*) Le 23 Mars 1687, entre autres nouvelles à M. de Croissi, il mande cette petite chicane des Moscovites, qui les représente bien différens de ce qu'ils sont devenus depuis Pierre le Grand. » Les Ambassadeurs » Moscovites auront enfin demain leur pre» miere audience. La derniere difficulté qu'ils » ont faite, a été sur les trois révérences » qu'ils refusoient de faire à l'Empereur, di» sant qu'on ne devoit trois révérences qu'à » la sainte Trinité «.

un Repréſentant auprès du Duc de
1688. Baviere. Elle envoya des Seigneurs riches en état de briller, des Miniſtres habiles, & juſqu'à la Comteſſe de Kaunitz, & d'autres femmes intelligentes, que d'anciennes habitudes rendoient puiſſantes dans cette Cour.

Mais ces batteries, dreſſées contre Villars, ne réuſſirent pas. Il combattoit avec des armes plus efficaces auprès de l'Electeur ; ſavoir, le talent de ne faire & de ne dire que des choſes qui lui étoient agréables. Les Emiſſaires Impériaux, au contraire, approuvoient les murmures de l'Electrice contre la conduite volage de ſon époux, & les appuyant, ils firent intervenir le Pape même, qui chargea ſon Nonce de faire au Prince des remontrances ſur ſa galanterie, ſon luxe, ſes dépenſes en bâtimens & en fêtes. » Le » Saint Pere a bonne grace, diſoit un » jour Maximilien au Comte de Kau- » nitz, de me faire de pareils repro- » ches ; pendant que je ſacrifie mon » bien, & que j'expoſe ma perſonne » pour l'Empire & l'Egliſe contre le » Turc, il offre des chapeaux aux en- » fans du Duc de Lorraine, & moi,

» il me paye en réprimandes. Certai- » nement, répondit le Comte, si Vo- 1688.
» tre Altesse le désiroit, le Pape n'hé- » siteroit pas à en offrir un au Prince » votre frere; mais il va être Elec- » teur de Cologne, & le présent seroit » au dessous de lui. Son Altesse n'a-t- » elle pas aussi des serviteurs à grati- » fier «? reprit le Marquis de Villars, qui ne cherchoit qu'à commettre l'Electeur avec l'Envoyé de Vienne. » L'Empereur vient bien de faire son » Capitaine des Gardes Cardinal; » croyez-vous que le Saint Pere se » déshonoreroit, en admettant aussi » dans le Sacré Collége quelqu'un » du choix de M. l'Electeur? Et qui? » dit Kaunitz. Moi, répliqua Villars; » & sûrement je l'y servirois bien «. Le Comte plaisanta de la saillie. Maximilien la prit au sérieux, & commençoit à s'échauffer. » Voilà, » Monsieur, ce que cause votre ambi- » tion d'être Cardinal «, dit le Comte à Villars pour rompre la conversation. » Faites toujours, répliqua celui-ci, » & vous verrez que tout s'accom- » modera «.

L'Electeur étoit une espece de con-

quête qu'ils se disputoient ; & peu
1688. s'en fallut que Villars n'emportât la place. Il détermina le Prince à refuser le Roi des Romains, qui demandoit sa sœur en mariage, & à la donner au Duc de Mantoue, parti bien inférieur de toute maniere. Une préférence si peu politique montroit l'ascendant que le Cabinet de Versailles avoit pris, dans l'esprit de Maximilien, sur le Conseil de Vienne. Celui-ci mit tout en œuvre pour regagner l'Electeur, dont les Etats, par leur position, lui étoient très-importans, en cas de guerre avec la France. Pour y réussir, il fallut le soustraire à la séduction du Marquis de Villars. Dans cette vûe, on entreprit de lui persuader de retourner en Hongrie, où Villars, ayant le caractere d'Envoyé de France, ne pouvoit plus le suivre. Le Marquis, au contraire, lui mit en tête de n'y point aller, & lui fournit les raisons qui pouvoient l'en dispenser. D'abord, sur les insinuations de Villars, il prétendit y commander seul. On lui représenta que ce seroit faire affront au Duc de Lorraine, auquel l'Empereur avoit tant d'obli-

gations. Maximilien s'obstina ; & après avoir encore disputé, on lui accorda enfin qu'il commanderoit seul, parce que le Duc de Lorraine venoit de tomber malade. » C'est un leurre, » lui dit Villars ; si-tôt qu'on vous » aura attiré à l'armée, la maladie » du Duc s'évanouira, & il retour- » nera partager le commandement » avec vous. Il faut qu'on vous pro- » mette que, quelque chose qui ar- » rive, il n'y paroîtra pas «. Il le demanda; & on le promit, au grand étonnement du Négociateur François. 1688.

Il retourne en France.

Après une pareille condescendance, l'Electeur ne pouvoit plus reculer. » Ce » seroit, dit-il à Villars, me brouiller » irréconciliablement avec l'Empereur, » & en quelque façon lui déclarer » la guerre : or vous savez que je » ne suis pas encore prêt «. Le Marquis en convint, & vit, avec regret, qu'il ne lui restoit plus de ressource pour empêcher le Duc de Baviere de lui échapper. Il ne désespéroit cependant pas encore de l'accompagner en Hongrie ; mais les Ministres Impériaux s'y opposerent fortement, par la raison que dans les termes où on

en étoit d'une guerre presque certaine
1688. avec la France, il ne convenoit pas que l'Electeur gardât auprès de lui un Envoyé de Louis XIV, au milieu de l'armée de l'Empire. L'Electeur fit semblant de ne pas se rendre ; il dit au Marquis, qu'il alloit à Vienne, qu'il y travailleroit à faire lever cet obstacle, & qu'il lui enverroit un courrier, pour l'appeler auprès de lui ; mais Villars l'attendit inutilement, & voyant qu'il ne venoit pas, il partit pour la France.

Il est fait Commissaire général de la Cavalerie.

Il y fut très-bien reçu. » Je vous » avois toujours connu pour un fort » brave homme, lui dit Louis XIV ; » mais je ne vous croyois pas si grand » négociateur «. Madame de Maintenon l'admit à la représentation d'une Comédie à Saint-Cyr, faveur que les plus grands Seigneurs briguoient quelquefois inutilement. Enfin, pendant son absence, M. de Louvois ayant fait des avances pour regagner son amitié, de lui-même & sans en être prié, lui avoit procuré la charge de Commissaire général de la Cavalerie.

Il retourne à Munich.

Il n'eut pas le temps de l'exercer beaucoup, parce que les affaires le

rappelerent à Munich. La fameuse Ligue d'Ausbourg, par laquelle toutes 1688.
les Puissances de l'Europe s'étoient unies contre la France, commençoit à faire des préparatifs dont Louis crut devoir prévenir les effets : il ne lui restoit d'allié que le Turc, & peu s'en fallut qu'il ne se trouvât privé de son secours. Les Musulmans, découragés par des pertes successives, & sur-tout par la prise de Belgrade, désiroient la paix. L'Empereur le sut. C'étoit le moment d'en faire une avantageuse : » Il faut, dit un jour le Duc de Baviere au Marquis de Villars (a), » il faut connoître l'Empereur comme » je le connois, pour croire les raisons qui l'en ont empêché..... Il » y a des Moines qui ont prédit à » l'Empereur, que l'Impératrice deviendroit grosse, qu'elle accoucheroit de deux jumeaux, que dans » le même temps l'Empire Turc seroit » détruit, & qu'un de ces jumeaux » régneroit à Constantinople ; la gros-

(a) Lettre de M. de Villars au Roi, de Munich, le 22 Octobre 1688.

1688-89. » fesse de l'Impératrice a paru dans » le temps que nous avons pris Bel» grade. L'Empereur a cru le reste » de la prophétie, & n'a point voulu » entendre parler de paix «. Cette conduite de Léopold I donna le temps au Roi de ranimer les Turcs. Il avoit déjà commencé quelques diversions en leur faveur; mais il en promit de plus importantes, & ce fut pour en régler la forme & le temps, qu'il envoya encore le Marquis de Villars à l'Electeur de Baviere.

Ce Prince se trouva donc une seconde fois exposé aux sollicitations des Cours de Vienne & de Versailles. La circonstance étoit plus embarrassante qu'autrefois. Il ne s'agissoit alors que de rester indifférent entre la France & l'Autriche; mais ici il falloit se déclarer pour ou contre. Il n'y auroit même pas eu de sûreté à rester neutre, ainsi que le fit entendre un des Ministres de l'Empereur (a). » Hier encore, écrivoit » le Marquis de Villars au Roi, le

(a) Lettre du Marquis de Villars au Roi, de Munich, le 4 Février 1689.

» Comte de Thaunn citoit Gustave
» Adolphe, Roi de Suede, qui disoit 1688-89.
» que c'étoit un bonheur quand de
» temps en temps quelques alliés nous
» abandonnoient, parce que cela don-
» noit du relâche à des pays ennemis,
» dont on ne pouvoit plus tirer d'ar-
» gent «. Avis aux Etats dont les voisins plus forts ne se piquent pas d'une équité bien scrupuleuse.

Mais cet avis donné indirectement, étoit déjà inutile au Duc de Baviere. Il n'avoit pris aucune mesure pour n'être pas forcé par l'une ou l'autre Puissance. L'Empereur retenoit ses troupes en Hongrie : ses places étoient dégarnies, & les François poussoient déjà dans son pays des partis qui faisoient jeter les hauts cris aux peuples. Les plaintes retentissoient jusqu'à la Cour de Munich, que le Marquis trouva déchaînée contre la France. Le Prince sentoit bien que, puisque l'Empereur vouloit la guerre, il n'étoit pas prudent aux François de l'attendre chez eux, qu'il étoit naturel au contraire qu'ils la portassent d'abord dans les pays qui fournissoient des secours à leurs ennemis. » Or, représentoit Vil-

» lars au Duc, vous n'avez qu'à dire
1688-89. » un mot, & ces soldats dont vous
» vous plaignez, vont devenir les
» protecteurs de vos peuples & les
» défenseurs de vos villes. Et com-
» ment faire revenir mes troupes qui
» sont au milieu de l'armée Impériale?
» répondoit l'Electeur : il faut donc
» les sacrifier ? Et pourquoi, répon-
» doit Villars, voulez-vous que le
» Roi ménage un Prince dont toutes
» les troupes renforcent ses ennemis «?
A ces raisons, le Marquis ajoutoit la terreur qu'inspiroient les troupes Françoises, auxquelles il faisoit dire secrétement d'avancer toujours, afin de forcer l'Electeur par la crainte à se jeter dans les bras du Roi.

Il quitte la Baviere.

Il fut un moment où Villars crut avoir réussi ; mais Léopold envoya à Munich le Prince Louis de Bade, en qui l'Electeur avoit la plus grande confiance, & son arrivée changea tout. Le Prince ne cacha pas au Marquis qu'il aimoit & estimoit, qu'il venoit exprès pour le faire sortir de la Baviere, & l'Envoyé de France ne tarda pas à s'appercevoir qu'il seroit bientôt forcé de prendre son parti ; mais comme il lui

étoit ordonné de tenir le plus long-temps qu'il pourroit, il dissimula, feignit de ne s'appercevoir de rien, & de ne pas sentir les petits dégoûts qu'on multiplioit; de sorte qu'on fut obligé d'en venir au dernier moyen, savoir de lui donner son congé en bonne forme. 1688-89.

» Le 4 Janvier, dit le Marquis de » Villars, dans sa lettre au Roi du 5, » le sieur Leydel, Vice-Chancelier, est » venu chez moi. Après m'avoir de- » mandé audience de la part de Son » Altesse Electorale, & m'avoir fait » un mauvais compliment sur l'estime » & l'amitié que l'Electeur a pour moi » personnellement, il m'a dit que son » Maître, ne pouvant se détacher des » intérêts de l'Empereur & de l'Em- » pire, attaqué de tous les côtés par » les François, lui avoit ordonné de » venir me trouver, pour me dire qu'il » désiroit que je sortisse de Munich » dans trois jours, & de ses Etats le » plus tôt qu'il me seroit possible. Je » lui ai dit que je ne pouvois pas croire » que cet ordre fût véritable, qu'il » étoit indigne de l'Electeur; & enfin » j'ai traité le sieur Leydel, en parlant 1689.

» toujours avec respect de son Maître,
1689. » comme il le méritoit. J'ai été sur le
» champ chez l'Electeur, & je lui ai
» fait demander audience : il ne vou-
» loit point me la donner; mais enfin
» je l'ai demandée d'un ton à la vou-
» loir avoir, & je suis entré dans son
» cabinet, où je lui ai parlé avec toute
» la véhémence que méritoit le com-
» pliment de son Chancelier.

» Il a désavoué le terme de trois
» jours & de sortir de son Etat le plus
» tôt que je pourrois. Je lui ai parlé
» avec toute la fierté que je devois sur
» le reste. J'ai demandé à l'Electeur
» s'il avoit quelque sujet de se plain-
» dre de moi, & que j'aimerois mieux
» que la maniere indigne dont il en
» usoit, pût me regarder personnelle-
» ment, que comme Envoyé de Votre
» Majesté. Il m'a fait beaucoup d'hon-
» nêtetés pour moi, disant que du
» reste l'Empire entier étoit déclaré.
» Je lui ai dit qu'il ne l'étoit pas, &
» que l'Electeur de Brandebourg même
» avoit mandé à M. le Comte de Fus-
» temberg qu'il ne se déclareroit pas.
» Que je ne pouvois m'imaginer qu'il
» eût fait réflexion sur la conduite qu'il

» tenoit; que pour moi j'en étois tou-
» ché, comme la chose le méritoit. 1689.
» Que je le suppliois de faire une ré-
» primande à son Chancelier, & que
» j'espérois qu'il le désavoueroit d'une
» conduite aussi extraordinaire que
» celle qu'il a eue avec moi. Enfin,
» Sire, après m'avoir bien écouté, ne
» me répondant rien, il est sorti de
» son cabinet & monté sur le siége
» d'un cochet; il est allé courir les
» rues avec ses courtisans derriere le
» carrosse «.

Dans la même lettre, le Marquis de Villars se loue beaucoup de la fidélité des Officiers François qui avoient été servir en Hongrie, & qui, sollicités par ceux de l'Empereur de rester à son service, refusèrent tous. Il parle entre autres de M. *Noblesse*, simple Ingénieur, sorti de France pour une affaire d'honneur, & qui, malgré sa pauvreté, préféroit d'être reçu en grace dans sa patrie au titre de Colonel en Baviere. Il cite enfin une repartie assez gaie du Marquis de Spinchal. Les Ministres de Baviere le voyant déterminé à partir, lui retinrent une partie de ses appointemens. » M. l'Electeur, lui dirent-ils,

1689. » espere que vous viendrez retirer un » jour ce qui vous est dû, en reprenant » son service. Je suis charmé, répondit-» il, que l'on me donne des préten-» tions légitimes sur la Baviere «.

Villars partit, laissant Maximilien livré aux insinuations des Ministres de Léopold; mais toujours avec un fonds d'inclination pour la France. Quoique muni de passe-ports & escorté par un Trompette, peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté sur les terres de l'Empire qu'il avoit à traverser. Il n'échappa que par sa diligence. Le Comte de Lusignan, qui le joignit en revenant de Vienne, où il avoit eu le même emploi que Villars à Munich, se fiant trop à la bonne foi de cette Cour, & dédaignant de se hâter, fut pris & retenu huit mois prisonnier; aventure très-mortifiante pour un Officier au commencement d'une guerre.

Villars se retira par la Suisse avec la plus grande précipitation, & ne se crut en sûreté que quand il se vit dans les murs de Saint-Gal. Il n'y arriva qu'à nuit fermée, par un temps affreux; & lorsqu'il comptoit n'avoir plus qu'à réparer, par une bonne nuit, toute

les mauvaiſes qu'il avoit paſſées, on lui annonça dans ſon auberge les Magiſtrats qui venoient le complimenter. A la harangue ſuccéda la converſation ſur les affaires courantes; à la converſation, la viſite des Dames, & enfin un énorme repas dont il ne put jamais s'exempter, & qui fut ſervi à minuit. On lui fit grace du bal, mais non de la dépenſe : car l'hôte lui préſenta la carte, & il ſe trouva que fatigué, ennuyé, forcé à veiller, il avoit encore régalé ces Meſſieurs & ces Dames, & une populace aſſez nombreuſe à laquelle les convives diſtribuerent le deſſert & des rafraîchiſſemens, afin qu'il ne manquât rien à la magnificence de la réception. 1689.

Danger qu'il court à Bâle.

A Bâle où il alla enſuite, il courut riſque de la vie, parce que voulant du dehors parler à la ſentinelle par une nuit très-noire, afin de ſe faire baiſſer le pont, il fut enlevé par la baſcule, & précipité dans le foſſé, d'où on le retira à grand'peine, froiſſé, meurtri, glacé; mais il en fut quitte pour ſes douleurs & quelques accès de fievre. » J'ai trop bonne opinion de l'étoile » du Marquis de Villars, lui dit

» obligeamment Louis XIV en le

1689. » voyant, pour croire qu'il eût pu
» périr d'une chute dans les fossés de
» Bâle «. Après lui avoir marqué sa satisfaction de la maniere dont il s'étoit conduit à Munich, ce Prince l'envoya en Flandres commander la cavalerie dans l'armée du Maréchal d'Humieres.

Il est fait Maréchal de Camp.

Mais il n'y eut guere que des fourrages, dans lesquels il se distingua à son ordinaire. La seule affaire remarquable, fut celle de Valcour, où l'infanterie fut très-maltraitée, & auroit été détruite sans la fermeté de la cavalerie que Villars commandoit : il fut fait à cette occasion Maréchal de Camp. Sur la fin de la campagne, il changea d'armée ; mais celle où il tomba, uniquement destinée à tenir la communication libre entre l'Allemagne & la Flandre, ne lui fournit aucune occasion brillante.

Fait contribuer la Flandre.

Il resta l'hiver sur la frontiere, où il ne se passa rien d'important, & l'été il se trouva encore relégué dans la

1690. même armée d'observation, qui demandoit beaucoup de travail, de vigilance & de fatigue sans gloire. Il auroit bien mieux aimé servir sur le Rhin, parce

qu'il connoiſſoit les Généraux de l'Empire, contre leſquels il croyoit qu'on pouvoit haſarder ſans riſque. S'il n'y a point d'exagération dans le portrait qu'il en fait à M. de Louvois (*a*), il n'eſt pas étonnant qu'il déſirât de ſe meſurer avec eux. » Les Allemands » ont, dit-il, à leur tête quatre Gé- » néraux qui ne ſont guere détermi- » nés. Le plus jeune eſt aveugle & » a plus de quatre-vingts ans. Je » connois les deux de M. de Bran- » debourg, & M. Darfling, pour l'a- » voir vu il y a vingt ans; je vous » aſſure qu'il en a cent & cinq. En » vérité, quand l'armée des ennemis » ſeroit la meilleure qui ait jamais » été, il n'eſt pas poſſible que quatre » radoteurs comme ceux-là n'y met- » tent de la confuſion «. 1690.

Pour ſatisfaire le déſir d'agir, dont Villars étoit dévoré, pour ainſi dire, on lui donna la commiſſion d'étendre dans la Flandre les contributions. Il les pouſſa juſqu'aux remparts de Bruxelles

(*a*) Lettre à M. de Louvois, du 12 Août 1690.

1690. dans la saison la plus dure (a), porta le fer, le feu, la désolation dans tous les endroits qu'il parcourut, & ramena beaucoup d'otages.

Si ces affreuses exécutions font frémir l'humanité, on ne peut s'empêcher d'estimer le courage tranquille du Chef qui combine les marches, embrasse d'un coup-d'œil toute l'étendue de l'action, brave l'ennemi, le retient par son audace, juge du moment de la retraite & la fait avec une fierté imposante. C'est dans ces exercices que le Marquis de Villars acquit les connoissances nécessaires à un Général qui commande toujours mieux, quand il a pratiqué lui-même.

Il commande les lignes de l'Escaut.

1691. De l'attaque du pays ennemi, il passa au commandement des lignes établies pour couvrir le nôtre depuis l'Escaut jusqu'à Bergues. On lui composa une armée d'environ quinze mille hommes, avec un train d'artillerie. Il pouvoit la renforcer au besoin, des garnisons des places qu'il défendoit: elle

(a) Lettre à M. de Louvois, du 16 Décembre 1690.

étoit

étoit aussi destinée à seconder les opérations du Maréchal de Luxembourg qui commandoit en Flandres. Les marches & contre-marches furent fréquentes & pénibles dans cette campagne. Tantôt le Prince d'Orange, que nous ne reconnoissions pas pour Roi d'Angleterre, s'approchoit du Maréchal de Luxembourg, & celui-ci appeloit le Commandant des lignes: tantôt l'ennemi menaçoit les lignes, & il falloit y retourner promptement. Ce manége fatigant dura jusqu'au combat de Leuze, auquel le Marquis de Villars eut grande part. C'est ainsi qu'il le décrit dans sa lettre au Ministre (a). 1691.

» M. le Maréchal de Luxembourg » ayant été averti que l'armée du Prince » d'Orange, qu'il avoit laissée sous les » ordres du Comte de Valdec, devoit » marcher le 20 Septembre pour aller » camper dans la plaine de Cambrou, » a cru pouvoir attaquer l'arriere-garde. » Il m'a envoyé ordre de le joindre

Combat de Leuze.

(a) Lettre du 21 Septembre au Marquis de Barbesieux fils du Marquis de Louvois, qui étoit mort deux mois auparavant.

» avec quatre bataillons, le régiment
1691. » de Merinville & les dragons de
» Tessé. Je l'ai trouvé dans la grange
» d'une Abbaye près de Tournay, où
» il avoit passé la nuit sur la paille.
» Tout en faisant monter à cheval
» soixante escadrons qu'il destinoit à
» l'action qu'il avoit en vue, il me
» racontoit des affaires pareilles à celle-
» ci, dans lesquelles il avoit battu des
» arriere-gardes qu'on croyoit qu'il
» ne pourroit jamais joindre, que tout
» consistoit dans la diligence, & que
» la surprise devenoit souvent possible
» contre des ennemis qui, se croyant
» hors de portée, marchent négligem-
» ment. En racontant cela, il avoit
» un air de confiance qui en inspiroit.
» *Prenez la tête*, m'a-t-il dit, *avec*
» *six escadrons & quatre bataillons*,
» *vous trouverez sur le chemin de*
» *Leuze M. de Marcilly* (a), *avec*
» *quatre cents chevaux. Servez-vous*
» *de lui pour tenir de près les enne-*
» *mis, & tout en avançant, mandez-*
» *moi ce qu'il aura déjà remarqué de*
» *leurs dispositions* «.

(a) Enseigne des Gardes du Corps.

» J'ai donné mes quatre bataillons 1691.
» à mener diligemment à M. de Boiſ-
» ſelot, Brigadier, & j'ai devancé mes
» ſix eſcadrons pour joindre M. de
» Marcilly. Je l'ai atteint à demi-lieue
» des ennemis. Ne ſachant pas qu'on
» voulût combattre, il ne faiſoit qu'ob-
» ſerver les troupes de Valdec, qui paſ-
» ſoient tranquillement le ruiſſeau de
» Leuze. J'ai mené ſes quatre cents
» chevaux à cinq cents pas des enne-
» mis. Voyant un ſi petit corps de
» cavalerie les approcher, ils ſe ſont
» arrêtés. Sur le parti qu'ils prenoient
» de m'attendre, j'ai dédoublé mes
» quatre cents chevaux & fait paroître
» huit troupes, le terrein pouvant leur
» faire croire que j'en avois davanta-
» ge. Heureuſement ils ſe ſont ima-
» giné que ce qui ſe montroit pou-
» voit être partie de deux mille che-
» vaux que M. de Bezons comman-
» doit du côté de Saint-Guilain, &
» ſe ſont étendus pour l'attaquer avec
» avantage. Ce mouvement a retardé
» leur marche. J'ai vu alors arriver
» les régimens de Merinville & de
» Teſſé, que j'avois devancés, & preſ-
» que en même temps M. de Luxem-

» bourg à toutes jambes, suivi de
1691. » trente escadrons à la file. *Vous*
» *voulez*, lui ai-je dit, *une arriere-*
» *garde à combattre ; voilà trois*
» *quarts d'heure que je vous prépare*
» *celle-ci : voyez ce que vous avez à*
» *faire. Combattre*, a-t-il répondu ;
» *je ne suis venu que pour cela.*

» Il n'y avoit pas un moment à perdre ; car les ennemis, revenus de leur erreur, se retiroient à grands pas pour mettre le ruisseau de Leuze entre eux & nous ; mais M. de Luxembourg ne leur en a pas laissé le temps, & a sur le champ commandé de donner. Thoiras & moi nous sommes mis à la tête des escadrons de Merinville, qui se trouvoient les plus avancés. La charge a été très-violente. De ces escadrons qui faisoient environ trois cent soixante maîtres, nous en avons eu cent quatre-vingt-dix hors de combat. Pendant que nous nous soutenions malgré cette terrible perte, & que nous poussions même les ennemis ébranlés, on a formé une seconde ligne des escadrons qui arrivoient au grand galop, & la charge

» qu'elle a faite a été très-foiblement
» soutenue. Nous avons chassé cette ar- 1691.
» riere-garde jusqu'au ruisseau de Leu-
» ze; mais M. de Luxembourg, voyant
» que toute leur armée venoit pour
» la soutenir, a fait sonner la retraite :
» assez glorieux d'avoir battu cinquante
» escadrons avec dix-huit seulement
» qui ont eu part à l'action. Nous y
» avons perdu M. d'Augé, Lieute-
» nant-Général, MM. Neuchel Thoi-
» ras, de la Troche, de Rothelin, &
» beaucoup d'Officiers. M. d'Alegre
» a été blessé. La Maison du Roi a
» considérablement souffert, & nous
» avons pris plusieurs étendards &
» quelques paires de timbales «.

Le Marquis de Villars retourna à ses lignes, qu'il avoit ordre de fortifier de maniere qu'elles ne craignissent aucune surprise; mais aussi il lui étoit défendu de rien hasarder au delà. Les jours florissans de Louis XIV étoient passés. Loin de méditer des conquêtes, il ne songeoit plus qu'à garantir ses frontieres des efforts communs de l'Espagne, de la Savoie, de l'Allemagne, de la Hollande & de l'Angleterre, réunis contre lui. Soit

1691-92-93-94. Fourrage.

que la timidité du Cabinet influât sur
1691-92- les résolutions des Généraux, soit
93-94. qu'ils fussent peu entreprenans par eux-mêmes, Villars trouva dans ceux des armées où il servoit, une circonspection très-gênante pour un homme de son caractere : de sorte que, retenu par les ordres rigoureux des Chefs, il n'osoit se permettre de ces tentatives en grand, qui amenent quelquefois des actions décisives. Il étoit d'autant plus fâché de cette espece d'inaction, qu'il croyoit qu'on pouvoit tout se promettre du soldat François bien commandé : aussi n'écoutoit-il pas patiemment les remontrances qu'on lui faisoit quelquefois, lorsqu'on croyoit qu'il hasardoit trop.

Un Officier de Gendarmerie essuya un jour de sa part une raillerie à ce sujet. Le Marquis, qui ne manquoit aucune occasion, se trouvoit à un fourrage, qui fut inopinément troublé par des Hussards en fort grand nombre. Villars n'appela, pour s'opposer à cette multitude, que deux petits détachemens de Gendarmes. » Vous allez » nous perdre, s'écria l'Officier. Mon» sieur, répondit froidement le Mar-

» quis, quand je n'ai rien à faire le » matin, je m'amuse à faire tuer » douze ou quinze Gendarmes «. Il plaça ces deux détachemens au centre de la plaine, & choisit les meilleurs tireurs, auxquels il recommanda de ne faire feu que quand il l'ordonneroit, & de bien ajuster. Les Hussards ne se virent pas plus tôt atteints par les coups toujours sûrs de ces deux corps, qui se portoient rapidement par-tout où eux-mêmes paroissoient, qu'ils se retirerent, & les fourrageurs continuerent tranquillement leur travail.

1691-92-93-94.

Mauvaise volonté du Ministre.

L'assurance que montroit Villars dans ces occasions, comparée à la circonspection des autres, le faisoit quelquefois passer pour téméraire, pendant qu'il n'étoit que hardi; & cette assurance, il la portoit jusqu'au pied du trône, dont Louis XIV savoit cependant rendre l'aspect si imposant. Quelque crainte qu'inspirât ce Monarque par son air majestueux, Barbesieux eut la hardiesse de le tromper en face au sujet du Marquis. Il dit un jour au pere de celui-ci : » Comment peut » faire votre fils ? on le promene tous » les ans de Flandres en Allemagne

1691-92-93-94. » avec ses équipages. A-t-il seulement de quoi se nourrir dans les » auberges ? Si on ne lui donne quelque gouvernement, je ne vois pas » qu'il lui soit possible de servir » davantage «. Le pere convint que son fils s'obéroit, & que quelque ressource lui viendroit bien à propos.

En le quittant, Barbesieux va raconter au Roi, que le pere de Villars lui a dit que son fils se ruinoit, & qu'il ne pouvoit plus servir, si on ne lui donnoit un gouvernement. Louis, qui n'aimoit pas qu'on lui fît des conditions, raya sur le champ Villars de la liste des Officiers marqués pour commander. Quand cette liste parut, Villars le pere, n'y voyant pas son fils, se douta du tour, & fit passer au Roi un mémoire qui exposoit toute la manœuvre. Sans témoigner son mécontentement au Ministre, Louis XIV l'appelle, & lui dit : » Ecrivez au » Marquis de Villars que je lui donne » le gouvernement de Fribourg & du » Brisgaw, & pour ne le pas laisser » inutile, qu'il aille dans mes armées » d'Italie «.

Barbefieux n'écrivit ni l'un ni l'autre; peut-être dans l'intention que Villars, ignorant fa miffion en Italie, vînt à la Cour & effuyât une réprimande. Mais il en arriva autrement. Le Marquis, n'étant point averti, vint à la vérité, & ce voyage lui donna les moyens de faire connoître encore plus particuliérement au Roi la mauvaife volonté du Miniftre. Il ne diffimula pas non plus la crainte qu'il avoit d'en être desservi auprès de Sa Majefté. » Croyez-vous, lui dit le Roi, » que ces gens-là puiffent perdre un » homme que je connois comme vous? » Ces gens-là, répondit Villars, » avoient bien avancé ce deffein, » puifqu'ils m'avoient ôté du fervice; » je prendrai la liberté de dire à Votre » Majefté, qu'un Lieutenant-Général » de fes armées, quelque zele & quel- » que ardeur qu'il ait pour fon fervi- » ce, n'ayant l'honneur de lui parler » qu'une fois ou deux par an, eft en » grand péril, quand le Miniftre qui » vous parle tous les jours, a en- » trepris de le perdre «. En effet, Barbefieux, malgré la protection du Roi, fe vengea encore de Villars, en

1691-92-93-94.

Il eft fait Lieutenant-Général.

diminuant son commandement, sous
1691-92- prétexte qu'il étoit trop étendu; & il
93-94. trompa une seconde fois Louis XIV : ce qui ne seroit pas arrivé, s'il eût été puni la premiere. Cependant la mauvaise volonté du Ministre n'avoit pas empêché qu'il ne fût élevé au grade de Lieutenant-Général : récompense due à la bravoure & à l'intelligence qu'il montra constamment dans toutes les rencontres un peu importantes des armées où il servoit. Ce fut entre les jambes de son cheval que fut pris le Général Merci après un combat opiniâtre, & ce fut aussi à lui que le Duc de Wirtemberg se rendit prisonnier près de Phorstseim (1).

(1) Il paroît que ce Duc n'avoit pas meilleure opinion que M. de Villars, des Généraux de l'armée composée des contingens de l'Empire. Au lieu de quatre qui commandoient lorsque le Marquis, écrivant à M de Louvois, les traitoit de *Radoteurs*, il n'y en avoit plus que deux, le Landgrave de Hesse & le Marquis de Bareith, qui s'entendoient fort mal. Chacun commandoit une aile, & vouloit que la sienne fût appelée *la droite*, & non *la gauche*. On les accorda, en convenant qu'on ne se serviroit pas des termes de *droite* & de *gauche*, mais de ceux de *corps de*

1695.

Retraite hardie.

De ces actions toutes glorieuses, il n'y en a qu'une qui mérite quelque détail, par la savante combinaison des mouvemens qui en procurerent le succès. Le Maréchal de Joyeuse faisoit sur le Rhin une guerre défensive contre le Prince Louis de Bade, Général entreprenant. Celui-ci ne laissoit pas tranquilles nos postes avancés, que le Maréchal tenoit jusqu'à deux lieues de distance de son camp, pour n'être pas surpris. Un jour, le Prince Louis les menaça de si près, qu'on se crut obligé de les retirer, & Villars fut chargé de cette commission hasardeuse. Il prit deux mille chevaux, reçut cette infanterie que les hussards replioient déjà, & commença la retraite à la vue de l'armée ennemie.

Derriere lui étoit un ruisseau facile à passer, ensuite une plaine d'une demi-lieue, enfin un ruisseau plus difficile, & des bois. Il n'y avoit que cette plaine pour se retirer, & il

---

Hesse, corps de Bareith. Messieurs, leur dit le Duc de Wirtemberg en allant les complimenter sur cet expédient, *vous avez fait deux corps, ne pourriez-vous pas trouver une tête ?*

étoit vraisemblable que si-tôt qu'il y
1695. seroit engagé, les ennemis, dont toute l'armée arrivoit, fondroient sur lui à bride abattue & l'envelopperoient, à moins qu'ils n'apperçussent quelque chose qui leur donnât de l'inquiétude & les forçât de s'arrêter. Pour opérer cet effet, le Marquis fait passer rapidement la plaine aux trois quarts de son détachement, & leur ordonne de se poster à l'extrémité derriere le second ruisseau, à l'entrée des bois. Lui-même, avec deux petits corps qu'il retient, défend un moment le premier ruisseau, le passe en bon ordre, & soutient alternativement ses deux corps, l'un par l'autre, contre les Hussards qui inondent la plaine.

Le Prince de Bade y passe avec sa premiere ligne; mais voyant à l'extrémité de la cavalerie & de l'infanterie qui faisoit bonne contenance, il craint que ce ne soit la tête de l'armée Françoise, & juge prudent de faire passer sa seconde ligne avant que d'attaquer. Pendant qu'il prend cette précaution, Villars gagne du temps & du terrein. Il se débarrasse par des charges vigoureuses, des Hussards qui

le harceloient, arrive sur le second ruisseau, le passe, le défend jusqu'à la nuit, & se retire en bon ordre, ramenant au camp toute sa troupe qu'on croyoit perdue. 1695.

Pendant les langueurs d'une guerre qui tiroit à sa fin, le Marquis de Villars, se trouvant en Italie, visita les lieux fameux pour avoir été autrefois le théatre de la guerre, & qui étoient menacés de le devenir encore bientôt. Appelé pour servir en Alsace, il parcourut ses gouvernemens de Brisgaw, les gorges de la Forêt Noire, les lignes faites pour pénétrer en Allemagne; & ne pouvant être utile pour le présent, il se mit du moins en état de l'être par la suite. Enfin la paix fut signée à Riswik. Les armées se retirerent, & laisserent le champ libre aux négociations, qui fixerent à leur tour l'attention de l'Europe.

1696-97.

Paix de Riswik.

Au fond du Palais de l'Escurial, livré à une sombre mélancolie, vivoit le triste Charles II, miné par ses infirmités, & vieux avant quarante ans. Au chagrin de se voir sans enfans qui pussent recueillir ses vastes Etats, se joignoit celui de savoir qu'on an-

1698-99.

Succession d'Espagne.

ticipoit, pour ainſi dire, ſa mort, par
1698-99. le partage de ſa ſucceſſion. Les Maiſons de France & d'Autriche, & après elles celle de Savoie, étoient les ſeules qui euſſent droit à ſon héritage. Le Dauphin de France, le plus proche par ſa mere Marie-Thérefe, fille aînée de Philippe IV, pere de Charles II, n'avoit contre lui que la renonciation à la couronne d'Eſpagne, qu'on avoit exigée d'elle en la mariant à Louis XIV. Le Prince Electoral de Baviere, petit-fils de Marguerite-Thérefe, fille cadette du même Philippe IV, avoit contre lui le droit d'aîneſſe de la mere du Dauphin. Après eux paroiſſoient Monſieur, frere de Louis XIV, repréſenté par le Duc d'Orléans ſon fils, & l'Archiduc Charles, fils de Léopold. Le premier étoit fils d'Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, & avoit pareillement contre lui la renonciation exigée de ſa mere en la mariant à Louis XIII. Le ſecond étoit petit-fils de Marie-Anne d'Autriche, qui avoit contre elle le droit d'aîneſſe de ſa ſœur. Enfin le Duc de Savoie datoit de ſa biſaïeule, fille de Philippe II. Voilà les

droits respectifs. On voit qu'ils étoient litigieux, & on les rendit encore moins aisés à décider, en admettant des étrangers à la discussion de cette affaire qui auroit pu être renfermée dans la famille. 1698-99.

Premier traité de partage.

1699-1700.

Les Anglois & les Hollandois, qui, sans leur industrie, ne seroient qu'un foible contre-poids dans la balance des Puissances, cherchoient à suppléer par adresse à la force réelle qui leur manquoit. La chimere de la Monarchie universelle, prêtée à Louis XIV, leur avoit servi à armer la terre contre lui; & pendant que les bataillons opposés la dévastoient, ils dominoient sur les mers & établissoient un commerce exclusif, assujettissant certains lieux, certaines denrées à des loix prohibitives qui rendoient les autres nations tributaires de leur monopole. Ils sentoient que si la Monarchie entiere d'Espagne tomboit à la France par la succession qui alloit arriver, la marine de cette derniere Puissance, déjà bien embarrassante pour eux, le deviendroit encore davantage par la jonction des flottes des deux Indes sous le même pavillon. C'est pourquoi, sous prétexte

d'établir l'équilibre entre les forces
1699-1700 des Souverains, & d'empêcher que la paix de l'Europe ne fût troublée, ils se mêlerent d'arranger cette succession qui ne les regardoit pas, & les prétendans légitimes le souffrirent.

Le premier qui y consentit, fut Louis XIV. Les Anglois & les Hollandois lui déclarerent que jamais ils ne souffriroient que sa puissance, déjà si formidable, s'accrût encore de celle de la Monarchie d'Espagne, que l'Empereur n'étoit pas disposé à lui céder cet héritage sans combat, & qu'ils l'aideroient de toutes leurs forces plutôt que de souffrir que la succession entiere tombât à la France. Louis vit dans cette menace un projet formé de liguer contre lui tous les Souverains de l'Europe, en leur donnant à défendre chacun une partie de la succession qu'on leur abandonneroit, & il craignit d'être forcé à une guerre où il ne trouveroit que des ennemis & point d'alliés. C'est pourquoi il se prêta à un traité de partage, par lequel il fut stipulé, sous la garantie des Anglois & des Hollandois, que le corps de la Monarchie Espagnole se-

roit donné au Prince Electoral de Baviere, & qu'on en démembreroit quelques parties pour le Dauphin & l'Archiduc. 1699-1700

Villars Ambassadeur à Vienne.

Les choses en étoient là, quand le Marquis de Villars, dont le Roi avoit éprouvé en Baviere les talens pour la négociation, fut envoyé à Vienne. Le poste étoit difficile. Il trouva une Cour ombrageuse, aigrie par les longues guerres entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, & pleine d'ennemis personnels de la France. Presque en arrivant il essuya des désagrémens. L'Archiduc Joseph, fils aîné de l'Empereur & Roi des Romains, affectoit de le regarder de mauvais œil; & dans une espece de tournoi qui fut donné, il fit des bravades comme d'un homme qui, s'il n'avoit été retenu par sa dignité, se feroit volontiers mesuré avec ce François. L'Ambassadeur fit semblant de ne pas s'en appercevoir; mais il ne put dissimuler dans une autre circonstance qui paroissoit imaginée pour lui faire affront. Le Prince Lichtinstin, Gouverneur de l'Archiduc Charles II, fils de l'Empereur, alla, sous des prétextes frivoles, lui dire de

1699-1700 sortir d'un lieu où se donnoit une fête, à laquelle il avoit été invité avec les autres Ambassadeurs. » Il faut, ré» pondit Villars, se montrer le plus » sage, je me retire chez moi; j'es» pere que vous viendrez bientôt m'y » parler différemment de ce que vous » venez de faire «. Son espérance ne fut pas trompée; & quelques efforts que fît le Gouverneur pour éluder une réparation, il eut ordre de la faire; & il la fit dans un appareil qui rendoit l'excuse plus éclatante que l'insulte.

Second traité de partage.

1700.

Avant que l'Ambassadeur & les Ministres eussent eu le temps de s'expliquer, le Prince Electoral, destiné par les Puissances maritimes à la couronne d'Espagne, mourut. C'étoit une occasion aux Maisons de France & d'Autriche de rompre l'espece d'enchantement qui les rendoit dépendantes de la Hollande & de l'Angleterre, & de s'arranger en famille. Le Marquis de Villars tâcha d'inspirer ces sentimens; mais il trouva dans l'Empereur une obstination invincible à soutenir que les renonciations des deux Princesses Espagnoles, Reines de

France, privoient leurs descendans, quoiqu'aînés, de tout droit à cette couronne, & que par conséquent elle étoit dévolue aux Princes Autrichiens descendans des cadettes. Prévenu de cette idée, il ne vouloit absolument rien retrancher de l'étendûe de ses prétentions. Cet entêtement étoit tellement contre toute raison, que ceux de ses Ministres qui vouloient l'excuser, disoient qu'il y avoit du surnaturel (a); les autres s'indignoient assez ouverte- 1700.

(a) Lettre du Marquis de Villars au Roi, du 3 Octobre 1700. » Le Comte de Valstein, » qui est un des Ministres le plus dévoué aux » prophéties, a dit à l'Ambassadeur de Venise, qui me l'a rapporté, que l'Empereur » avoit un cabinet particulier de conférence, » où il prenoit des résolutions qui les surprenoient. Voulant dire qu'il étoit secouru » par des lumieres surnaturelles, qui lui donnoient plus de fermeté & d'espérance qu'ils » n'en avoient eux-mêmes...... Cela vient, » ajoutoit Villars, de ce que l'Abbé Joachim » ayant fait sur l'Empereur, dès son enfance, » des prophéties qui se sont trouvées justes, » & ce Prince ayant été élevé pour être d'Eglise, il a pris pour toutes ces choses-là » une soumission plus grande que ses lumieres » naturelles ne devroient permettre «.

ment de l'assujettissement du Conseil
1700. de Vienne aux volontés des Puissances maritimes. » Quoi, disoit le Comte » de Kaunits en frémissant, les Hol- » landois donneront des couronnes « ?

Ceux-ci exhortoient l'Ambassadeur à ne pas se décourager ; ils écoutoient les ouvertures d'accommodement qu'il faisoit, & en raisonnant avec lui, montroient quelquefois du désir de finir ; mais, après quelques élans de vivacité, ils retomboient dans le même engourdissement que leur Maître. Ils laissoient des mois entiers de distance entre une proposition & la réponse ; & sur-tout ils marquoient une grande crainte, que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande ne soupçonnassent quelque intelligence avec la Cour de Versailles.

Cette conduite oblique, dont Louis XIV fut instruit par son Ambassadeur, lui fit craindre de nouveau que Londres, Vienne, la Haye ne formassent contre lui une confédération qui l'excluroit de la Monarchie Espagnole; ne lui laissant que la ressource d'une guerre inégale, s'il vouloit en réclamer quelque parcelle. Il se détermina

donc à faire une seconde fois le sacrifice de ses droits, & il souffrit que, par un second traité de partage, la couronne d'Espagne, qui avoit été destinée au feu Prince Electoral, passât sur la tête de l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur. Seulement, en foible équivalent d'une si forte portion accordée à la Maison d'Autriche, le Roi de France se retint une petite augmentation des démembremens qui lui avoient été annexés par le premier traité de partage. 1700.

L'Empereur ne veut pas l'accepter.

L'article VII de ce second, portoit, que si, dans l'espace de trois mois, l'Empereur n'y accédoit pas, les Puissances contractantes nommeroient un autre Prince à la place de l'Archiduc. Le Marquis de Villars fut chargé de présenter ce traité à Léopold, & d'en demander la ratification. Tout ce qu'on peut imaginer de subterfuges & de tergiversations, quand on désire, quand on craint, quand on espere, la Cour de Vienne les employa. Elle tâcha de désunir les Alliés. Elle fomenta le mécontentement des Puissances qui avoient des prétentions à quelques parties de l'héritage, & qui cependant

avoient été négligées dans le traité; mais ce dont elle s'occupa sur-tout, ce fut de tâcher d'arracher au Roi mourant un testament en sa faveur. Les importunités furent si grandes, que Charles s'en choqua. Cependant les Emissaires de Vienne à Madrid ne se rebutoient pas, & ils faisoient toujours passer à la Cour de Léopold des espérances qui retardoient sa décision (*a*).

1700.

Louis XIV le presse.

Au lieu de trois mois, cinq s'étoient écoulés depuis la ratification du traité, sans rien conclure. Louis XIV, pressé par l'état du Roi d'Espagne, de savoir à quoi s'en tenir sur la décision, écrivit à son Ambassadeur, le 8 Octobre, une lettre qui montre combien ce Monarque procéda franchement & noblement dans cette affaire. Après avoir ordonné au Marquis de Villars d'apprendre à l'Empereur les nouvelles sûres qu'il reçoit de la maladie du Roi d'Es-

(*a*) Toutes ces circonstances sont tirées des lettres de M. de Villars au Roi & au Ministre dans le courant de l'année 1700. Il étoit en grande liaison avec l'Ambassadeur d'Espagne à Vienne, qui lui disoit tout ce qui se passoit à Madrid.

pagne, réduit presque à l'extrémité ; 1700.
» Vous lui direz, ajoute-t-il, que quoi-
» qu'il n'ait pas répondu positivement à
» la proposition que vous lui avez faite,
» par mes ordres, de souscrire au traité
» de partage, le cas arrivant où son
» exécution paroît prochaine, j'ai voulu
» encore faire cette nouvelle démarche
» auprès de lui, pour ne rien omettre
» de ce que je crois pouvoir contribuer
» au maintien d'une parfaite intelli-
» gence, & à la conservation du re-
» pos de la Chrétienté.

» Vous ajouterez, que dans cette
» même vûe, j'ai suspendu jusqu'à
» présent, de concert avec le Roi
» d'Angleterre, & avec les Etats-Gé-
» néraux, l'exécution de l'article VII
» du traité, & par conséquent le choix
» d'un troisieme Prince à substituer à
» l'Archiduc ; qu'il dépend de l'Em-
» pereur de conserver dans sa Maison,
» sans guerre, des Etats aussi considé-
» rables que ceux qui sont offerts
» pour le partage de l'Archiduc ; que
» le repos public ne sera point troublé,
» s'il veut accepter le traité, tel que je
» l'ai signé avec le Roi d'Angleterre
» & avec les Etats-Généraux ; & que

» les véritables héritiers du Roi d'Es-
1700. » pagne posséderont sa succession, sans » s'exposer aux événemens incertains » d'une longue guerre, où toute l'Eu- » rope se trouveroit engagée «.

Il recommande ensuite à l'Ambassadeur d'insister fortement sur une décision, non seulement auprès de l'Empereur, mais auprès de ses Ministres, qu'on doit se flatter de trouver plus traitables; » parce que sans doute, dit- » il, ils sont informés des dispositions » de la Nation Espagnole. Le parti de » l'Empereur y est entiérement tombé. » L'avis que le Conseil d'État a donné » d'appeler un de mes petits-fils à la » succession, est généralement applau- » di. L'opposition du Roi d'Espagne » à cet avis, ni celle de la Reine, » n'a fait changer personne; & si ce » Prince venoit à mourir, je ne se- » rois pas surpris que les plus grands » Seigneurs du Royaume & les Peu- » ples prissent la résolution unanime » de me demander mon assistance, & » un de mes petits-fils pour régner.

» Enfin, dit-il, vous ferez obser- » ver, que la santé du Roi d'Espagne » laisse à peine le temps d'attendre la » réponse

» réponſe de l'Empereur, que par conſéquent elle ne ſauroit être trop » prompte. Vous ferez remarquer auſſi » que la propoſition que je lui fais, eſt » l'effet du déſir que j'ai de maintenir le repos public, ayant bien les » moyens néceſſaires de ſoutenir les » droits légitimes de mon fils «. 1700.

En effet, les armées de France étoient prêtes ſur toutes les frontieres des Etats d'Eſpagne, excepté ſur celles d'Italie, où l'Empereur n'en avoit pas non plus. Il auroit pu y faire filer des troupes, & il y étoit autoriſé par le Roi d'Eſpagne lui-même, qui l'avoit prié, avant les traités de partage, de s'en mettre en poſſeſſion, & avoit ordonné à ſes Vice-Rois & Gouverneurs de les recevoir. La ſuſpenſion de cette priſe de poſſeſſion fut l'objet d'une négociation très-vive entre l'Ambaſſadeur de France & le Conſeil de Vienne; & enfin le Marquis de Villars obtint un engagement de l'Empereur, par écrit, qu'il envoya au Roi, de ne pas s'emparer des Etats d'Italie, comme il en avoit la permiſſion. Le ſervice important que l'Ambaſſadeur rendit alors, ne fut pas juſtement ap-

1700. précié par les Politiques de France (*a*) ; mais ceux d'Allemagne en sentirent toute la valeur, puisqu'ils dirent que c'étoit l'effet de la séduction, & que les Ministres de Vienne avoient été gagnés par l'argent de France.

La vérité étoit, qu'engourdis par l'inaction du Maître, ils ne savoient eux-mêmes quel parti prendre. Au pis aller, ils se déterminoient à faire la guerre, sans trop savoir comment, ainsi que l'avoua l'un d'entre eux au Marquis de Villars (*b*). » Nous ne la » commencerons pas, disoit-il, avec » des espérances aussi bien fondées » que les vôtres ; mais quand une fois » la guerre est commencée, les évé-» nemens sont incertains «. De là il concluoit qu'il n'y avoit pas à hésiter, & qu'il valoit mieux tout risquer, que

(*a*) En rappelant ce fait au Roi dans une lettre du 17 Juin 1703, le Marquis de Villars lui disoit : » J'ai eu le malheur qu'on n'a pas » fait valoir à V. M. ce service important que » j'ai eu le bonheur de rendre à V. M. & au » Roi son petit-fils «.

(*b*) Lettre du 12 Octobre au Marquis de Torcy.

de ſubir la honte de ſe ſoumettre au traité de partage auquel on n'avoit pas été appelé. 1700.

Teſtament en faveur du Duc d'Anjou.

C'étoit un tourment pour l'Empereur, de penſer qu'il pût y être contraint. Lui & ſes Miniſtres ſe replioient en mille manieres, pour éviter cet affront, mais toujours ſans s'attacher à aucune réſolution; de ſorte qu'il n'y avoit point de parti pris, quand le Roi d'Eſpagne mourut le premier Novembre. On apprit en même temps à Vienne, qu'il avoit fait un teſtament, par lequel il appeloit à la ſucceſſion de toute la Monarchie, le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV; que ce Prince avoit accepté, & que le jeune Roi partoit pour ſon Royaume, où ſes Sujets l'attendoient avec le plus vif empreſſement.

Cet événement changea le ſyſtême politique de l'Europe. De confédérés avec la France, l'Angleterre & la Hollande devinrent ſes ennemis, mais ennemis ſecrets pendant quelque temps. Le Roi Guillaume publia que Louis XIV l'avoit trompé, quoique dans le fond il n'eût à reprocher à ce Monarque, que d'avoir profité des cir-

constances que la lenteur & l'incerti-
1700. tude de l'Empereur avoient fait naître : ce que tout autre auroit fait à sa place. Pour Léopold, il tomba dans un état de perplexité, d'autant plus fâcheux, qu'il ne pouvoit s'en prendre qu'à lui-même, d'avoir laissé échapper une si belle occasion d'établir l'Archiduc Charles, & peut-être quatre Archiduchesses ses filles, à l'aide de quelques petits démembremens qu'on auroit pu faire. Il aimoit ce fils, qui étoit doux & tranquille ; au lieu que le Roi des Romains, son aîné, chagrinoit quelquefois le pere par sa vivacité & sa pétulance (*a*). Quant aux Princesses, l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne auroit pu en placer une, puisque ce Prince, conformément aux volontés du testateur, offroit d'épouser une des quatre, apparem-

(*a*) Il s'emporta un jour dans une fête publique, jusqu'à frapper un de ses gens, qui ne le servoit pas assez promptement à son gré. L'Empereur le regarda avec émotion, & lui dit : » Encore si les étrangers ne vous » voyoient pas « ! Lettre à M. de Croissi, du 6 Mars 1700.

ment la plus proportionnée à son âge (*a*). 1701.

Intrigues de la Cour de Vienne.

Mais la Cour de Vienne étoit bien éloignée de ces dispositions pacifiques. Elle ne s'occupoit que de vengeance, & tâchoit de faire entrer dans ses projets tous ceux qui étoient capables de seconder son ressentiment contre la France qu'elle haïssoit en rivale, & en rivale malheureuse. Les Anglois étoient sa premiere ressource. Elle pouvoit compter sur eux, si-tôt qu'il se-

(*a*) L'Ambassadeur en envoya au Roi, dans une lettre du 13 Décembre, le portrait, qu'on lui avoit demandé. Il paroît qu'elles avoient les graces de la jeunesse, sans grande beauté. » L'Impératrice, dit-il, fait un de ses principaux devoirs de l'éducation de ces Princesses. L'aînée sait parfaitement le François, l'Espagnol, le Latin & l'Italien, & » a l'esprit orné de science, plus qu'il n'est » nécessaire à une femme : les autres ont les » mêmes connoissances selon leur âge ; & » l'on dit des merveilles de leur esprit, de » leur humeur douce & honnête. Cela, je ne » puis en juger que sur le rapport d'autrui ; » car, outre que l'on n'entre jamais en conversation avec les Princes de la Maison » d'Autriche, ces Princesses là sont encore » plus retirées & hors de commerce «.

roit question de rupture avec les Fran-
1701. çois. Quant à la Hollande, on espéroit qu'elle ne feroit pas indifférente au danger qui pouvoit la menacer, dès que l'union des deux Monarchies cesseroit de rendre la Flandre barriere entre elle & la France. Au défaut d'intérêts aussi pressans, l'Empereur avoit, pour les autres Puissances, des amorces auxquelles elles s'étoient déjà laissé prendre : une couronne pour l'Electeur de Brandebourg, qui, en reconnoissance, lui entretenoit huit mille hommes; un neuvieme Electorat pour le Duc de Hanovre, qui en donnoit six mille; l'Electeur Palatin promettoit un fort contingent, acheté par d'autres graces. On se flattoit aussi de la jonction des Cercles de Suabe & de Franconie, très-dépendans du Prince Louis de Bade, qu'on espéroit gagner par l'appât du commandement qu'on lui déféreroit. Quant à l'Electeur de Baviere, on n'étoit pas fâché, selon la maxime attribuée au Grand Gustave, qu'il restât neutre, afin d'avoir quelqu'un à piller : c'est pourquoi on ne lui fit pas de grandes avances. Au contraire, on mit tout en œuvre pour ga-

gner le Duc de Savoie, parce qu'il pouvoit empêcher les François de défendre Naples, Sicile, le Milanois, & les autres Etats d'Italie dépendans de la Monarchie d'Espagne, que Léopold avoit dessein d'entamer par ce côté. Il y envoya des émissaires, dont les efforts ne furent pas heureux. Le Prince de Vademont, Gouverneur du Milanois, refusa d'écouter autrement qu'en présence de témoins, le Comte de Castel-Barco, qui venoit lui proposer de se donner à l'Empereur, & lui répondit, qu'en conséquence des ordres de la Régence d'Espagne, il étoit obligé de reconnoître Philippe V, auquel la couronne avoit été déférée. Les Comtes de Sangro & Caraffo, Napolitains, envoyés dans leur patrie, réussirent encore moins; & le premier, ayant voulu joindre la séduction à la négociation, fut arrêté & décapité. 1701.

Occupations du Marquis de Villars.

On pense bien que pendant ces mouvemens contre la France, le rôle de son Ambassadeur à Vienne n'étoit pas fort agréable. Les personnes qu'il avoit vues jusqu'alors le plus familiérement, se retiroient insensiblement de son commerce, dans la crainte de pas-

ser pour gagnées ou corrompues. Il ne
1701. lui resta que le Prince Eugene de Savoie, le Prince de Bade, & quelques autres Seigneurs trop au dessus des soupçons, pour s'embarrasser de l'opinion des courtisans. Le Marquis de Villars profita de cette espece de solitude, pour étudier le caractere de ces Généraux, qu'il alloit peut-être avoir à combattre. Il le jugeoit par leurs discours, dont il fait ainsi le récit au Ministre (*a*).

» Vous ne serez pas fâché de connoître quelque chose du caractere de » MM. les Princes de Bade & de Savoie, & vous en jugerez sur ce que » je leur ai ouï dire de celui des Généraux. Les uns, disent-ils, parve» nus aux dignités à force d'années & » de patience, se trouvant un com» mandement inespéré, & qu'ils doi» vent plutôt à leur bonne constitu» tion qu'à leur génie ou à leurs ac» tions, sont plus que contens de ne » rien faire de mal. D'autres, plus » heureux par des succès qu'ils doi» vent uniquement à la valeur des

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Mars 1701.

» troupes, aux fautes de leurs enne-
» mis, enfin à leur seule fortune, ne 1701.
» veulent plus la commettre, quel-
» que avantage qu'on leur fasse voir
» dans des mouvemens qui pourroient
» détruire un ennemi déjà en désor-
» dre, sans les trop engager. Mais une
» troisieme espece d'hommes, assez
» rare à la vérité, compte de n'avoir
» rien fait, tant qu'il reste quelque
» chose à faire, profitant de la ter-
» reur qui aveugle presque toujours le
» vaincu, à tel point que les plus
» grosses rivieres, les meilleurs bas-
» tions ne lui paroissent plus un rem-
» part.

» Ceux-là, à la vérité, ajoute Vil-
» lars de lui-même, ne sont pas com-
» muns : mais comment ne s'en trou-
» veroit-il pas sous le regne du plus
» grand Roi du Monde, & dans des
» armées toujours victorieuses? Vous
» avez trop bonne opinion de la Na-
» tion, pour ne pas croire qu'elle
» puisse produire des gens qui, sou-
» tenus uniquement par leur zele,
» osent penser noblement, & sans
» être retenus par tous les foibles &
» misérables égards, qui font taire

1701. » tout ce qui n'est pas animé par la » force de la vérité, & par une ardeur pour le service du Roi, que » tout autre intérêt ne peut suspendre; » trop heureux s'ils peuvent en être » bien connus, & si des Ministres » éclairés, attentifs, justes, sans humeur & sans passions, les démêlent » à travers tous les mauvais offices » dont de tels gens sont d'ordinaire » accablés (*a*) «.

Son opinion sur les opérations de la guerre.

Dans ces réflexions Villars se peignoit lui-même, & peignoit aussi les envieux & les ennemis qui le tourmenterent toute sa vie. Déterminé à servir sa patrie dans les armées, & à quitter la Cour, il étoit naturel qu'il se précautionnât contre ceux qui y restoient. Comme eux il eut aussi la tentation de présenter des plans d'opérations, mais du moins fondés sur la connoissance des lieux & des intérêts des Princes. Il proposoit une guerre défensive sur le Rhin, de s'y procurer un passage, & de tenir de notre côté une petite armée d'obser-

(*a*) Lettre au Roi, du 23 Janvier 1701.

vation, afin d'ôter aux ennemis la liberté de se promener tranquillement à l'abri de cette riviere & de menacer perpétuellement de là l'Alsace & nos autres Provinces. » Il ne faut pas » craindre, disoit-il (*a*), de s'attirer » sur les bras, par cette expédition, » les Princes de l'Empire : car ou ils » sont déterminés à soutenir leur opposition au neuvieme Electorat, ou » ils ne le font pas. S'ils le font, il » est plus de leur intérêt que de celui » du Roi, que Sa Majesté ait un passage sur le Rhin pour leur donner » la main : s'ils ne le font pas, le » Roi les aura contre lui trois mois » après le commencement de la guerre «. Si on ne vouloit pas attaquer le fort de Kell, dans la crainte d'alarmer tout l'Empire, il proposoit de fortifier Huningue, & d'en faire une espece de place d'armes qui donneroit en même temps le moyen, & d'ouvrir un passage sur le fleuve, & de retenir les Suisses. 1701.

Ces mesures prises, il étoit d'avis

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Mars.

qu'on portât la guerre offensive vers
1701. les Pays-Bas, parce qu'à l'abri des places Espagnoles, on pourroit pénétrer par-tout dans la Hollande, dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, ceux de Cologne & le Palatinat; que la prise de la seule ville de Mastricht rendoit le Roi maître de tout le cours de la Meuse; & qu'à l'aide de ce point d'appui, on poufferoit jusqu'à Utrecht & Aix-la-Chapelle les contributions, qu'on pourroit faire monter, dès la premiere campagne, peut-être à neuf & dix millions, outre l'avantage de vivre & d'hiverner sur les terres ennemies. Il recommandoit sur-tout de mettre les possessions d'Italie dans un état de défense respectable.

Suivie en partie. Les places frontieres des Pays-Bas ne furent pas une conquête difficile. Le Roi n'eut qu'à se présenter devant, comme étant aux droits du Roi d'Espagne, son petit-fils; & les Hollandois, qui les gardoient pour leur servir de barriere, en retirerent leurs garnisons. Louis XIV en cette occasion fit trop & trop peu, ainsi que le jugea le Prince de Bade. » Nous sa-

» vons, dit-il au Marquis de Villars, » que vous avez non seulement ap- 1701. » prouvé, mais conseillé le dessein » de se servir des places & des trou- » pes; mais approuvez-vous qu'on » n'ait gardé que les places? Pour » moi, comme vous ne raccommode- » rez point par ce ménagement votre » réputation auprès de nous, j'aurois » profité de l'occasion & gardé les » troupes. Vous avez raison, répondit » l'Ambassadeur; mais le Roi a pré- » féré la générosité à son intérêt, qui » ne permettoit assurément pas qu'on » rendît une armée de quinze à vingt » mille hommes, destinée à nous » faire la guerre «.

Négociations pour la paix.

Mais Louis XIV avoit beau être généreux, il ne pouvoit empêcher que sur d'anciennes prétentions on ne le crût toujours disposé à envahir les Etats de ses voisins. L'Empereur fortifioit cette crainte dans l'esprit des Princes Italiens, afin de les trouver favorables pendant la guerre, qu'il étoit disposé à commencer dans leur pays. Le Nonce du Pape, de concert avec les Vénitiens, se donna beaucoup de mouvemens pour empêcher les hosti-

lités : Léopold répondit, qu'il accepte-
1701. roit volontiers la médiation de Sa Sainteté, à condition qu'on laisseroit en séquestre, entre les mains du Pape, les Royaumes de Naples & de Sicile, qui, étant fiefs de l'Empire, ne pouvoient tomber sous la disposition d'un testament ; que, par la même raison, les Etats de Milan & quelques parties des Etats de Flandres, qui étoient aussi fiefs ou arriere-fiefs de l'Empire, seroient aussi donnés en dépôt à des Princes dont on conviendroit.

A ces propositions, le Marquis de Villars répliqua, qu'il ne voyoit pas pourquoi le Roi livreroit à d'autres des Etats qu'il possédoit déjà & par le testament & par l'acquiescement des peuples ; que si le Pape craignoit la guerre, le seul moyen de l'éviter étoit de faire connoître à l'Empereur, qu'en vain il tâcheroit de troubler l'Italie, parce que tous ses Princes étoient déterminés à laisser les choses sous Philippe V, comme elles étoient sous Charles IV. » Mais, disoit le » Prince de Bade, il faut bien que » vous soyez déterminés à ne pas tout » garder, puisque vous souffrez que

» le Pape entame une négociation ; » car quiconque offre sa médiation à » quiconque a tout perdu, doit être » assuré de lui faire rendre quelque » chose. Quiconque, répliqua Villars, » offre sa médiation à qui ne peut » rien reprendre, veut l'empêcher de » perdre encore «. 1701.

Les hostilités commencent.

Ainsi le Marquis de Villars, pendant que d'autres assembloient les armées, se trouvoit réduit à combattre de paroles : espece de lutte qui lui réussissoit assez, mais à laquelle il auroit préféré la guerre avec tous ses périls. Ne pouvant la faire sur le terrein, il la faisoit, pour ainsi dire, de son cabinet, en étudiant les mouvemens des Généraux de l'Empereur qui marchoient en Italie, & en mandant à ceux du Roi de s'avancer (*a*), d'occuper le Tyrol, de garnir les gorges des montagnes, de répandre leurs troupes le long des rivieres, afin d'en défendre le passage, de contenir les ennemis sur les hauteurs où les subsistances étoient difficiles, & les empê-

(*a*) Lettre au Marquis de Tessé, depuis Mai jusqu'en Juin 1701.

1701. cher de defcendre dans les plaines fertiles du Mantouan & du Milanès : confeils qui furent mal fuivis par faute ou par impoffibilité, puifque le Prince Eugene paffa l'Adige & s'établit fur le Pô, d'où il pouvoit fe porter où il voudroit.

Défagrémens qu'éprouve l'Ambaffadeur de France.

L'Ambaffadeur de France eut le défagrément d'apprendre ces fuccès chez l'Empereur même, où ils lui furent racontés avec affectation, & exagérés. Son pofte à cette Cour étoit fort embarraffant ; il marchoit toujours entre la crainte de laiffer manquer à fon caractere, & celle de paroître trop fufceptible. Le peuple le regardoit de fort mauvais œil. Il courut plufieurs fois rifque d'être infulté, & ce ne fut qu'en ufant de la plus grande prudence, qu'il prévint des affronts dont la réparation auroit été difficile. Cette haine populaire étoit produite par le bruit qu'on répandit que l'Ambaffadeur de France étoit impliqué dans une conjuration du Prince Ragotski, qui n'alloit pas à moins, difoit-on, qu'à fe défaire de l'Empereur. Cette calomnie s'acrédita fi fort, que le Marquis fe crut obligé d'en deman-

der justice. Elle lui fut rendue par les Ministres, qui reconnurent publiquement qu'il n'avoit aucune part à la conspiration des Hongrois mécontens. 1701.

Le peuple n'étoit pas seul à lui marquer de la mauvaise volonté. » Un » jeune homme, dit-il (*a*), s'avisa, » il y a quelques jours, de me de» mander avec quelque apparence d'in» tention, s'il étoit impossible d'avoir » affaire avec un Ministre étranger. » Je répondis : Comme on leur doit » beaucoup de respect & d'égards, » sur-tout à ceux du plus grand Roi » du Monde, ils doivent aussi avoir » une extrême attention à ne donner » aucun sujet de plainte à personne. » Mais ma pensée est que si, malgré » cela, il y avoit quelque curieux in» discret, il n'auroit qu'à se trouver » sur le chemin de Laxembourg, le » prier civilement de sortir de son » carrosse : & comme ces Ministres » étrangers sont la politesse même, & » sur-tout ceux de France, selon les

(*a*) Lettre au Marquis de Torcy, du 18 Mai.

» apparences ils ſortiroient volontiers.
1701. » A la vérité le curieux pourroit s'ex-» poſer à quelque réprimande de » l'Empereur, & à quelque choſe de » plus fâcheux de la civilité du Mi-» niſtre. Voilà tout ce que pourroit » faire celui de France, qui devant » montrer en tous lieux une crainte » reſpectueuſe des défenſes de ſon » Maître, ne peut accepter un duel, » mais peut ſe défendre quand on » l'attaque «.

On peut croire que les Miniſtres cherchoient auſſi à l'inquiéter, s'ils furent les auteurs d'une aventure qu'il raconta au Miniſtre en ces termes (*a*) : » Un homme eſt venu me trouver » avec beaucoup de myſtere. Il s'eſt » dit enflammé d'un grand déſir de » vengeance contre l'Empereur qui l'a » ruiné par une injuſtice; qu'il avoit des » habitudes ſûres dans les bureaux, & » qu'il y a découvert deux choſes : la » premiere, qu'on doit m'arrêter ſous » prétexte que j'ai tramé avec les Hon-» grois une conſpiration contre la vie de

(*a*) Lettre au Roi, du 4 Juillet.

» l'Empereur & celle de ses deux fils, » qu'on me transportera dans un château éloigné, & qu'après quelques » formalités on me fera mourir : la seconde, qu'un nommé Dom Juan » de Salis, Espagnol de qualité, a été » envoyé, par le Duc de Medina Sidonia, proposer à l'Empereur d'empoisonner le Roi d'Espagne; que pendant que cela s'exécuteroit, on n'avoit qu'à envoyer l'Archiduc, & qu'il » feroit déclarer tout le Royaume en » sa faveur. Le dénonciateur n'a voulu » dire ni son nom ni sa demeure; il » m'a seulement indiqué une heure & » un lieu où je pourrois le trouver «. 1701.

L'Ambassadeur écrivoit que pour ce qui le concernoit, il ne s'en embarrassoit pas beaucoup; mais qu'il n'avoit pas cru devoir laisser ignorer le rapport qui regardoit la vie du Roi d'Espagne, quoiqu'il n'y ajoutât pas grande foi. On répondit de Versailles (*a*), qu'il y avoit dans les particularités que cet homme avoit ajoutées à ses dépositions, des choses vraies, & qu'il n'a-

(*a*) Lettre du Marquis de Torcy, du 18 Juin.

voit pu savoir que par une liaison intime avec les Ministres de Vienne ; qu'il falloit tâcher de retrouver cet homme & le faire parler. L'Ambassadeur le chercha inutilement, & conclut, comme il l'avoit déjà fait sentir, & comme le Roi le conjecturoit lui-même à la fin de sa lettre, que c'étoit un homme aposté pour effrayer l'Ambassadeur & lui faire quitter la partie. Peut-être aussi, dans le dessein de lui causer de l'épouvante, les Ministres de l'Empereur firent semblant d'en avoir eux-mêmes, & ils lui offrirent une garde ; mais il les en remercia, craignant que ce ne fût moins une précaution contre la violence, qu'un moyen plus sûr d'attenter à sa liberté.

1701.

Il est rappelé. C'étoit ce qu'il redoutoit le plus, au commencement d'une guerre qui faisoit espérer de la gloire & de l'avancement à ceux qui y seroient employés. Aussi écrivoit-il souvent à Paris, qu'on eût l'œil ouvert sur le Comte de Sinzendorff, Ambassadeur de l'Empereur, qui devoit lui servir d'otage, & qu'on ne le laissât pas évader. En même temps il ne cessoit de demander son rappel. Enfin il l'obtint ; & le

26 Juillet il prit congé de l'Empereur, en l'assurant, par ordre du Roi, 1701. que l'intention de Sa Majesté avoit toujours été d'observer ponctuellement les derniers traités, & d'entretenir avec Sa Majesté Impériale la bonne intelligence, nécessaire au repos de l'Europe & à l'avantage de la Religion. Les réponses de l'Empereur, de l'Impératrice, du Roi, de la Reine des Romains & de l'Archiduc furent très-polies, & marquoient une considération personnelle pour l'Ambassadeur. A son départ, il reçut mille témoignages d'amitié de toute la Cour.

Il avoit déjà eu le plaisir d'éprouver, qu'entre personnes qui jugent sainement des choses, les querelles & l'animosité des Souverains, s'ils en ont, n'influent pas sur les sentimens des particuliers : car, en partant pour l'Italie, le Prince Eugene se plut à lui donner publiquement des marques d'estime & de cordialité (*a*). Quelques courtisans paroissoient étonnés de voir tant d'amitié entre des personnes qui alloient peut-être se trouver vis-

(*a*) Lettre à M. de Torcy, du 3 Mars.

1701. à-vis l'un de l'autre le pistolet à la main. L'Ambassadeur leur dit : » Messieurs, je compte sur les bontés de » M. le Prince Eugene, & je suis » bien persuadé qu'il me souhaite toute » sorte de bonheur, comme de mon » côté je lui désire toutes les prospérités qu'il mérite, excepté celles qui » peuvent être contraires aux intérêts » du Roi mon Maître. Mais voulez-» vous que je vous dise où sont les » vrais ennemis du Prince Eugene ? » c'est à Vienne, & les miens sont à » Versailles (*a*) «.

Mal récompensé. Ainsi finit l'ambassade du Marquis de Villars, qui dura près de trois ans. Elle eut tout le succès que permettoient les circonstances ; mais comme ses services furent moins brillans que réels, on n'en prit pas l'idée

(*a*) Cette maniere de s'exprimer est bien différente de celle que les compositeurs des Mémoires imprimés de Villars lui prêtent, tome 2, pag. 24. » Le Prince Eugene aura » bientôt de mes nouvelles, car, dès que je » serai à l'armée, je chercherai l'occasion de » me trouver aux prises avec les ennemis, que » je veux étriller, pour y rétablir la con-» fiance «.

qu'on auroit dû en avoir, & ils furent peu récompensés. En rappelant 1701.
cette injustice au Ministre deux ans après (*a*), il prouve ainsi l'importance de sa négociation. » Il faut, je crois, » représenter ses services, sur-tout » quand on n'est pas assez habile ou » assez heureux pour se ménager de » puissantes protections. Personne n'est » plus convaincu que moi du mérite » de M. le Duc d'Harcourt, & ne » trouve plus justes les graces qu'il a » reçues de la bonté de Sa Majesté. » Quant à la part qu'il a eue à mettre la couronne d'Espagne sur la » tête du Roi régnant, je serois bien » fâché de diminuer le mérite des négociations heureuses, par lesquelles » il peut avoir favorablement disposé » les esprits. Mais, Monsieur, on ne » peut me refuser d'avoir autant contribué que personne à ce grand évé- » nement, puisque, pendant que M. » le Duc d'Harcourt étoit encore à » Paris, le Cardinal Porto-Carrero, » & ceux qui ont le plus contribué en-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 17 Juin 1703.

» ſuite au teſtament, porterent le feu
1701. » Roi d'Eſpagne à envoyer à l'Empe-
» reur le pouvoir de s'emparer de tous
» ſes Etats d'Italie, & firent donner
» ordre à tous les Vice-Rois & Gou-
» verneurs de recevoir les ordres &
» les troupes de l'Empereur dans tou-
» tes leurs places.

» J'ai vu les Princes Eugene & de
» Vaudemont prêts à partir, & les
» ordres déjà expédiés pour les Ré-
» gimens qui devoient aller dans les
» Etats de Milan & de Naples. Le Roi
» me fit l'honneur de m'avertir de cette
» réſolution des Eſpagnols, par un
» courrier, m'ordonnant de ne rien
» omettre pour traverſer un deſſein
» qui mettoit l'Italie entre les mains
» de l'Empereur. Après vingt-ſept
» jours d'une négociation très-vive,
» j'eus le bonheur d'obtenir de l'Em-
» pereur un engagement par écrit, qui
» me fut remis par MM. les Comtes
» d'Harach & de Kaunitz, par lequel
» l'Empereur promettoit de n'envoyer
» aucunes troupes en Italie, où étoient
» celles de Sa Majeſté : ce fut cette
» réſolution du Conſeil de l'Empe-
» reur, qui porta le Roi des Romains
» à

» à de si grandes fureurs contre le
» Ministere, qui l'obligea à dire qu'il 1701.
» falloit faire pendre les Ministres; que
» j'avois reçu & distribué à propos
» cinq cent mille écus pour cela.

» Le refus de l'Empereur à profiter
» de la bonne volonté du Roi d'Espagne, arriva à Madrid peu de semaines avant la mort de ce Prince,
» & marqua si bien la foiblesse de la
» Cour de Vienne, que ces mêmes
» Ministres qui vouloient se donner à
» l'Archiduc, conclurent à un parti
» contraire. Ne pouvois-je pas me flatter d'avoir rendu dans cette occasion un service assez important? Et la
» crainte qu'avoit l'Angleterre avec la
» Hollande d'un accommodement du
» Roi avec l'Empereur, dont je paroissois toujours ne pas désespérer, pour
» tenir ces Puissances en inquiétude,
» n'a-t-elle pas pu contribuer à faire
» trouver à M. de Talard, auprès du
» Roi Guillaume, des facilités pour
» le traité de partage? Cependant à
» mon retour je trouvai que j'avois
» battu les buissons, & mes camarades
» pris les oiseaux «.

En effet, il ne reçut que des re-

1701. merciemens de Louis XIV. Il est vrai qu'ils furent vifs & tendres. » Il faut » donc, dit-il au Roi, que je porte » écrit sur ma poitrine, tout ce que » Votre Majesté me fait l'honneur de » me dire. Car qui pourra penser que » je l'aye bien & fidélement servie, » lorsqu'Elle ne fait rien pour moi? » Soyez tranquille, répondit affectueu-» sement le Monarque, vous apper-» cevrez aux premieres occasions à quel » point je suis content de vous «.

Il est envoyé en Italie. C'étoit à la guerre désormais à faire naître ces occasions. Le Marquis de Villars alla les chercher en Italie. Ce fut cependant avec quelque répugnance, parce que les affaires y avoient été mal commencées, & qu'il savoit d'ailleurs que le Duc de Savoie, qui s'étoit déclaré pour nous, étoit en mésintelligence avec nos Généraux. Avant que d'arriver à l'armée, il eut une rencontre qui lui fit honneur. Le Général Merci, instruit de son voyage, l'attendoit sur la route avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie beaucoup plus fort que son escorte. Quand le Marquis de Villars apperçut l'ennemi, il se mit à la tête des troupes qui l'accompa-

gnoient, sans savoir qui elles conduisoient. Si-tôt qu'il en fut reconnu, elles s'écrierent : » C'est notre Général que Dieu nous a envoyé «. Et elles chargerent avec tant de furie, qu'en un instant les Allemands furent dispersés. Le Maréchal de Villeroi vint le recevoir à la tête du camp, & lui fit compliment sur la confiance que le soldat lui montroit. Ils étoient accoutumés, ainsi que toute la Cour de Louis XIV de ce temps, à citer des vers dans les conversations. Villars répondit au compliment par ceux-ci de Racine dans Bajazet : 1701.

Comptez qu'ils me verront encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur Visir.

Plaintes du Duc de Savoie.

Dans une armée dont les Chefs étoient divisés, il ne pouvoit point se passer de grands événemens. Les François avoient été, sinon battus, du moins repoussés à Chiary, & le Prince Eugene, maître des rivieres, s'étendoit librement dans la plaine. Nous soupçonnions toujours une intelligence secrete entre ce Prince de la Maison de Savoie & le Duc. La défiance alla si loin, qu'on cachoit à ce-

lui-ci l'ordre des marches & des campemens, & les opérations même indifférentes. Il se trouva même un jour investi de fossés & de redoutes qu'il n'avoit pas commandés, & dont au contraire on lui avoit déguisé le but en les faisant. Cette conduite lui causoit une vive indignation. Il en porta ses plaintes au Marquis de Villars. Le Marquis sentant que ces plaintes devoient attaquer le Maréchal de Villeroi & le Prince de Vaudemont ses amis, auroit bien voulu éviter les confidences du Duc; mais il fut obligé de les entendre.

1701.

» J'ai besoin, lui dit ce Prince, de » vous ouvrir mon cœur, sur la ma- » niere dont on en agit à mon égard. » Vous en avez été témoin en par- » tie. Rien de si offensant pour un » Prince comme moi, que les dé- » fiances qu'on me marque. Je ne m'en » suis pas rebuté, & je n'en ai pas » moins montré de zele pour les in- » térêts des deux Couronnes. On sait » que dans l'affaire de Chiary, les » troupes du Roi étant rebutées, j'ai » offert les miennes, & de recommen- » cer le combat à leur tête; enfin je

» suis outré, & j'aurois demandé justice, si je n'étois convaincu que je ne dois pas en attendre beaucoup des deux Rois contre les Généraux qui commandent leur armée «. Le Marquis supplia Son Altesse qu'elle voulût bien qu'il ne fût pas chargé de ses plaintes. Le Duc lui répondit avec l'attendrissement d'un homme sincere : » Vous en ferez comme il vous plaira ; mais j'ai voulu vous parler comme à un honnête homme dont je connois le mérite, que j'estime & que j'aime, & qui me doit aussi quelque amitié «. Si Villars parla à Louis XIV, les soupçons contre le Duc ne furent pas effacés par son rapport ; ou du moins on continua à se conduire comme s'ils ne l'étoient pas.

1701.

Le Marquis de Villars se marie.

1702.

Le quartier d'hiver qu'il passa à Paris, fut plus long qu'à l'ordinaire. Il s'y maria avec Demoiselle Rocque de Varangeville ; & lorsqu'après quelques jours donnés à l'hymen il comptoit retourner en Italie, Louis XIV qui avoit sur lui des desseins secrets, le retint pour l'Allemagne ; on y avoit besoin d'un Général actif, afin de seconder

1702. le Duc de Baviere qui s'étoit allié aux deux Couronnes. Ce Prince commença les hostilités par la prise d'Ulm, place dont la possession le mettoit au milieu des Etats de l'Empereur.

Il est envoyé en Allemagne. Mais il avoit mal pris son temps pour se déclarer. Le Roi des Romains, ayant sous lui le Prince de Bade, venoit de prendre Landau. Notre armée, commandée par le Maréchal de Catinat, retirée sous Strasbourg, montroit trop qu'elle vouloit se tenir sur la défensive (*a*) ; & il étoit possible, dans cette circonstance, aux Allemands de détacher une partie de

(*a*) Les Mémoires qui m'ont été fournis disent que » le Maréchal de Catinat avoit » montré dans sa campagne d'Italie beaucoup » de foiblesse, & que la force ne lui étoit pas » revenue ; que le Marquis de Villars parlant » devant ce Général des gens de guerre, dit, » sans avoir intention de le noter, qu'il arri- » voit quelquefois que les mêmes hommes ne » pensoient pas toujours de même. Vous avez » raison, répondit Catinat, l'œil humide & » en lui serrant la main : vous avez raison, » Monsieur, les mêmes hommes ne pensent » pas toujours de même «. Je ne trouve pas cette anecdote dans les Lettres qui sont correspondantes aux Mémoires.

leur armée, de lui faire passer les montagnes noires, dont ils étoient maîtres, & de tomber sur le Duc de Baviere avant qu'on pût le secourir. 1702.

Villars, arrivé à notre armée vers la fin de Mai, remontra qu'on n'auroit pas dû laisser étendre si librement les ennemis en Alsace, qu'il auroit été aisé de les inquiéter pendant leur siége. Mais il eut la douleur de ne trouver ni dans le Général, ni dans les troupes, l'ardeur qu'il auroit désirée. » Elles ont oublié la guerre, » écrivoit-il cette année même au Mi» nistre (a), elles ont oublié la guerre » pendant la guerre même. La valeur » y est toujours; mais l'application, la » discipline, savoir se roidir contre les » peines & les difficultés, une atten» tion pour les marches, se bien pos» ter dans les quartiers, en un mot, » tout ce qui s'appelle esprit de gens » de guerre, leur manque, hors le » courage «.

Mis à la tête d'une armée.

C'étoit donc une raison de profiter du moins de ce qui s'y trouvoit, c'est-

(a) Lettre à M. de Chamillart, du 15 Novembre.

1702. à-dire, du courage. Ainsi pensoit un des amis du Marquis de Villars, piqué comme lui de notre inaction (*a*). » Il semble, lui écrivoit-il, qu'on ne » veuille se servir que du bouclier; » mais je crois qu'il faudroit se servir » de l'épée. Il y a des temps où les » Fabius sont de bon usage, & des » temps où les Marcellus sont nécessaires «. Louis XIV pensa de même dans un moment où il étoit très-important de montrer au Duc de Baviere, qu'il n'y avoit rien qu'on ne fût disposé à tenter pour le secourir. La meilleure maniere d'y réussir, étoit de le joindre. Une grande riviere, une armée, des montagnes entrecoupées de précipices, mettoient obstacle à cette jonction. Néanmoins Villars consulté avoit démontré dans ses lettres, qu'elle étoit possible (*b*), quoique très-difficile; & le Roi se souvenant de la parole qu'il lui avoit

(*a*) Lettre de M. de Desaleurs au Marquis de Villars, de Bonn, le 30 Juillet.

(*b*) Lettres au Roi & au Ministre, dans les mois de Juillet & Août.

donnée de lui montrer un jour combien il l'estimoit, le chargea de l'exécution. 1702.

Si-tôt qu'il eut reçu les ordres, il écrivit à l'Electeur de Baviere (a) : » Je mene à Votre Altesse Electorale » trente des meilleurs bataillons de » France, quarante très-bons escadrons, avec un équipage d'artille- » rie de trente pieces, & outre cela » quarante charrettes haut le pied, pour » servir aux divers besoins imprévus. » J'ai cent mille écus pour les pre- » mieres dépenses ; car, après cela, » j'espere en vérité que les troupes » de Votre Altesse Electorale, aussi » bien que celles de Sa Majesté, pour- » ront vivre aux dépens de ses en- » nemis, & que par les divers pas- » sages que l'on peut avoir sur le Da- » nube, l'on pourra porter une guerre » bien avantageuse de tous côtés «. Tel est le plan de cette expédition, dont les détails nous ont été transmis par le Général lui-même. Villars fa-

(a) Lettre du 28 Septembre.

voit aussi bien dire que bien faire.

1702. Voici comme il s'exprime.

Passe le Rhin. Je me rendis en poste à Huningue, le 28 Septembre. J'avois pour Lieutenans Généraux *le Comte du Bourg*, les MM. *Desbordes & de Laubanie*; pour Maréchaux de Camp, les *Marquis de Biron*, *de Chamarante*, *St. Maurice & Magnac*. Mon armée arriva en même temps, & je trouvai que celle du Prince de Bade étoit déjà placée dans son camp de Fridlingue. L'ouvrage à corne d'Huningue, placé dans une isle du Rhin, avoit été rasé à la paix de Risvik, & les ouvrages au delà du Rhin, qui couvroient le pont, absolument détruits. On avoit commencé, depuis quelques semaines seulement, à relever dans l'isle la face gauche d'une partie de cet ouvrage, & quelque chose de la courtine.

Ce fut de ce morceau de terre élevé dans l'isle, que je conçus la pre-

miere espérance d'effectuer un passage.
Le bras du Rhin qu'il falloit traverser, étoit de dix toises de large, & les ennemis avoient une ligne sur le bord opposé. J'établis un pont de bateaux sur ce grand bras, couvert par l'isle, & dès qu'il fut achevé, je fis placer douze pieces de vingt-quatre dans la face de ce demi-bastion, & garnir d'artillerie tous les cavaliers, les bastions de la ville & les petites hauteurs, d'où on pouvoit battre les postes avancés. 1702.

Cette premiere disposition faite, je fis amener la nuit du premier au deux Octobre, le nombre de bateaux nécessaire pour faire un pont sur le petit bras au delà de l'isle; mais le feu des ennemis fut si violent, qu'on ne put l'achever. Cependant, comme le nôtre portoit sur leurs retranchemens, il leur fut impossible d'y tenir, & le pont s'acheva le lendemain. Aussi-tôt on commença un petit ouvrage pour en couvrir la tête. Cinquante Grenadiers protégeoient les travailleurs. Ils furent assaillis par des bataillons entiers, dont ils soutinrent long-temps la charge hors de l'ouvrage. Ils y ren-

trerent enſuite, & le défendirent ſi bien, aidés de nôtre artillerie, que les ennemis n'oſerent plus l'attaquer.

1701.

S'établit au delà.

J'avois paſſé le Rhin ; mais ce qui reſtoit à faire pour me joindre à l'Electeur de Baviere, étoit très-difficile. Avant que de pouvoir même m'approcher des montagnes noires, qui étoient mon ſeul chemin, il falloit éloigner le Prince de Bade. Il occupoit une hauteur qui domine à demi-portée de canon la petite plaine où je devois commencer à me former. Au pied de cette hauteur eſt un ruiſſeau ; ſur ſes bords un château bien percé, avec un bon foſſé ; ſur la crête de la hauteur, le fort de Fridlingue ; enfin à droite & à gauche, & à mi-côte, des redoutes fraiſées & paliſſadées. Les Impériaux n'ayant pû tenir ſur les bords du Rhin, s'avançoient, par tranchées, de ce château qu'ils avoient dans la plaine, pour nous empêcher de nous étendre. De mon côté, je faiſois tous les jours des ouvrages pour gagner du terrein. S'ils étoient protégés par le canon des hauteurs de leur camp, nous l'étions par celui de notre iſle & d'Huningue : ainſi, en fait de poſtes, nous étions

à peu près égaux; mais ils étoient beaucoup plus forts en hommes. J'appris très à propos qu'on me destinoit, sous la conduite du Comte de *Guiscard*, un renfort de dix bataillons & vingt escadrons, qui me mettroit en état d'attaquer les ennemis avec avantage, si l'Electeur faisoit, pour me joindre, les démarches promises. Mais en vain je levois les yeux vers les hauteurs, je n'y voyois point ses drapeaux. J'appris même qu'au lieu de s'approcher des montagnes noires, pour faciliter la jonction, comme il l'avoit fait espérer, il tournoit du côté opposé. 1702.

Cependant j'avois ordre de donner bataille, tant pour montrer à ce Prince qu'on n'omettroit rien de ce qui pouvoit procurer la jonction, qu'afin d'empêcher l'ennemi de prendre des quartiers d'hiver en Alsace, comme il se le promettoit. Mon parti étoit donc pris d'attaquer, la nuit du 13 au 14 Octobre, les retranchemens ennemis les plus proches des miens; de passer, après les avoir emportés, la petite riviere de Weill; de me former dans la plaine du petit Huningue, appartenant aux Suisses, & de prendre par-

1702. là l'armée Impériale à revers. Les Nobles Cantons qui prévoyoient cette marche, m'envoyerent, à l'instigation du Prince de Bade, toute leur députation pour m'en détourner. Je les amusai, partie de complimens, partie de reproches, de ce qu'ils avoient eux-mêmes porté atteinte à la neutralité, en permettant que de gros bateaux, chargés de pierre & d'artifice, destinés à rompre & à brûler notre pont d'Huningue, passassent, pour y parvenir, sous leur pont de Bâle. Heureusement on les avoit détournés avant qu'ils arrivassent à notre pont; mais je ne m'en plaignis pas moins aux Suisses, qui s'en retournerent assez mécontens, & je continuai mes dispositions.

Prise de Neubourg. Pendant que je m'en occupois, je reçus la nouvelle de la prise de Neubourg, petite ville sur le Rhin, à quatre lieues d'Huningue. Sa position étoit propre à protéger un second pont, & à partager l'attention de l'ennemi: c'est ce qui me fit tenter de m'en saisir. J'avois chargé de cette entreprise M. *de Laubanie*, à qui je donnai mille hommes choisis, commandés par le Marquis *de Biron* & les sieurs de

Joffand & *d'Amigni*, Brigadiers d'infanterie. Un Capitaine de Grenadiers, 1702.
nommé *la Petithiere*, marcha au pied de la muraille. Un Cadet du régiment de Lorraine grimpa sur les épaules de quelques soldats, & entra le premier dans la place. Les Grenadiers suivirent, & quatre cents Suisses, qui en composoient la garnison, furent pris ou tués.

Cet événement étoit bien important, puisqu'il me donnoit la facilité de passer le Rhin où je voudrois; &, si c'étoit à Neubourg, de livrer bataille dans un terrein moins rétréci, & à peu près égal à celui du Prince de Bade. Aussi, dès que je sus cette conquête, je fis descendre des bateaux pour y construire un pont; j'envoyai ordre au Comte *de Guiscard*, qui ne m'avoit pas encore joint, de s'y rendre avec son détachement, & j'y ajoutai deux régimens de Dragons.

Le Prince de Bade voyant filer ces troupes vers Neubourg, y voyant descendre des bateaux; & apprenant la prise de cette place, fit marcher, deux heures avant la nuit du 13, presque toute sa droite sur cette ville, pour

1702. tâcher de l'emporter avant que j'eusse eu le temps de m'y bien établir. Moi je mis toute mon armée en mouvement. Je remplis d'Infanterie notre isle, & de Cavalerie tout le grand bras du Rhin, qui étoit presque à sec depuis quatre jours, de sorte que je pouvois le forcer de combattre avec désavantage. Voyant mes dispositions, il renonça à son entreprise sur Neubourg, & fit rentrer sa droite dans son camp.

Bataille de Fridlingue.

Je l'observois de près : cependant il pensa m'échapper. Je tenois sur lui les sieurs *Tresnan*, Major-Général d'Infanterie, *Desbordes*, Lieutenant-Général, & *Chamarente*. Ils m'envoyerent avertir le 14, au point du jour, que les ennemis se retiroient. Je donnai les derniers ordres, montai à cheval, traversai le pont à toutes jambes, & les troupes qui étoient préparées dès la veille, remplirent en un instant cette petite plaine sur la Weill, qu'on se disputoit depuis les premiers jours d'Octobre.

Le Prince de Bade étoit sur la hauteur au fort de Fridlingue. Me voyant déterminé à le suivre, il s'arrêta, per-

n. de Villars. To. 1er Pag. 112.



er-

ſuadé qu'il me combattroit plus avantageuſement dans le terrein même qu'il vouloit abandonner, que dans ſa marche. Il deſtina ſon Infanterie à gagner les hauteurs de Tulik, ſur la gauche de Fridlingue, & plaça ſa Cavalerie, ſupérieure à la mienne de vingt eſcadrons, la droite appuyée au fort, la gauche à cette montagne qu'il falloit occuper. 1702.

Le ſuccès dépendoit de la diligence à s'emparer de la hauteur. J'y fis marcher l'Infanterie, & quoique la pente fût très-eſcarpée & embarraſſée de vignes, elle ſe mit à monter avec ardeur & plus d'ordre que le lieu ne permettoit. Pendant ce temps, je mis la Cavalerie en bataille dans la plaine, & j'y fortifiai la gauche de ſeize compagnies de Grenadiers, qui me reſtoient, les autres étant à Neubourg. Je regagnai enſuite à toute bride la tête de l'Infanterie. Pour arriver ſur la hauteur, elle fut obligée de traverſer un bois ſi épais, que l'on ne put juger de l'approche de l'Infanterie impériale que par le bruit des tambours. Enfin on ſe joignit. L'Infanterie ennemie tira; la nôtre eſſuya le feu, chargea

la baïonnette au bout du fusil, &,
1702. après une forte résistance, défit entiérement celle des ennemis, quoiqu'elle eût du canon. Les deux Infanteries perdirent un grand nombre d'excellens Officiers. La nôtre chassa les Impériaux des bois, les mena battant, jusque sur le bord de la descente, d'où ils se précipiterent dans la vallée.

Terreur panique. Quelques-uns de nos soldats ayant poursuivi indiscrétement les fuyards, furent repoussés par le gros, revinrent à la hâte, se rejeterent sur nos propres troupes, & les entraînerent en désordre dans le bois. Etonné de ce mouvement rétrograde, je courus à eux & leur criai : *A qui en avez-vous ? Soldats ! la bataille est gagnée. Vive le Roi !* Ils répondirent, *Vive le Roi !* mais avec une foiblesse à laquelle je ne m'attendois point de la part d'une armée victorieuse ; & la terreur continuant toujours, je pris un drapeau & les ramenai à la tête du bois sur le bord de la pente.

De là je jetai les yeux sur la plaine, & je vis que notre Cavalerie, ayant battu celle des ennemis, revenoit tranquillement sur ses pas. Je craignis

que la Cavalerie Allemande, sentant qu'elle n'étoit pas poursuivie, ne se ralliât, & que l'étonnement de l'Infanterie continuant, il n'arrivât qu'une bataille gagnée se perdît. Je pris donc le parti de revenir à la Cavalerie. Comme je descendois précipitamment à travers les vignes, ma bonne fortune m'envoya un soldat qui me dit : » Où » allez-vous ? vous vous jetez dans » trois bataillons ennemis, qui sont à » vingt pas d'ici «. Je pris sur la gauche, & je les évitai. *Dodeval*, mon Secrétaire, qui m'accompagnoit & me servoit souvent d'Aide de camp, tomba entre leurs mains, & fut le seul prisonnier qu'ils firent. 1702.

Je joignis ma Cavalerie, qui me reçut avec des cris de joie. J'entendis, non sans émotion, que plusieurs me proclamoient Maréchal de France ; mais tout n'étoit pas fait. Quelques escadrons ennemis, suivis mollement, commencerent à se rallier. J'envoyai contre eux mille chevaux, & ils disparurent. A peine avois-je chassé le peu de Cavalerie qui restoit dans la plaine, que notre Infanterie y descendit, toujours saisie de la même ter-

reur, quoiqu'elle n'eût aucun ennemi
1702. autour d'elle. Elle fut bientôt rassurée ; mais ce contre-temps fit perdre des momens qu'on auroit pu employer à faire un grand nombre de prisonniers. On voit par cet événement, que le désordre peut se mettre dans les plus braves troupes, quand elles ont perdu beaucoup d'Officiers, & qu'elles ont peu de Grenadiers, qui sont l'ame de l'Infanterie. Les ennemis eurent environ quatre mille hommes tués sur le champ de bataille, & on en prit à peu près autant. Ils perdirent trente-cinq drapeaux ou étendards, trois paires de timbale, & onze pieces de canon. Le fort Fridlingue, qu'on appeloit *le fort de l'Etoile*, se rendit le lendemain à discrétion.

Je fis, en écrivant au Roi, l'éloge des Corps & des Officiers qui s'étoient distingués. » Nous avons perdu, lui » mandois-je, le Lieutenant-Général » *Desbordes*, de *Chamilli* & *Chavanes*, Brigadiers d'Infanterie, & » le Chevalier *de Seves*, Colonel de » Cavalerie. *Chamarente* a été blessé » dangereusement. Les Brigades de » Champagne, Bourbonnois, Poitou

» & la Reine ont soutenu intrépidement le premier feu. La Cavalerie, 1702.
» commandée par MM. *de Magnac* » *& de Saint-Maurice*, n'a pas tiré » un seul coup, selon ses ordres, ni » mis l'épée à la main, qu'à cent pas » des ennemis. Elle ne s'est débandée, ni pour faire des prisonniers, » ni pour piller; les nouveaux ont été » aussi sages que les anciens. MM. » *d'Auriac*, *de Marbach*, *du Bourg*, » le Prince *de Tarente*, MM. *de Saint-* » *Pouanges*, *Fourquevaux*, *Conflans*, » ont fait des merveilles. MM. *de* » *Skelleberg & de Camilly*, tous les » jeunes Colonels d'Infanterie, *Seignelay*, *Naugis*, *Coatquins*, le jeune » *Chamarente*, le Comte de *Choiseul*, » M. *de Ravestein*, ont montré la » plus grande bravoure. Le Chevalier » *Tresman*, Major-Général, & M. » *de Beaujeu*, Maréchal des Logis de » la Cavalerie, ont très-bien servi. Enfin il est rare que dans une affaire » aussi rude, on n'ait perdu ni drapeaux » ni étendards (*a*) «.

(*a*) Lettre au Roi, du 16 Octobre. Il n'y est pas parlé de la terreur panique, sans doute

1702. Le fruit de la victoire auroit dû être la jonction avec l'Electeur de Baviere. D'une heure à l'autre, j'espérois apprendre qu'il paroissoit. J'envoyai des partis jusqu'à dix lieues, pour en avoir des nouvelles. N'en recevant pas, j'assemblai les Officiers généraux. Il n'y en eut pas un qui ne déclarât que ce seroit vouloir perdre l'armée, que de penser à traverser les montagnes, sans être assuré des vivres, ni de rencontrer l'Electeur, quand le soldat auroit

---

parce que les choses déplaisantes ne se disent pas si clairement aux Rois. Mais ce fait doit passer pour très-vrai, tant parce que le Maréchal de Villars l'a raconté souvent, que parce qu'il se trouve dans les Mémoires manuscrits.

On n'y voit pas non plus ce qui se dit dans les Mémoires imprimés, t. 1, p. 48; que les Officiers s'empressant autour de lui après la victoire, & le félicitant de ce qu'il avoit battu un aussi grand Général que le Prince de Bade, il leur répondit : » Je m'y attendois; je le lui avois promis. Je l'ai toujours gagné au piquet, & j'aurai toujours » l'avantage à quelque jeu que je joue contre » lui «. Ses lettres ne présentent non plus rien qui approche de ce ton plus qu'avantageux.

consommé la provision de quatre ou cinq jours qu'il pouvoit porter. Ainsi, quelque désir que j'eusse de remplir le principal objet de ma mission, je fus obligé de m'en tenir à l'avis du Conseil de guerre. Après avoir fait raser le fort de l'Etoile, rétabli les fortifications de l'isle & du pont d'Huningue, je me mis à observer le Prince de Bade.

1702.

Il est fait Maréchal de France.

Pendant cette marche, je reçus le bâton de Maréchal de France, avec une lettre du Roi très-flatteuse, en ce qu'elle me marquoit beaucoup de confiance. J'en reçus d'aussi agréables de M. le *Dauphin*, de M. le Duc *d'Orléans*, de toute la Cour en un mot; une sur-tout de Madame la Princesse *de Conti*, qui me disoit: » Je vous ferois mon compliment sur » la récompense que le Roi vient de » vous donner, si vous pouviez sentir » d'autre plaisir que celui de l'avoir » mérité. Réjouissez-vous de ce que » tout le monde ait souhaité de s'en » réjouir «. Et elle ajoutoit dans le langage à la mode:

Vous n'avez pas déçu
Le généreux espoir que nous avions conçu.

Vos pareils à deux fois ne se font pas connoître,
1702. Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Le Prince de Bade avoit été battu; mais son armée n'ayant souffert que dans le choc, & n'ayant pas été poursuivie, se trouvoit toujours réunie, & encore plus forte que la mienne (*a*). Il tenta de couvrir sa défaite par une action éclatante, comme auroit été celle d'emporter Neubourg sous mes yeux. Il s'y présenta avec toute son armée, la fit approcher en bataille à la portée du canon, y vint de sa personne à la portée du mousquet. Je fis border de troupes les remparts, & j'y fis planter plus de trente drapeaux, pour faire voir aux ennemis que nous étions en état de les recevoir. Après avoir passé une partie de la journée dans cette situation, leur armée se retira, & marcha diligemment vers le Bas-Rhin.

(*a*) » En faveur du peuple crédule, on fit » à Vienne, & chez les principaux Alliés, » les frais d'un *Te Deum* & de quelques feux » d'artifice. Cette ruse étoit nécessaire dans un » commencement de guerre «. Journ. de Verdun. Supplément, tome 2, page 377.

Je

1702.

Il assure la frontiere.

Je ne voyois aucun motif à cette marche précipitée, & j'ai toujours été persuadé que le Prince ne l'avoit faite que pour me laisser la liberté de me jeter dans les montagnes, afin de tâcher de joindre l'Electeur. Par mes lettres, qu'il avoit interceptées, il savoit que c'étoit-là mon premier dessein, & il pouvoit croire que j'ignorois de mon côté, que le Duc de Baviere, mal conseillé, s'éloignoit du Rhin au lieu de s'en approcher. Le Prince de Bade se flattoit sans doute que, dans l'incertitude où j'étois des mouvemens de l'Electeur, je pourrois m'enfoncer dans les montagnes, où l'armée du Roi, arrêtée à chaque pas par les difficultés naturelles, & par les forteresses qui se trouvoient sur la route, harcelée par les gens du pays, & pressée en queue par son armée entiere, périroit infailliblement; c'est pourquoi il m'offroit une entrée si facile.

Mais je me refusai à cette espece d'invitation. Je me contentai de détacher le Comte du *Bourg* avec un corps de troupes vers le Fort-Louis, & lui recommandai d'empêcher sur-tout

les ennemis de jeter un pont sur le Rhin.
1702. Moi-même je repassai ce fleuve avec le reste de l'armée. Je l'employai à nettoyer l'Alsace, à chasser l'ennemi de tous les postes qu'il avoit sur la Sare & sur la Moutre, jusqu'à Haguenaw. Je passai par Strasbourg, que je rassurai contre les contributions, & j'y fus reçu comme en triomphe.

J'écrivis au Roi, que pour empêcher les ennemis de faire des incursions en France, je croyois important de s'assurer de Nancy. Il approuva cette entreprise. J'en chargeai le Comte de Tallard, qui venoit de prendre Traerbach. Nous étions dans le mois de Décembre. Ses troupes étoient fatiguées, & n'avoient même pas de tentes. Il me représenta ces difficultés, & entre autres : » Que pendant » la gelée on ne pouvoit ouvrir la » terre, ni se servir des rivieres, & » que pendant les pluies on ne pou- » voit faire les charrois «. Je lui répondis : » Pendant les pluies on se » sert des rivieres & on ouvre la terre, » & pendant la gelée on fait les char- » rois «. Qu'il baraqueroit ses troupes dans les villages voisins. Que d'ail-

leurs cela ne pouvoit pas être long, parce que le Duc de Lorraine, se voyant sans espérance d'être secouru, aimeroit mieux livrer sa ville, que de l'exposer à être ruinée; & la chose arriva comme je l'avois prévu. Il ne fallut que se montrer, & les portes de Nancy s'ouvrirent. 1702.

Dans le même temps, je reçus enfin une lettre de l'Electeur de Baviere, qui m'exhortoit à m'approcher de lui, & m'indiquoit plusieurs chemins. Je lui répondis (a) : » Après la » bataille gagnée, j'aurois eu huit jours » pour tenter le passage, si Votre Al» tesse Electorale m'avoit secondé, & » vraisemblablement j'y aurois réussi; » à présent cela n'est plus possible. » Cette vallée de Neustat, que Votre » Altesse me propose, c'est ce che» min que l'on appelle le *Val d'En*» *fer*. Hé bien, que Votre Altesse » me pardonne l'expression, je ne suis » pas Diable pour y passer. Il faut donc » remettre à l'année prochaine, & se » mieux concerter «.

Mes quartiers bien assurés, je par- 1703. *Sa réception à Versailles.*

(a) Lettre du 12 Décembre.

tis pour Paris, où j'arrivai le premier
1703. Janvier. Je trouvai ma femme accouchée d'un fils, dont la naissance ajouta au bonheur de l'année qui venoit de finir. Je me rendis ensuite promptement à Versailles; le Roi me reçut avec une bonté, une affabilité qui ne sortira jamais de ma mémoire. Il m'apprit que c'étoit de lui-même, sans en conférer avec ses Ministres, qu'il m'avoit donné la préférence sur un Maréchal de France & cinq Lieutenans-Généraux plus anciens que moi, pour le commandement de l'armée chargée de l'expédition dont le succès lui tenoit le plus à cœur. » Je suis autant François que Roi, ajouta-t-il; ce qui ternit la gloire de la Nation m'est plus » sensible que tout autre intérêt. C'est » d'ordinaire sur les six heures du » soir que Chamillard vient travailler » avec moi; &, pendant plus de trois » mois, il ne m'apprenoit que des » choses désagréables. L'heure à laquelle il arrivoit, étoit marquée par » des mouvemens dans mon sang. » Vous m'avez tiré de cet état; comptez sur ma reconnoissance «.

Projets de campagne. Après cette premiere conférence, il

fut question de projets pour la campagne prochaine. Celui qui occupoit 1703.
le plus le Roi, étoit la jonction avec le Duc de Baviere ; elle n'avoit manqué que par les irrésolutions de ce Prince, & il faut avouer qu'elles étoient fondées ; car après la prise de Landau par les ennemis, il se trouva dans un péril extrême. Notre armée restoit cantonnée sous Strasbourg, sans oser rien entreprendre. Celle de l'Empire, sous le Prince de Bade, nous fermoit le passage du Rhin. Ainsi l'Electeur se trouvoit au milieu de l'Empire sans défense. Dans ces circonstances, sa femme, ses Ministres, toute sa Cour, dévoués à l'Empereur, n'oublioient rien pour lui persuader qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de s'accommoder.

On a su depuis, qu'il avoit prêté l'oreille à ces représentations ; & je m'en doutai, quand, après la victoire de Fridlingue, au lieu de venir au devant de moi, je sus qu'il s'obstinoit à rester près d'Ulm. Heureusement l'Empereur fit le difficile sur quelques articles préliminaires du traité qui s'entamoit. L'Electeur, dont

nous relevâmes les espérances, fit le
1703. difficile à son tour ; & nous nous l'assurâmes, en lui promettant qu'on lui feroit parvenir un secours tel qu'il voudroit, si-tôt que le passage des montagnes deviendroit praticable par la fonte des neiges.

C'étoit, à la vérité, principalement cette promesse qu'il falloit songer à remplir. Mais je représentai au Roi, qu'à la guerre, comme dans toute autre matiere importante, il étoit dangereux de n'avoir qu'un objet ; parce que si on le manquoit, on se trouvoit sans vûes & sans desseins, & par conséquent dans une inaction ruineuse. Je proposai donc le siége du fort de Kell, comme indépendant de la jonction, en la facilitant. » Car, disois-je, si le » Prince de Bade veut s'y opposer, il » ne le pourra qu'en rassemblant ses » forces, & plaçant son armée der» riere la Quinche. Alors on pourra le » masquer dans ses lignes avec un corps » d'armée, & l'Electeur marchant vers » le Haut-Danube, moi vers Valkirk » & la vallée de Saint-Pierre, on ne » trouvera aucun obstacle à percer les » montagnes, & la jonction s'exécutera

» de bonne heure. Si le Prince de » Bade ne s'oppose point au siége de » Kell, on le prendra, & ce sera un » chemin de plus pour aller à l'Elec- » teur «. Le Roi approuva ce projet, & me laissa liberté entiere pour toutes les entreprises que je croirois convenables à son service. 1703.

Il s'applique à rétablir la discipline.

Je ne tardai pas à mettre la main à l'œuvre, puisqu'étant arrivé à Paris le premier de Janvier, j'en repartis dès le 13. Les chemins étoient si rompus, qu'en prenant même sur la nuit, on ne pouvoit faire que quinze à dix-huit lieues de poste. Aussi ne trouvai-je presque point d'Officiers à l'armée. Cette espece de désertion ne me donnoit pas grande espérance pour mes premieres entreprises. » On est sûr du » succès, mandois-je au Ministre (a), » quand les troupes sont dans l'état où » elles devroient être; mais point de » Colonels, ni de Brigadiers, peu de » Capitaines. Quelle confiance vou- » lez-vous que l'on prenne dans des » bras sans têtes? Pour moi je me

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 12 Février.

» souviens, en pareilles occasions d'ou-
1703. » verture de campagne prématurée, » d'être parti de Paris en poste; ne » trouvant plus de chevaux de poste à » Châlons, m'être mis dans une char- » rette, & la charrette ne pouvant plus » aller, avoir gagné Sainte-Menehould » à pied, mon valet portant le porte- » manteau, & des paysans nos bottes » & nos selles «.

Tout en faisant mes dispositions, je m'occupois de quelques réformes utiles au soldat, & à la discipline. Pour le soldat, je proposai de rendre à la Cavalerie l'usage des cuirasses, ou du moins des plastrons. » Comme nous » ne compterons pas les escadrons en- » nemis, dans une action, disois-je » à M. de Chamillard (*a*), soyons du » moins en état de les pouvoir forcer » à continuer de tirer, de peur qu'en- » fin leurs expériences fâcheuses ne les » déterminent à abandonner leur feu, » pour ne se servir que de l'épée. Au- » quel cas, l'homme habillé de fer a » grand avantage sur celui qui n'a » nulle bonne défense. Et si le Roi

(*a*) Lettre au même, du 18 Janvier.

» croit qu'on ait peine à forcer les Offi-
» ciers à porter des cuirasses, je serai 1703.
» le premier à en donner l'exemple «.

Quant à la discipline, c'étoient quelques réformes concernant les Officiers supérieurs. Je retirai de Metz M. de *Cheyladet*, Maréchal de camp, & le *Comte de Lille*, Brigadier d'Infanterie, & les plaçai dans des forts sur la Sare. J'en donnai cette raison au Ministre (*a*). » Les commodités & » les délices d'une grande ville, si l'on » n'y prend garde, amollissent insensi- » blement & font paroître ces séjours » préférables à ceux qui sont plus voi- » sins des ennemis. Je sais bien qu'un » peu de complaisance, en pareille oc- » casion, pour le goût des Officiers, » captive leur bienveillance; mais vous » ne me trouverez jamais de ces foi- » blesses-là. Je prendrai la liberté de » représenter fortement à Sa Majesté » leur application & leur zele. Ils me » trouveront juste & attentif à faire » connoître leur mérite; mais peu » complaisant sur ce qui peut ne pas

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Janvier.

» convenir au bien du ſervice. Les
1703. » Officiers-Généraux me connoiſſent » ſur ce pied-là, & je ne les ménagerai pas plus que les autres au détriment du ſervice «.

Je parlai auſſi, par occaſion, des Inſpecteurs de Cavalerie & d'Infanterie. » Autrefois, diſois-je (a), ils paſſoient les hivers entiers ſur les frontieres, & ils ſont bien payés pour » cela. Maintenant ils ne ſont bons » qu'à toiſer & meſurer leurs hommes, & à envoyer à la Cour de beaux » états. Ce n'eſt point de leurs deux » revues dont il eſt queſtion, mais » d'exercer les troupes très-ſouvent, » de les connoître, de leur parler, » de leur inſpirer l'eſprit de guerre. » C'eſt à quoi je donnerai mes heures » libres ſur la frontiere, ne croyant » rien de ſi capital que d'entretenir » les ſoldats, leur faire entendre ce » qu'ils doivent faire dans le combat, » & leur parler comme à gens qui doivent ſe préparer à voir pluſieurs actions pendant la campagne. Je me

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Janvier.

» souviens, Monsieur, de ce que
» vous m'avez dit, que dans votre 1703.
» jeunesse vous alliez deux & trois
» fois la semaine voir les vieux régi-
» mens manœuvrer, & que tous les
» Capitaines y assistoient bien sérieu-
» sement. Cela est bon; il faut le ré-
» tablir «.

Le Roi fit dans ce temps dix Maréchaux de France; il n'y en avoit pas beaucoup dans ce nombre qui eussent mon estime. J'en écrivis ainsi au Ministre (*a*) : » J'apprends que Sa Ma-
» jesté vient de faire dix Maréchaux de
» France. Je prendrai la liberté de
» dire que je souhaiterois, comme je
» crois bien, Monsieur, que vous le
» souhaitez aussi, qu'Elle eût fait autant
» de bons Généraux d'armée «. M. de Chamillard me fit valoir dans sa réponse (*b*) la distinction que le Roi m'avoit accordée en me nommant

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Janvier. C'est sans doute cette *liberté*, peut-être trop grande dans un homme en place, qui lui a fait tant d'ennemis à la Cour.

(*b*) Lettre de M. de Chamillard, du 24 Janvier.

1703. seul. » Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas » assez pour vous d'avoir fini glorieu- » sement la derniere campagne, il » faut mériter pendant celle-ci d'être » Connétable «. Si cette cajolerie me fit monter à la tête quelques fumées de vanité, on ne fut pas deux mois sans les rabattre.

Il enleve les quartiers du Prince de Bade.

Je me donnois tous les mouvemens possibles pour l'exécution de mon entreprise; mais j'étois désolé de me trouver si peu d'Officiers Généraux. Prêt à passer le Rhin, je ne m'en voyois que deux; le Chevalier de la *Feronay* pour commander la Cavalerie, & le Chevalier de la *Vrilliere* les Dragons. Dans mon dépit, j'écrivis cette lettre à un Officier dont j'avois eu d'ailleurs plus d'une fois occasion de me louer (*a*). » J'ai ap- » pris, par votre derniere lettre, que » vous avez pris le parti de suivre les » journées de votre régiment. J'avois » cru écrire à un Brigadier de Dra- » gons, quand je vous ai prié, par » ma lettre du 3 de ce mois, de vous » rendre auprès de moi, aussi-tôt que

(*a*) Lettre du 11 Février.

» vous l'auriez reçue. J'avois compté 1703.
» vous faire commander les Dragons;
» mais, puisque je vois que vous vous
» en êtes tenu aux fonctions de Colo-
» nel, je vous prie de suivre votre ré-
» giment, conformément à la route ci-
» jointe. Je vous dirai de plus, que,
» sans l'estime que j'ai pour vous, vous
» connoissant un bon & brave Offi-
» cier, je vous aurois envoyé passer
» trois mois dans le château de Béfort,
» pour vous apprendre à obéir plus ré-
» guliérement à mes ordres «.

Mais si ces lenteurs me chagrinoient, je fus un peu consolé par la nouvelle que l'Electeur de Baviere avoit pris Neubourg sur le Danube. Je l'en félicitai en ces termes (*a*) : » Monsei-
» gneur, vous venez de prendre Neu-
» bourg, deux mille hommes tués ou
» prisonniers. Je l'apprends par une
» petite lettre du sieur de Montigny,
» que je payerois dix mille écus. Je
» reconnois le vainqueur de Belgrade,
» celui qui a passé la Sare devant des
» armées formidables. Vous en passe-

(*a*) Lettre du 12 Février, du camp sous Neubourg.

» rez bien d'autres, & de cette affaire-
1703. » ci, Monseigneur, il faut que vous
» partagiez l'Empire, & que je sois
» Connétable. Par ma foi, je suis transf-
» porté, & Votre Altesse Electorale
» me trouvera le même que j'étois en
» Hongrie & à Munich. Bonnes ba-
» tailles, beaux opéra; bien se battre,
» bien se réjouir. Voici une lettre bien
» extraordinaire; mais j'avoue que je
» suis transporté du succès de Neu-
» bourg. J'ai l'honneur d'écrire à Vo-
» tre Altesse Sérénissime d'un autre
» Neubourg en passant le Rhin. Je
» marche avec cinquante bataillons &
» quatre-vingts escadrons; & je vais
» chercher les ennemis, par-tout où
» j'en pourrai trouver entre les mon-
» tagnes & le Rhin «.

Ils étoient cantonnés dans la plaine, le long de la Quinche, couverts de bonnes redoutes & de retranchemens. Il falloit les forcer pour arriver à Kell, & les disperser si bien, que le siége fût fini avant que le Prince de Bade pût les rassembler. Je traversai le Rhin, le 12 Février, à Neubourg. Tous les heureux hasards semblerent se réunir pour favoriser mon entreprise. D'abord

obligé de rester une nuit entiere à voir défiler les troupes, je laissai sur les 1703.
bords du Rhin où j'étois, un rhume violent, qui me tourmentoit depuis long-temps. Quand il me fallut ensuite passer entre les montagnes & Brissak, sous le canon de la basse ville, un brouillard épais couvrit l'armée, & si-tôt que je fus au delà de ce dangereux passage, il se dissipa, & au brouillard succéda la gelée, qui prit fortement, & rendit praticables des chemins noyés & des marais assez fâcheux que j'avois à traverser. Ravi de ce beau temps, les soldats qui marchoient gaiement, sans tentes & sans équipage, l'appeloient *le temps de Villars*, & je n'étois pas fâché qu'ils s'accoutumassent à me croire heureux.

Cependant j'avoue que je ne l'étois guere. » Mes tribulations sont gran- » des, écrivois-je au Ministre (*a*), » quand je considere que je mene une » armée au milieu des places enne- » mies, avec une foible artillerie &

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Février.

» des vivres, conduits, comme on
1703. » peut, sans routes & à travers champs,
» sans secours pour les détails, re-
» gardant deux heures de pluie comme
» un péril certain, forcé de me roi-
» dir seul contre les obstacles, &
» d'imposer silence à tout ce qui veut
» croire certains projets impossibles.
» Vous conviendrez qu'une pareille
» commission est assez épineuse «.
Dieu merci, je m'en tirai par ma
diligence.

Après avoir passé Brissak, qui donna l'alarme au pays par quelques volées de canon, je me mis à la tête de quatre mille Cavaliers & Dragons, poussant deux cents Hussards devant moi, &, suivi de toute l'armée, nous nous étendîmes sur le front de la ligne des quartiers ennemis; leurs corps avancés n'eurent que le temps d'en sortir. Je ne leur donnai pas celui de se rassembler; & pour les empêcher de se mettre derriere la Quinche, où étoit leur rendez-vous, j'y marchai moi-même. Je la trouvai assez haute. Cependant j'y découvris un gué, & me jetai le premier dans l'eau. Quelques escadrons ennemis qui arrivoient, se

présenterent sur le bord. Je les chargeai & renversai : c'étoit le Prince de Bade lui-même, qui avoit cru, comme moi, avoir besoin de la plus grande diligence. Quelques momens plus tôt, il défendoit le passage & renversoit mes desseins. Se voyant prévenu, il envoya ordre à l'Infanterie la plus prochaine de se jeter dans Kell, & il se retira vers Stolhoffen. 1703.

Sans songer à le poursuivre, je m'appliquai, après avoir rassemblé l'armée, à m'emparer des postes entre le Rhin & les montagnes. Le Général Pibrak y commandoit les troupes Impériales, au nombre de quatorze bataillons & quelques escadrons de Dragons. Il ne put jamais les contenir ensemble, tant l'épouvante avoit gagné. Il abandonna son canon, que l'on m'amena, & fit prendre les drapeaux aux Officiers, criant aux soldats de se jeter dans les montagnes. Le Prince de Bade n'eut pas non plus le temps de retirer les troupes de plus de cinquante forts & redoutes qu'il avoit le long de la Quinche & du Rhin. Il y avoit dans quelques-unes du canon & beaucoup de munitions de guerre. Tout ce qui les

gardoit fut fait prisonnier. Les villes
1703. d'Offembourg, Zell, Wilstat & Rastat furent abandonnées. On trouva dans la premiere vingt-huit pieces de canon, quantité de munitions de guerre & de bouche, & tout l'équipage d'artillerie de l'armée.

J'envoyai le Chevalier de la *Vrilliere*, jeune & brave Officier, porter au Roi la nouvelle de ces succès; & après avoir donné les ordres pour commencer la circonvallation du fort de Kell & préparer l'ouverture de la tranchée, j'employai le temps nécessaire à ces travaux à parcourir la vallée de la Quinche. J'avançai à la tête de cinq mille chevaux & de quelques détachemens de Grenadiers, jusqu'à Honbach. Je m'emparai des petites villes de Harlac, Gengenbach & Hosen, dans lesquelles je trouvai assez de fourrages pour fournir à la Cavalerie une subsistance qu'elle ne trouvoit plus en Alsace. Par ce moyen, les magasins ennemis & les contributions nourrirent l'armée du Roi, à qui j'épargnai des dépenses considérables. Cette marche eut encore l'avantage de répandre l'épouvante dans la Suabe, & fit re-

venir diverses troupes Impériales qui marchoient vers la Baviere.

1703.

Siége du fort de Kell.

Arrivé devant Kell, je trouvai les ordres que j'avois donnés bien exécutés. La tranchée fut ouverte la nuit du 25 au 26, & menée jusqu'à la premiere digue, à la faveur des maisons du village. Dès les premieres attaques, je m'apperçus que la contenance des assiégés n'étoit pas ferme, & je résolus de les presser, sans trop m'assujettir aux regles. Ce fut donc contre l'opinion du plus grand nombre des Ingénieurs, que je conduisis le siége; mais sur les avis du sieur *Terrade*, qui avoit lui-même construit le fort sous les ordres de M. de *Vauban*, & qui en connoissoit mieux qu'un autre les endroits foibles. J'évitai, d'après ses conseils, de m'engager dans l'attaque réguliere & successive de plusieurs ouvrages, qui m'auroit mené loin. Ce fut par cette méthode que je pris une redoute importante, établie dans une des isles du Rhin, qui ne seroit venue qu'après d'autres, & dont la prise rendoit celles-ci inutiles aux assiégés. M'appercevant par les précautions de ceux qui la gardoient,

qu'ils craignoient, j'y fis paſſer en ba-
1703. teaux un détachement de Grenadiers, qui l'emporterent d'emblée; & on y plaça une batterie, qui fit un grand effet. La nuit du 4 au 5 Mars, je me logeai dans l'avant-chemin couvert. L'ardeur des Grenadiers fut telle, que les attaques de droite & de gauche ſe rencontrerént & tirerent l'une ſur l'autre. *Mauroy*, brave Officier du Régiment de la Reine, y fut bleſſé dangereuſement (*a*).

Ces ſuccès ne s'obtenoient pas ſans peine. Je ne quittois preſque pas la tranchée. » Il n'eſt pas néceſſaire, » me diſoient les Ingénieurs, qu'un » Maréchal de France y ſoit ſi ſou» vent : Non, répondois-je; mais » avouez que cela ne fait pas mal «. Ma préſence encourageoit le ſoldat; ma familiarité lui faiſoit ſupporter gaîment les fatigues du ſiége. » Je paſſe » avec eux une partie de la nuit, écri» vois-je au Miniſtre (*b*). Nous bu» vons un peu de brandevin enſemble.

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Mars.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 28 Février.

» Je leur fais des contes. Je leur » dis qu'il n'y a que les François qui » sachent prendre les villes l'hiver. » Je n'en ai pas fait pendre un seul. » Je leur garde deux Grenadiers, qui » l'ont bien mérité, pour leur donner » leur grace en faveur de la premiere » bonne action que leurs camarades » feront. Enfin j'y fais tout de mon » mieux. Tout ira bien, s'il plaît à » Dieu; mais si quelqu'un vous dit » que tout ceci est bien aisé, ayez la » bonté de ne le pas croire. Encore » hier, peu s'en est fallu que tout » notre camp n'ait été inondé par une » irruption subite de la Quinche. Il a » fallu faire des saignées, rompre des » digues, travailler de ma personne » par un temps affreux, pour donner » l'exemple. Des entreprises comme » ce siége donnent de mauvais quarts-» d'heure à ceux qui les exécutent. » Les fortunes de Cour sont sujettes à » moins de tribulations «.

1703.

Sa prise.

Je fis donner, le 6, l'assaut à l'ouvrage à corne, qui fut emporté. Je me souviens qu'en dictant l'ordre de l'attaque dans la tranchée, je trouvai que le Capitaine de Grenadiers, qui

avoit la tête de l'attaque, s'appeloit
1703. *la Retournade*; je lui dis en plaisantant : » Au moins vous ne retournerez » pas. Non, Monseigneur, répondit-» il; je ne retournerai qu'après y être » entré, à moins que je ne sois tué en » montant «. La valeur des troupes imprimoit la plus grande terreur aux assiégés, & je me servis de cette terreur pour les pousser sans relâche, » Persuadé, comme je le mandois au » Roi (*a*), qu'à la guerre tout dépend » d'en imposer à son ennemi, & dès » qu'on a gagné ce point, ne lui plus » donner le temps de reprendre cœur «. Cette action, la plus importante du siége, fut vigoureusement conduite. Les assiégés ne firent plus après qu'une médiocre défense. Ils laisserent prendre assez mollement le chemin couvert, le 9, & capitulerent le 10. Il m'auroit peut-être été possible, en attendant encore quelques jours, de les avoir prisonniers; mais je crus inutile de démanteler davantage un fort qu'on vouloit garder : il me parut assez beau d'avoir pris, en treize jours de tran-

(*a*) Lettre au Roi, du 6 Mars.

chée ouverte, une des meilleures places de l'Europe : enfin j'appréhendai, en différant, de voir naître des difficultés qui me rejetteroient peut-être bien loin. J'accordai donc des conditions honorables, & je fis bien; car, le jour même que je signai la capitulation, il tomba deux pieds de neige, qui nous auroit fort embarrassés. 1703.

Je ne manquai pas, selon mon ordinaire, de nommer au Roi & au Ministre ceux qui s'étoient distingués dans la durée du siége & aux principales attaques (a). » Le sieur *Makfis*, » Capitaine réformé dans les Irlandois, Ingénieur volontaire : le Comte » du *Bourg*, commandant l'assaut de » l'ouvrage à cornes. J'aurai l'honneur » de dire à Votre Majesté, qu'Elle » peut compter de trouver en lui un » bon Officier-Général, beaucoup d'application & d'ardeur pour le bien » du service. Le Marquis du *Bourg*, » son fils, qu'il a demandé pour être » auprès de lui, s'est fort distingué. » M. de *Marivault*, Maréchal de

(a) Lettre au Roi, du 6; & à M. de Chamillard, du 10 Mars.

» camp de tranchée, a été bleſſé par
1703. » un éclat de nos bombes, & a ſervi
» utilement dans la fauſſe attaque de
» l'ouvrage à corne, qui a fait une
» grande diverſion. Elle a été com-
» mencée par le ſieur *Moreau*, Lieu-
» tenant de Provence, le même que
» Votre Majeſté vient d'honorer d'une
» gratification, pour la fermeté qu'il
» a marquée à la défenſe de la re-
» doute de Taſland. M. le Marquis
» de *Maulevrier*, qui doit être pre-
» miérement très-loué d'être parti d'au-
» près de Votre Majeſté avec une
» ſanté fort attaquée, a marché des
» premiers. M. de *Bligny*, Brigadier
» de jour à la même attaque. M. *Co-
» lambert* commandoit les trois com-
» pagnies de Grenadiers de Navarre;
» M. de *Liret* celles de Champagne;
» le ſieur *Dubignon* les trente Grena-
» diers qui ont eu la tête. Le ſieur de
» *Blanzy*, Chef des Ingénieurs. Le
» ſieur de la *Retournade*, nom qui
» m'a fait de la peine quand il a
» monté à l'aſſaut, commandoit les
» premieres compagnies des Grenadiers
» de Vermandois; le ſieur de *Bau-
» viſé* celles de Provence. On ne peut
» trop

» trop louer le sieur *Dumarcé*, le sieur » de *la Bastie*, commandant à Strasbourg; MM. de *Chamarente*, de » *Sainte-Hermine*, de *Tressemanes*, » Major-Général; de *Vezelles*, Maréchal des Logis, lesquels ne s'en » tinrent pas aux fonctions de leurs » emplois : le sieur *d'Ouville*, commandant l'artillerie; les sieurs *Portail*, *Fierts*, & principalement » *Terrade*, Ingénieurs «. J'indiquai le sieur de *Saint-George*, Lieutenant de Roi au Fort-Louis, pour Gouverneur du fort de Kell, & je n'oubliai pas de faire mention d'un Cornette de Listenois, nommé d'*Arche* (*a*), qui allant en parti avec douze dragons, fut poussé par cent cinquante hommes, se barricada dans une maison, & les força de se retirer. 1703.

Ce siége brusqué contre l'avis des Ingénieurs, de M. de Vauban lui-même, qui offrit d'y venir servir, du Roi enfin, qui m'écrivit qu'il verroit avec peine que je m'écartasse du plan d'attaque que M. de Vauban m'avoit *Le Maréchal est critiqué.*

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mars.

envoyé, donna beau jeu à mes envieux. Des Courtisans, des Officiers
1703. Généraux, des Maréchaux de France, qui raisonnoient de loin, déciderent d'abord que je ne réussirois pas; & quand j'eus réussi, ils dirent que c'étoit un heureux hasard, mais que j'étois un téméraire, un homme qui se croyoit des lumieres supérieures à celles de tous les autres; que n'ayant jamais été que dans la Cavalerie, je prétendois savoir mieux le service de l'Infanterie, que ceux qui y avoient vieilli; que j'aimois à me mettre au dessus des regles; que cela réussissoit quelquefois; mais que si on me donnoit des commandemens importans, il pourroit arriver que mon caractere indépendant causât en une fois des pertes plus grandes, plus irréparables, que mes bonnes qualités n'auroient procuré d'avantages. Je sus ces discours, & je me crus obligé de faire mon apologie, que j'envoyai au Ministre (*a*). Sans doute elle imposa

(*a*) Comme elle est trop longue pour être mise en note, & qu'elle peut être utile aux Ingénieurs, on la trouvera à la fin.

filence pour le moment; mais les traits lancés contre moi ne manquerent pas tout-à-fait leur but. Il m'en resta la réputation d'homme difficultueux avec les autres, & trop entreprenant : ce qui rendit le Roi circonspect dans sa confiance, & moi timide dans les grandes occasions, de peur qu'on ne me rendît responsable de l'événement. 1703.

Mal récompensé. Après ce succès, sans que je parlasse de récompense, M. de Chamillard me manda qu'il avoit songé à demander pour moi la dignité de Duc: mais que le moment n'étoit pas encore arrivé. Puisqu'on faisoit tant que de me prévenir de cette bonne envie, je crus qu'il m'étoit permis de marquer que je trouvois le délai assez mal fondé. Je ne cachai donc pas mon sentiment au Ministre, & je lui fis ce raisonnement (*a*) : » Si le 30 Septem- » bre de l'année derniere, lorsque les » Courtisans déploroient le malheur » de l'Etat, que l'armée du Roi, re- » tirée sous Strasbourg, se couvroit » des mêmes barrieres qui ont servi

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 22 Mars.

1703. » à la circonvallation de Kell ; que le » Prince de Bade, campé à Bitche- » villiers, pouvoit marcher jusqu'à Sa- » verne ; que Marsal étoit tout ouvert, » Nancy neutre, & par conséquent li- » bre, sans qu'on osât y trouver à re- » dire, de fournir des vivres à l'ar- » mée Impériale, qui auroit pu péné- » trer, par la Champagne, jusqu'au » cœur du Royaume ; lorsqu'enfin on » étoit obligé d'aller joindre le Duc » de Baviere, sans savoir comment : » si, dis-je, dans ce temps, quelques » gens d'affaire fussent venus vous » dire à l'oreille : Monsieur, faites » un Maréchal de France & un Duc ; » moyennant cela, nous nous enga- » geons qu'avant qu'il soit quatre » mois & vingt jours, vous aurez passé » le Rhin, battu M. le Prince de » Bade, pris le fort de Fridlingue, » détruit les retranchemens qui fer- » moient Huningue, rétabli cette pla- » ce, fortifié Neubourg, traversé les » quartiers d'hiver de l'armée Impé- » riale, passé la Quinche, malgré » tant de retranchemens, pris Kell » en douze jours, sans qu'il en coute » même de la poudre au Roi, par

» tous les magasins d'Offenbourg, ôté » les quartiers d'hiver à vingt mille » hommes, poussé les contributions » plus loin qu'elles n'alloient la der- » niere guerre, chassé les ennemis de » cinquante lieues de pays bordé de » forts & de retranchemens ; si on » avoit ajouté : L'on vous mettra en » état de donner à M. l'Electeur de » Baviere l'espérance d'être soutenu, » de lui relever le courage, & de le » joindre, sans hasarder l'armée du » Roi : n'est-il pas vrai que les Cour- » tisans, qui font les choses si faciles » après l'exécution, & qui me croient » assez récompensé d'avoir été fait » Maréchal de France, sans qu'on y » ajoute la dignité de Duc, auroient » été les premiers à vous conseiller » d'accepter le marché ? Patientons » donc ; mais j'espere en faire tant par » la suite, que je vous inspirerai plus » de courage pour m'obliger. 1703.

» M. de Sainte-Hermine, ajoutois- » je, vous dira que le siége de Kell » n'a été si vîte, que parce que je n'ai » pas perdu les travailleurs de vue, & » que j'ai été souvent huit & neuf heu- » res de suite derriere eux, montrant

1703. » aux Ingénieurs, non fur le papier, » mais fur le terrein, ce qu'il falloit » faire. Je vois bien que pour avancer » sa fortune, il faudroit s'en tenir, » comme nos Généraux d'été, à la » maxime du Courtisan, qu'il vaut » mieux plaire que servir. Mais, per- » mettez que je vous le demande, » peut-on plaire sans servir ? On n'en » voit que trop d'exemples. Et peut-on » servir sans plaire? Hélas! oui «.

Il revient en deçà du Rhin. J'aurois bien désiré rester au delà du Rhin, où j'étois, afin de profiter de la premiere occasion de passer les montagnes & de joindre l'Electeur; mais je me trouvois une armée délabrée, harassée d'avoir fait la guerre pendant onze mois sans relâche, sans tentes, sans équipages, de mauvaises armes; qui enfin avoit besoin de tentes, de chariots, de recrues de toute espece, & de son air natal pour se refaire. Je savois d'ailleurs que dans cette saison, les rivieres débordent quelquefois, tellement qu'on ne peut aller qu'en bateau depuis le Rhin jusqu'aux montagnes. Pour toutes ces raisons, je résolus de rentrer en France, afin d'y laisser reposer l'armée pen-

dant un mois ou six semaines ; & comme j'avois plein pouvoir, j'exécutai ce projet, en me réservant cinq ponts sur le Rhin, & en mettant les troupes les plus éloignées, à quinze lieus au plus, afin qu'elles fussent toutes prêtes à repasser au premier ordre. 1703.

Course dans le pays.

Pendant que l'armée se retiroit tranquillement, je pris mille chevaux & neuf cents hommes d'infanterie, avec lesquels j'avançai du côté des montagnes, seulement pour me remettre l'idée du pays que j'avois parcouru autrefois. Je ne m'attendois pas que ma promenade seroit si heureuse (*a*). » En approchant de Keutsingen, j'ap» pris par les gens du pays, que » les Impériaux occupoient cette pe» tite ville, & qu'il y avoit huit cents » hommes des régimens de Sal & de » Marilly, qui est la vieille Infante» rie de l'Empereur. Je crus que l'on » pouvoit intimider ces troupes ; & à » mon arrivée, quelques Religieux » étant sortis pour m'apporter les con-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Mars.

» tributions, je les renvoyai durement,
1703. » avec ordre de dire aux Impériaux » qu'ils missent les armes bas, que je » consentois à les recevoir prisonniers » de guerre; mais que s'ils me faisoient tirer un seul coup, il n'y auroit de grace ni pour la ville, ni » pour la garnison. Tout cela se disoit en mauvais latin, que nous ne » parlions pas plus aisément l'un que » l'autre.

» Les Religieux furent si saisis de » frayeur, qu'ils la communiquerent » à la ville; & voulant leur imposer » encore davantage par un air d'audace, je fis placer toute mon Infanterie à cent cinquante pas des murailles, comme prête à monter à » l'assaut. Les Religieux revinrent, & » dirent que si j'envoyois un Officier, » on pourroit s'accommoder. Le Chevalier de *Tressemanes* s'avança, & » n'oublia rien pour les étonner. Le » Commandant & les Officiers s'ébranlerent, & répondirent que pour prisonniers de guerre, ils n'y consentiroient jamais; mais qu'ils vouloient bien me remettre la place.

» *Tressemanes* retourna, & dit que

» je consentois à laisser la liberté aux » Officiers, mais que je voulois avoir » les soldats. Tous les Religieux & » les principaux Bourgeois revinrent » intercéder pour la garnison. Je re- » doublai de fureur & de menaces, » & les renvoyai. Cette comédie dura » deux heures. Je faisois devant eux » travailler aux fascines, & apprêter » les échelles. J'envoyai ordre à M. du » *Rozel*, qui faisoit un fourrage de » l'autre côté de l'Eltz, d'approcher. » Enfin jamais gens n'ont eu tant de » peur que les ennemis & moi; car » je n'avois pas de quoi leur faire grand » mal. M. de *Tressemanes* étant une » derniere fois retourné leur dire que » je consentois à les laisser sortir, mais » sans armes, les soldats qui étoient » de vieilles troupes, moins effrayés » que leurs Officiers, prirent la pa- » role, dirent qu'ils ne se laisseroient » jamais désarmer, & qu'il n'y avoit » qu'à tirer. 1703.

» Conclusion : moyennant la seule » liberté de se retirer, ils m'abandon- » nerent ce poste très-important. C'est » une place isolée par l'Eltz, qui forme » un torrent tout autour dans le fossé,

» qui a d'ailleurs une muraille terras-
1703. » sée presque par-tout, & qu'ils forti-
» fioient, depuis quelque temps, jour
» & nuit. J'y trouvai quatre pieces de
» canon de fonte, pieces de rempart;
» plus de quarante milliers de poudre,
» quantité de boulets, de meches, de
» grenades chargées, d'outils, de fa-
» rine, enfin le dépôt des munitions
» de l'armée du Prince de Bade, qui
» s'étoit retirée de ce côté après la ba-
» taille de Fridlingue.

» Je dus ce succès au terrible latin
» que je parlai aux Religieux; latin
» qui les effraya si fort, qu'après avoir
» porté mes dernieres fureurs à la gar-
» nison, ils ne voulurent plus rentrer
» dans cette malheureuse ville, dont
» je déplorois la ruine, bien incer-
» tain de pouvoir la procurer. Je com-
» mençai à faire raser les murailles
» devant moi, & j'ordonnai aux ha-
» bitans de continuer, sous peine
» d'exécution militaire; de maniere
» que dans un temps limité, que je
» leur donnai, il n'en resta pas trace «.
Cette ville nous fermoit la vallée à droite & à gauche de l'Eltz, & n'auroit cessé de nous donner de l'inquié-

tude pour la tête du pont que je faisois fortifier à Capel. Après cette heureuse expédition, je suivis l'armée qui rentroit en France, & j'eus le plaisir de voir, dans cette marche, les ennemis troublés, abandonner précipitamment tous les postes & petits châteaux qu'ils avoient autour de Brissak & de Fribourg, & jeter leur canon & leurs munitions dans le Rhin. 1703.

Le Maréchal blâmé d'être repassé en France.

Cependant ce retour en France, si bien motivé, essuya beaucoup de critiques à Versailles. On ne concevoit pas, dans les appartemens bien échauffés du château, & dans les allées bien unies du parc, comment une armée qui venoit de prendre Kell, ne pouvoit pas, à la fin de Février, franchir les montagnes noires, & joindre l'Electeur de Baviere. C'étoit le Comte de *Monesteroles*, Envoyé du Prince, & chargé de hâter notre marche en avant, qui excitoit les murmures & les fortifioit par des plaintes. Il ne cessoit de demander du secours, & il avoit raison, car tous les Cercles de l'Empire rassembloient leurs forces contre son Maître, & il se voyoit à la veille d'être assailli par ces troupes réunies, qui

1703. pouvoient entrer de plain pied chez lui, pendant qu'il me falloit forcer nature pour y arriver. Il sentoit si bien mes difficultés, que dans un plan de jonction qu'il m'envoya dès le mois de Février, il me donnoit jusqu'à la fin d'Avril pour l'exécution.

Ruse employée pour la correspondance.

Il faut observer que la correspondance entre lui & moi étoit presque impraticable. On ne pouvoit en avoir de directe, parce que les vallées & les montagnes étoient perpétuellement battues par des patrouilles qui arrêtoient également courriers, messagers & voyageurs. Nous ne pouvions nous servir des Suisses qui commercent en Allemagne, parce qu'ils avoient été tellement menacés, qu'ils n'osoient se charger d'aucune lettre; & nos Maîtres de poste de la frontiere, si féconds d'ordinaire en expédiens, étoient à bout de leur adresse, de sorte que nous étions, pour ainsi dire, aussi séparés de la Baviere que des Antipodes. Malgré ces difficultés, le Duc me donna le moyen de lui faire savoir le jour auquel je pourrois le joindre; moyen d'autant plus sûr, que l'Electeur se servoit du canal des ennemis mêmes.

» J'enverrai, m'écrivit-il (*a*), un » courrier au Prince Louis de Bade, » & je lui manderai que j'attends une » eau d'un fameux Oculiste de Paris, » pour les yeux de ma fille, & que ce » sera un Trompette du Gouverneur » de Strasbourg, qui apportera les fio- » les dans lesquelles on me fera te- » nir cette eau. Je le prierai de les » vouloir faire consigner à mon Trom- » pette, pour que je puisse les recevoir » sûrement & sans perte de temps. » Par le nombre des fioles, j'enten- » drai le jour du mois que vous ferez » à Vollingen; par exemple, dix fio- » les signifieront le dix du mois; ainsi » autant de fioles, autant de jours du » mois; si c'est du mois de Mars, elles » seront couvertes d'un taffetas blanc, » d'un rouge, si c'est du mois d'Avril «. Je mandai à l'Electeur, par une voie sûre, qu'il ne s'étonnât pas, si au lieu de blanc ou de rouge, il trouvoit du taffetas vert, qui voudroit dire le mois de Mai.

1703.

En effet, malgré les plans qu'on

Embarras du Maréchal sur le temps propre à la jonction.

(*a*) Lettre de l'Electeur de Baviere au Maréchal de Villars, de Munich, le 28 Février.

m'envoyoit de tous côtés, je ne voyois
1703. pas que je pusse exécuter cette opération plus tôt, à moins d'un beau temps extraordinaire, qui m'engageât à me risquer vers le 20 ou le 25 Avril. Mais les propos qui se tenoient à la Cour sur les hasards de cette expédition, me désoloient, en ce qu'ils me décréditoient & faisoient tort à mon armée. Aussi ne cachois-je pas mon mécontentement au Ministre. » Il paroît, lui disois-je (a), que les Officiers Généraux, entre autres, MM. » les Comtes de ***, n'ont pas brigué » avec ardeur le voyage d'outre-mer. » C'est qu'à commencer par le Général, la faveur ne s'y trouvera guere. » Il n'y a que le pauvre Marquis de » *Chamarente* que vous m'abandonnez. Je ne vois pas que les autres » Lieutenans-Généraux, Maréchaux de » Camp, Brigadiers, soient fort empressés à servir dans une armée qui » doit se battre souvent. Je vois bien » que les armées de Cour sont les » meilleures; & à cette occasion, je

(a) Lettres à M. de Chamillard, des 23 & 25 Mars.

» me rappelle d'avoir vu un vieux » Lieutenant-Général, nommé *La* » *Mote*, que le Roi connoissoit bien, » dire à un Général qui lui donnoit » un poste difficile : *Envoyez-y vos* » *Généraux de Cour; vous en avez* » *tant* « ! 1703.

Dans l'embarras où je me trouvois, balancé entre le désir de marcher à l'Electeur, & la crainte qu'on ne m'accusât ensuite de l'avoir fait inconsidérément, je voulus du moins qu'on ne pût me prêter des intérêts particuliers, comme on en avoit supposé à mon retour en France; car on avoit débité que je n'y étois revenu que pour voir Madame la Maréchale de Villars à Strasbourg. » Je sais, écri» vois-je au Prince de Conti (*a*), que » sur les terrasses de Versailles & de » Marli, moi pauvre diable, on me » traite d'extravagant, ou par l'amour, » ou par l'avarice, ou par la vanité : » j'ai ouï dire qu'il n'y a que ces trois » petits points dans mon procès; or » c'est bien assez pour faire juger un

(*a*) Lettre à M. le Prince de Conti, du 14 Avril.

1703. » homme pendable «. Je voulois donc & je demandai qu'on m'envoyât le Comte de *Monesteroles*, afin qu'un homme attaché à l'Electeur, vît par lui-même les obstacles qui m'arrêtoient : du moins les obstacles apparens, car je ne trouvois pas prudent de montrer tout : par exemple, ce que je mandois à M. de Chamillard (*a*), que le tiers de nos bataillons étoit sans fusils, & qu'au siége de Kell, ceux qui descendoient la tranchée étoient obligés d'en laisser la plus grande partie pour ceux qui la montoient.

» Voudriez-vous, ajoutois-je, que » je donnasse une bataille dans cet » état? Depuis long-temps nos arse- » naux sont en désordre à un tel point, » qu'au lieu de l'abondance que j'y » ai vue, on n'y a pas même le né- » cessaire. Dans les nécessités pressan- » tes, on auroit trouvé dans celui de » Strasbourg pour armer vingt mille » hommes; & à notre siége de Kell, » nous n'y avons trouvé que de mau- » vais fusils de remparts, qui ne par-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 23 Mars.

» toient pas à moitié de l'ordinaire «. 1703.
Il étoit important de ne pas laisser connoître à nos Alliés l'état de délabrement où nous nous trouvions ; c'est pourquoi je désirois seulement que le sieur de Monesteroles vît que les chemins étoient réellement impraticables. Pour tous les autres obstacles, j'écrivis au Ministre que je passerois par-dessus, quand celui-ci seroit levé (*a*). » Dès » que M. l'Electeur me pressera, lui » disois-je, & que la fonte des neiges » nous laissera quelque passage, je ne » sais plus autre chose qu'enfoncer » mon chapeau, & vogue la galere. » Mais si vous voulez que j'aye le cou- » rage nécessaire, par ma foi, Mon- » sieur, ne tremblez pas quand vous » parlerez au Roi pour moi, & dites, » je vous prie, à Sa Majesté, que » quand Elle l'aura bien voulu, per- » sonne ne fera mieux tuer ses trou- » pes que moi «.

Il retourne au delà du Rhin.

Armé de cette résolution, j'attendois l'ordre positif du Roi : il vint en des termes qui tenoient le milieu

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 27 Mars.

entre l'approbation & l'improbation
1703. de ce qui s'étoit passé (a). » La conjoncture de Baviere, m'écrivoit Sa » Majesté, est si singuliere, l'importance de conserver cet Allié si » grande, que tout ce qu'un Général pense de plus sage est détruit par » l'impossibilité de pouvoir s'assurer » de conserver l'Electeur de Baviere, » s'il n'est promptement secouru, soit » par une diversion, ou par une jonction «. Ainsi, diversion ou jonction, c'étoit-là à quoi je devois m'attacher. J'en conférai avec le Maréchal de Tallard, qui commandoit une armée destinée à tenir les ennemis en échec près du Rhin, & à soutenir la mienne par échelons, à mesure que je m'enfoncerois dans les gorges. Nous cherchâmes ensemble les moyens de donner de la jalousie au Prince de Bade de plusieurs côtés, afin de l'empêcher d'inquiéter notre passage, de l'obliger au contraire à partager ses forces : ce qui me fourniroit l'occasion, ou de l'attaquer, ou de me glisser dans les montagnes.

(a) Lettre du Roi, du 27 Mars.

En conséquence, toutes les troupes placées dans les Evêchés, l'Alsace, le Comté & le long de la Sare, s'ébranlerent en même temps, pour être sur le Rhin vers le 8 ou 10 Avril. Le Maréchal de *Tallard* marcha sur Passove, pour menacer la Lutter, & le Marquis de *Lauzun* sur le Fort-Louis. Je fis passer le Marquis de *Rozel* à Huningue, & moi-même je me portai sur la petite riviere de Benken, pour examiner le poste de Bihel, où le Prince de Bade étoit retranché. » Je » pense, écrivis-je au Prince de Con- » ti (*a*), que le parti le plus sage, » quand une armée, menée par un » bon Général, peut traverser nos » desseins, c'est d'aller chercher cet » ennemi, & de ne rien oublier pour » le forcer au combat. Si dans l'exé- » cution de ce dessein, auquel je mar- » che actuellement, je fais quelque » faute, envoyez-moi les grands rai- » sonneurs, nous les menerons aux » retranchemens de M. de Bade, & » là nous tâcherons de nous justifier 1703.

(*a*) Lettre à M. le Prince de Conti, du 14 Avril.

» devant eux. Ils y feront plus trai-
1703. » tables que sur les terrasses de Versailles & de Marli «.

Mais si je marchois à l'ennemi avec assez de confiance, parce que l'armée, pendant trois semaines qu'elle avoit passées en France, s'étoit recrutée, fournie d'armes, de bagages & de munitions, j'avois un fonds de tristesse de voir la langueur qui régnoit dans les Officiers. » L'année passée, dis-je au Ministre (a), on parloit » avec la plus grande joie du monde » pour cette jonction, & cela vient » de ce qu'on voyoit l'armée remplie » de gens de faveur & du grand air. » Vous connoissez le François. Cette » derniere fois on voit bien peu de » ces Messieurs-là, & le découragement s'est emparé des Officiers Généraux & autres : ce qui vient des » lettres écrites de Versailles & de » Paris. On ne doute pas que cette » armée ne puisse voir une grande » action dans peu de jours : cependant » cette ardeur qui faisoit autrefois

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Avril.

» partir tous les Volontaires en poste, 1703.
» à la moindre apparence de bataille,
» n'est plus si vive. J'ai vu M. de
» *Lesdiguieres*, après avoir quitté le
» service, se rendre jour & nuit à
» l'armée de M. de *Luxembourg*,
» qui n'étoit pas du tout de ses amis,
» sur les bruits d'un combat, pour le
» secours de Charleroy. Présentement
» la plupart de ces Messieurs-là ont
» l'oreille basse; il faut les réveiller.
» J'y ferai bien de mon mieux; mais
» vous savez bien, Monsieur, que la
» moindre parole de la part du Roi
» feroit tout un autre effet. Pour une
» guerre comme celle que je vais en-
» treprendre, je n'ai qu'un seul bon
» partisan, qui est le sieur Yveau,
» Colonel de Béarn. Vous sentez que
» j'en ai besoin d'un plus grand nom-
» bre, & vous m'obligeriez beaucoup,
» si vous pouviez me détacher MM.
» de la *Croix* freres, dont le mérite
» est connu «.

Malgré tous ces inconvéniens dont je me plaignois, après avoir bien examiné le poste du Prince de Bade à Bihel, je résolus d'attaquer la nuit du 21 au 22 Avril, & j'en donnai les

ordres : mais des deux Lieutenans-
1703. Généraux qui devoient commander, l'un m'envoya dire à minuit, qu'une inondation lui barroit le passage ; l'autre, qu'il étoit retenu par des ravins qu'on n'avoit pas reconnus, & qu'on ne pouvoit franchir. Ma premiere résolution fut de faire marcher, malgré ces remontrances ; ma seconde, d'assembler le Conseil de guerre, & je m'y tins. J'en dis au Ministre les raisons en ces termes (a) : » La prudence, » Monsieur, est très à la mode dans » les armées. Les bontés de Sa Ma» jesté, l'honneur de sa confiance me » donnent du courage ; mais permet» tez-moi de vous parler avec liberté. » Ce qui est arrivé après Kell, lors» qu'on m'a blâmé d'avoir ramené » l'armée en France, a fait une im» pression sur mon esprit, laquelle se » détruira ; mais on est homme, & » une certaine activité qui m'a fait » agir jusqu'à présent sans trop con» sulter, une fois désapprouvée, ne

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 25 Avril.

» se rétablit pas tout d'un coup. Elle » reviendra ; mais j'ai vu clairement » que si je n'emportois pas le poste de » M. le Prince de Bade, on me re- » garderoit comme un fou. 1703.

» Si, après Kell, on m'avoit ho- » noré de quelque élévation, on se dit » à soi-même : Suivons notre génie, » & la véritable raison de guerre. Ne » soyons pas retenus par des craintes » basses. Au pis aller, que me feront » ces misérables ? Je me trouve tou- » jours une dignité qui établit ma fa- » mille : mais une malheureuse petite » fortune, à peine commencée, chan- » celante, ébranlée dans les occasions » qui devroient l'affermir ; l'on se dit : » Ne faisons rien qu'à la pluralité des » voix, & l'on ne fait rien qui vaille «. C'est ce qui arriva. Le Conseil de guerre décida, contre mon opinion, qu'il ne falloit pas attaquer ; & je manquai une occasion que je regretterai toute ma vie.

Je fis sentir mon mécontentement à ceux qui en étoient cause. Ne les ménageant pas dans mes discours, je pensai qu'ils ne me ménageroient pas auprès du Ministre, & je pris les de-

vants (a). » Je ne doute pas, lui dis-
1703. » je, que plusieurs Officiers Généraux » se plaignent de moi, car je n'ai pu » leur cacher mon indignation sur » leur mollesse. Je vous supplie, Mon- » sieur, ne me faites pas d'ennemis. » Je vous ouvre mon cœur, par l'ami- » tié dont vous m'honorez. On a, pour » ainsi dire, cabalé, pour faire croire » impossible ce qui n'étoit tout au » plus que difficile. L'armée ennemie » n'a jamais osé faire venir son canon. » Elle étoit plus foible de moitié que » celle du Roi; & quelle différence » pour la qualité ! Vous me direz : » Mais avec tant de raisons, que ne » preniez-vous sur vous ? Je vous ai » déjà dit les miennes : cinq Lieute- » nans-Généraux, de huit, s'opposoient. » Ceux qui commandoient l'Infante- » rie, firent toujours des difficultés, » même quand l'ordre étoit donné; » & enfin on avoit totalement décou- » ragé mon Infanterie, laquelle, la pre- » miere fois, avoit une ardeur à laquelle » rien au monde n'auroit pu résister «.

Ce premier découragement me fai-

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 2 Mai.

foit

ſoit beaucoup appréhender pour la suite. Je ne pus m'en taire dans la même lettre au Miniſtre. » Je crains, 1703.
» lui diſois-je, ces mêmes eſprits, ſur
» ce que nous avons à faire encore.
» Bien que je tienne les diſcours les
» plus propres à animer tout le monde,
» croiriez-vous que les diſcours con-
» traires de pluſieurs, ſur la crainte
» de paſſer en Baviere, font impreſ-
» ſion juſque ſur le ſoldat? Que le Roi
» compte que je marche à la jonction
» avec une ardeur infinie. Elle eſt in-
» faillible, ſi M. l'Electeur veut en-
» voyer au devant de moi un corps
» un peu conſidérable. Ceux qui m'ont
» fait tant de difficultés pour attaquer
» une hauteur, que me diront-ils,
» quand ils trouveront celles où nous
» marchons défendues? Ils diront ma
» foi ce qu'il leur plaira; mais ils les
» attaqueront bon gré malgré; car,
» pour cette fois, je ne les conſulte-
» rai pas, ſi Dieu me donne force &
» ſanté.

» Quand la derniere me manque-
» roit, cela ne ſeroit pas fort éton-
» nant; car tout ce que j'ai eu de pei-
» nes de corps & d'eſprit, depuis huit

» jours, n'eſt pas concevable. Croi-
1703. » riez-vous bien, Monſieur, que hors » M. du *Bourg*, dont je dois me » louer, perſonne ne m'a parlé pour » m'ouvrir un moyen de réuſſir? Mais » tous ont voulu croire l'affaire impoſ- » ſible, ſans l'avoir même examinée. » C'eſt moi qui ai fait placer les bat- » teries. Perſonne qui aille chercher » à droite, à gauche des hauteurs, pour » voir un flanc de leur camp, pour » l'incommoder, lui faire quitter un » terrein, en gagner ſur lui : car voilà » comme ſe font ces ſortes de guerres » de campagne. Mais point. Dès le » premier jour, vouloir toujours tout » croire impoſſible. Monſieur, je ne » vous le cele pas, ſi la guerre dure, » & cette léthargie dans les eſprits, » je ne reconnois plus la Nation que » dans le ſoldat, dont l'ardeur eſt in- » finie «.

Ce coup manqué, je ne ſongeai plus qu'à la jonction. De l'avis de M. de *Monaſteroles* & de tous les Officiers-Généraux, je choiſis, pour y parvenir, la vallée de la Quinche. Ce chemin étoit défendu par le Comte de Staremberg, à la tête de pluſieurs batail-

lons de vieilles troupes, & de toutes les Milices de Wittemberg, commandées par le Général Merci. Je fis marcher en avant le Marquis de *Blainville*, avec dix-huit bataillons & vingt escadrons, & ordre de faire la plus grande diligence; je le suivis avec la même promptitude. Il n'y avoit que ce moyen qui pût prévenir les entreprises du Prince de Bade contre nous. A la vérité, le Maréchal de *Tallard* tenoit son armée en échec; mais le Prince pouvoit, par le circuit des montagnes, envoyer de gros détachemens, qui nous auroient pris en tête, en queue & en flanc. 1703.

Il entre dans les montagnes.

Heureusement notre marche ne fut pas troublée par le Prince; mais nous trouvâmes par-tout des postes fortifiés & bien garnis de troupes. Nous les emportâmes avec une rapidité qui ne laissa pas à l'ennemi le temps de se reconnoître. Je m'exposai beaucoup dans ce commencement : ce qui m'attira une lettre très-obligeante du Ministre, à laquelle je répondis (*a*) :

(*a*) Lettres au Roi & à M. de Chamillard, depuis le 28 Avril jusqu'au 8 Mai.

» Vous me dites que je dois me con-
1703. » ferver : & vous favez qu'il ne mar-
» cheroit peut-être pas quatre compa-
» gnies de Grenadiers, fi je ne me
» mettois à la tête. Je veux efpérer
» que le trajet fait, je retrouverai
» des hommes : mais jufqu'à préfent,
» je n'en ai reconnu que dans le fol-
» dat ; tant l'horreur de fe dépayfer
» étonne tout le monde. Cependant,
» pour tâcher d'encourager par des
» récompenfes, j'ai rempli les brevets
» de Brigadiers, que le Roi m'a en-
» voyés, des noms de Milord *Clare*,
» du Marquis de *Touroure*, du Comte
» d'*Auleζy*, & de M. de *Fourqueux*,
» homme fage & de beaucoup de va-
» leur. J'en réferve un pour M. de
» *Mailli*, bon & brave Officier, &
» je n'ai pas manqué de rendre à
» M. de *Marivault* & au Chevalier
» de *Denac* ce que le Roi m'a ordon-
» né de leur dire, que Sa Majefté fe
» fouviendra d'eux quand il fe préfen-
» tera quelque occafion de leur faire
» du bien «.

Attaque d'Hornbec. Mais j'avois beau tenter tous les moyens de ranimer la vertu guerriere, apanage ordinaire de la Nation, je

ne trouvois dans la plupart des Officiers-Généraux, qu'indifférence pour le ſuccès. Ils me ſeconderent aſſez bien à l'attaque d'Haſlach, des retranchemens de Pibrac & de pluſieurs redoutes, tant ſur la crête des montagnes, que dans les vallons; mais ils penſerent me faire échouer devant Hornbec. Cette ville, entourée d'une bonne muraille, avec un fort château ſur une hauteur eſcarpée, renfermoit quatre mille hommes de troupes réglées, avec des vivres & du canon. Comme elle tenoit le milieu de la vallée, & fermoit abſolument le paſſage, je n'avois d'autre parti à prendre que de la bruſquer; je fis donc eſcalader la ville & le château. M'appercevant, du haut de celui-ci dont je conduiſois l'attaque, que celle de la ville alloit mollement, j'y cours à travers les roches, je mets pied à terre, & m'avance à la tête des Grenadiers. » Eh quoi! Meſſieurs, dis-je aux » Officiers, il faut donc que moi, » Maréchal de France & votre Gé» néral, je monte le premier, ſi je » veux qu'on attaque «? Ce peu de mots remit tout dans l'ordre. Soldats

1703.

& Officiers se presserent à l'envi. La
1703. ville & le château, tout fut pris en même temps. Nous n'y perdîmes qu'une cinquantaine d'hommes, & on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il s'en trouva plusieurs de marque.

Si les ennemis eussent eu seulement l'idée de se rassembler sur les hauteurs, il y a nombre d'endroits où il ne leur auroit fallu que des pierres pour nous détruire, entre autres les deux lieues depuis Hornbec jusqu'au haut de la montagne (a). » Le chemin est toujours dans le fond d'un » précipice, où cinquante arbres abattus arrêteroient une armée, ou bien » il rampe le long du penchant d'une » montagne escarpée ; il n'en faudroit » qu'égratigner les terres, pour qu'on » ne pût plus passer qu'en faisant » des échafauds. Je ne puis m'empêcher de le dire, il n'y a que l'opinion de l'impossible, qui a rendu » possible ce que nous avons fait «.

Son désir d'établir une communication. Après ces actions de vigueur, les Impériaux n'oserent nous attendre.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Mai.

nulle part, & nous arrivâmes bien entiers à Villenghen, le débouché des montagnes, où je comptois trouver l'Electeur. Il m'auroit été très-important de prendre cette ville, pour en faire une communication avec les forts où je tenois des garnisons dans les montagnes, & de là avec la France. C'est à quoi je dirigeai toujours mes vûes, sans pouvoir y réussir, n'ayant jamais été maître de lever les obstacles qui s'opposerent à mon désir. Dans cette circonstance, par exemple, je ne pus m'arrêter à Villenghen (*a*), parce que le pain que l'Electeur nous y avoit promis manqua. Je me contentai d'y envoyer quelques boulets rouges ; mais voyant qu'on faisoit bonne contenance, je passai outre, entraîné par les vives instances de l'Electeur, qui m'envoyoit courriers sur courriers, & ne me permettoit point de relâche que je ne l'eusse joint. (*b*) Je dis au Comte du Bourg : « Voici une précipitation qui vient de » M. le Comte de Monasteroles. Elle

1703.

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Mai.
(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Mai.

1703. » nous dérange ; mais il ne faut pas » que M. l'Electeur trouve le moindre retardement à ses premiers ordres : ainsi, marchons. Et je m'approchai de Dutling «.

Discipline qu'il établit dans les troupes. L'armée étoit en bon état, malgré les fatigues que nous avions essuyées depuis le 28 Avril jusqu'au 8 Mai, onze jours de marche continuelle, dont aucun ne s'étoit passé sans combat. Se trouvant en pays ennemi, le soldat se crut en droit de piller, & j'eus d'abord de la peine à empêcher la maraude (*a*). » Pour y réussir, j'obligeai les Colonels à faire arrêter eux-mêmes leurs soldats, parce qu'il arrive quelquefois que les vieux envoient les nouveaux marauder malgré eux, & les battent quand ils ne rapportent rien à la chambrée : de sorte que ces malheureux, tombant entre les mains du Prévôt, sont punis, pendant que les vrais coupables échappent. Or, comme il est à présumer que les Colonels connoissent leurs sujets, en les chargeant de cette police, qui ne leur plut pas

(*a*) Lettre au Roi, du 16 Mai.

» beaucoup d'abord, je me flattai d'ar-
» rêter le mal dans sa source, & je 1703.
» réussis.

» Ma grande application étoit de » rassurer les peuples, sans quoi nous » n'aurions eu ni pain ni argent. Les » désordres & les cruautés de la der» niere entrée des François dans le » Wittemberg, avoient été si terri» bles, quoique Monseigneur le Dau» phin commandât l'armée, que les » peuples s'attendant aux mêmes fu» reurs, fuyoient à dix lieues à la » ronde. Dieu merci, disois-je au » Ministre, je regagne tous les jours » quelque chose sur le soldat; & bien » qu'il ne soit pas encore aussi sage » qu'il seroit à souhaiter, cependant » il ne brûle plus. Aussi n'oublie-t-on » rien auprès de lui, discours, remon» trances, exemples, & j'espere qu'à » la fin nous en viendrons à bout «. Il étoit bien nécessaire de regagner les gens du pays, pour nous faire trouver de quoi suppléer au peu de provisions que nous portions, & au défaut de celles que nous avions inutilement attendues de la prévoyance de l'Electeur.

1703.
Il demande une regle de conduite.

Ce Prince, qui étoit si intéressé à la jonction, ne fit rien pour la procurer. Il se contenta de se trouver sur la lisiere de ses Etats. Je me doutai, même avant que de le voir, qu'avec les conseillers dont il étoit environné, nous ne ferions pas toujours d'accord. Je savois l'empire qu'il laissoit prendre sur lui à ceux qui l'approchoient; que c'étoit ainsi que la Maison d'Autriche l'avoit toujours captivé, plus en le maîtrisant qu'en le persuadant. C'est pourquoi je jugeai à propos de demander au Roi, d'abord le traité d'alliance fait avec ce Prince, afin de m'y conformer; ensuite un plan de conduite, tant pour le cabinet que pour l'armée; les contributions & d'autres objets qui pouvoient causer diversité d'avis. Ce plan étoit d'autant plus nécessaire, qu'on avoit fait entendre à Sa Majesté que j'aurois bien de la peine à me prêter aux ménagemens que ma position exigeoit. Je me permis une lettre au Roi, assez ferme, sur tous ces points. Je lui écrivois en propres termes (*a*) : » Je ne suis pas trop en

(*a*) Lettre au Roi, du 8 Mai.

» peine de l'impression que fera sur
» Votre Majesté l'opinion que plu- 1703.
» sieurs de ses Courtisans veulent
» avoir, que je ne me conduirai pas
» bien avec M. l'Electeur de Baviere.
» Cependant, Votre Majesté me per-
» mettra de lui dire que je ne suis
» pas encore bien armé contre la ma-
» lignité de ces gens-là. Je ne com-
» mence qu'à connoître leur injustice
» & leur noirceur. Mais ne voudroit-
» Elle point leur donner la mortifica-
» tion de voir qu'un homme, sans
» appui, sans cabale, uniquement oc-
» cupé de l'envie de la bien servir,
» s'éleve malgré eux ? Je ne songe au
» monde qu'à mortifier les ennemis
» de Votre Majesté; qu'Elle ait la bon-
» té de mortifier un peu les miens «.
Je tâchai aussi de bien pénétrer le Ministre, de la nécessité de soutenir mon crédit. » L'intérêt de Sa Majesté, lui
» disois-je (a), est qu'on me croie si
» solidement établi dans son esprit,
» que l'on n'entreprenne pas même de
» donner la moindre atteinte à la con-
» fiance dont Elle daigne m'honorer «.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Mai.

1703. On me fit ſur tous ces articles des réponſes obligeantes, flatteuſes, mais générales, s'en rapportant entiérement à ma prudence; ce qui ne me mettoit pas fort à mon aiſe.

Jonction. Je comptois ne me rendre auprès de l'Electeur qu'à la tête de l'armée; mais, pour le contenter, je fus obligé de prendre les devants (*a*). » Son impatience de me voir étoit telle, que » quoiqu'il ne m'attendît qu'à midi, » & qu'il fît un temps horrible, il » monta à cheval à ſept heures du matin, gagnant les hauteurs d'où il » pouvoit découvrir ma marche. Envoyant courriers ſur courriers au devant de moi, & enfin, dès qu'il » ſut que j'approchois, il vint lui-même au galop, & dès qu'il put » m'appercevoir, pouſſa à toutes jambes. Je parus vouloir deſcendre de » cheval; il courut à moi, m'embraſſant avec des larmes de joie, & fut » prêt à me jeter à terre & à y tomber auſſi; tous ſes tranſports étoient » violens & ſincères; ſes expreſſions » pleines de reconnoiſſance; que j'a-

(*a*) Lettre au Roi, du 16 Mai.

» vois sauvé sa personne, son hon-
» neur, sa famille, enfin tout ce que 1703.
» le changement de la situation terri-
» ble dans laquelle il s'étoit vu, à l'état
» triomphant où une armée puissante
» l'alloit mettre, peut inspirer «.

Je le félicitai sur le bonheur de la jonction, & sur quelques avantages qu'il avoit eus, lui répétant ce que je lui avois écrit la veille (a) : » L'étoile
» heureuse de Votre Altesse Electo-
» rale nous a donné des secours mi-
» raculeux ; & où cette étoile ne nous
» menera-t-elle point, après ce que
» vous avez fait cet hiver ? Votre ar-
» mée a volé & triomphé par-tout.
» J'ai l'honneur de vous en donner
» une, qui meurt d'envie de com-
» battre sous vos ordres ; & Dieu m'a
» accordé enfin la grace que je lui de-
» mandois depuis si long-temps. Votre
» Altesse aura la bonté de se souvenir
» que je la conjurai, il y a trois ans,
» à Munich, de vouloir bien se met-
» tre à la tête d'une armée de François
» au milieu de l'Empire. Je suis transf-
» porté d'avoir pu rendre à Sa Majesté

(a) Lettre à l'Electeur, du 7 Mai.

» le service qui lui tenoit le plus à
1703. » cœur, & à Votre Altesse, celui de
» le mettre en état d'imposer la loi à
» nos ennemis.

» (a) J'ai trouvé l'armée de M. l'E-
» lecteur en bataille. J'ai été content
» de l'ordre, de la discipline & du
» bon état des troupes. Il m'a souvent
» dit qu'il n'étoit pas comme autre-
» fois, qu'il songeoit à ses affaires,
» & n'a rien oublié pour me persuader
» son application. Le temps nous ap-
» prendra ce qu'il faut croire de ce chan-
» gement. Après avoir vu les troupes,
» il a ordonné de me saluer par trois
» salves, avec son canon, & à chaque
» fois il a crié vive le Roi, jetant son
» chapeau en l'air, & en vérité pleu-
» rant de joie. Je suis obligé d'aver-
» tir Votre Majesté, qu'à table, je n'ai
» trouvé nulle différence pour moi
» d'avec tout ce qui y étoit; nulle
» chaise distinguée, ni pour laver, ni
» gens pour me servir: c'étoit de sim-
» ples valets de pied, comme pour tout
» le reste. Je dois exposer toutes cho-
» ses à Votre Majesté; c'est à Elle à

(a) Lettre au Roi, du 16 Mai.

» examiner ce qui eſt de ſa dignité, 1703.
» par rapport à celle dont il lui a plu
» de m'honorer, commandant une des
» plus groſſes armées qu'Elle ait jamais
» eues au milieu de l'Empire. J'ai vu
» M. de *Saint-Géran* chez le feu
» Electeur de Brandebourg; les mê-
» mes Chambellans de l'Electeur,
» c'eſt-à-dire, gens égaux en charge,
» ſervoient l'Electeur & M. de *Saint-*
» *Géran*. Un Chambellan apportoit
» à laver à l'Electeur; un autre de
» même qualité apportoit à laver à
» M. de *Saint-Géran*. Une chaiſe
» diſtinguée. Je crois, Sire, qu'après
» le caractere d'Ambaſſadeur de Votre
» Majeſté, il n'y en a pas de plus
» important que celui de Maréchal de
» France, qui commande ſes armées,
» puiſque, dans cette qualité, il ne
» donne la main à perſonne. A tout
» cela, Sire, ma penſée eſt qu'il n'y
» a rien de preſſé; il faut ſonger à la
» guerre & aux projets. Le cérémonial
» ſera réglé, quand Votre Majeſté
» le trouvera à propos. Je dois ſeu-
» lement lui conter les faits «. Le
Roi ne trouva pas cet objet indigne
de ſon attention, & m'ordonna de

demander un autre traitement (*a*); mais l'importance des autres affaires fit perdre celle-ci de vue.

1703.

Conduite des Ministres Bavarois & de l'Electeur.

Avec ces détails, qui seroient minutieux, s'ils ne tenoient pas à la dignité de la Couronne, la même lettre (*b*) contenoit les petits intérêts qui partageoient la Cour de Baviere, & qui influoient trop sur les Grands. J'en fus instruit dans une longue conversation que j'eus avec M. de *Ricous*, Envoyé de France auprès de l'Electeur, & que je trouvai chez moi en quittant la table. » Je lui parlai de l'envie » extrême que me montroit l'Elec- » teur, de faire marcher sur le champ » l'armée contre le Général de Stirum, » qui commandoit celle des Cercles; » que ce seroit un faux mouvement, » parce qu'il n'y avoit pas de certitude » que ce Général fût où on l'assuroit; » & que, quand même il y seroit, » sur les premiers avis de notre mar- » che, il se retireroit, & que nous » n'aurions que le foible avantage de » le pousser plus loin, ce qu'il fau-

(*a*) Lettre du Roi, du 3 Juin.
(*b*) Lettre au Roi, du 16 Mai.

» droit peut-être acheter par mettre
» notre Cavalerie hors d'état de servir 1703.
» de trois mois : que quand elle seroit
» outrée une fois, il ne seroit pas bien
» aisé de la rétablir, nos chevaux étant
» très-abattus de vingt-quatre camps
» que j'avois faits depuis le 12 Avril, &
» plus encore des mauvaises nourritures.

» Ce n'est point du tout pour atta-
» quer Stirum, me dit M. de Ricous,
» que M. l'Electeur veut que vous
» marchiez; c'est que la premiere con-
» tribution qu'il a imposée, est de
» deux cent mille écus sur le pays
» où vous êtes présentement, & qu'elle
» ne lui sera pas payée, si vous y res-
» tez, mais à vous; & en suivant la
» même idée, Monasteroles lui a man-
» dé, deux jours après que vous avez
» passé les montagnes, qu'il falloit
» qu'il vous fît rejoindre incessamment,
» parce que vous aviez demandé de
» grandes sommes au pays de Wit-
» temberg, & que quand l'armée du
» Roi sera tout-à-fait jointe, c'est à
» l'Electeur à imposer & à toucher,
» & à vous, quand elle est séparée.

» Je m'en suis douté, ai-je répon-
» du; & même j'ai dit à M. du Bourg,

» que cette marche précipitée, que
1703. » l'Electeur désiroit, venoit apparem-
» ment de Monasteroles. Mais vous,
» comment le savez-vous? C'est, m'a-
» t-il répondu, que comme il arrive
» souvent à M. l'Electeur, qu'en me
» lisant les lettres qu'il reçoit, pour
» avoir un air de confiance, il me
» lit faux, ou ne me lit pas ce qu'il
» y a, je jette les yeux sur ce qu'il ne
» lit pas. Or, au bas de la premiere
» lettre que Monasteroles lui a écrite
» après avoir passé les montagnes, j'ai
» vu qu'il y avoit ce que je viens de
» vous dire. Quand l'Electeur m'a eu
» lu ce qu'il lui plaisoit, il a levé
» tout à coup les yeux, a surpris les
» miens sur sa lettre. Il l'a refermée
» avec précipitation. Pour moi, me
» voyant pris sur le fait, j'ai cru ne
» devoir rien ménager, & je lui ai
» dit: *Et quoi, Monseigneur! c'est*
» *déjà l'envie d'empêcher que l'armée*
» *du Roi ne fasse des impositions,*
» *qui vous oblige de la faire mar-*
» *cher, malgré l'état où vous savez*
» *qu'elle est? Au nom de Dieu, Mon-*
» *seigneur, que ces petites vûes n'em-*
» *pêchent pas de plus grandes. Voyez*

» *auparavant M. le Maréchal de* » *Villars, & concertez-vous avec lui.* 1703.
» Il a été bien fâché de ce que j'avois » lu, & l'a mandé à Monasteroles. » Celui-ci en a été au désespoir; il » n'a pas pu s'empêcher de dire à gens » qui me l'ont rapporté, que j'étois » bien hardi d'avoir lu ce qu'on ne » me montroit pas.

» Il est bon que vous sachiez, a » ajouté M. de *Ricous*, que l'Elec- » teur doit à Monasteroles, d'argent » du jeu, plus de sept cent mille francs, » trois cent mille écus au Général » d'Arco, autant à Bombarde, & » qu'il n'y a pas un de ces gens qui » ne compte se faire payer sur les con- » tributions.

» Outre ces vûes mesquines, j'ai » trouvé dans l'Electeur une grande » indécision sur les opérations mili- » taires. Le Duc d'Arco, son Géné- » ral, ne m'a pas caché qu'il l'avoit » toujours connu tel. Dans l'affaire des » Saxons, m'a-t-il dit, près de Passau, » j'ai attaqué malgré lui; & dans la » derniere, plus importante encore, » près de Ratisbonne, lui ayant re- » présenté qu'il falloit, sans balancer,

1703. » attaquer les premieres troupes de » Stirum qui paroîtroient, il m'a dit : » *Mais, si on ne peut les battre, je » suis perdu, moi, ma femme, mes » enfans, je n'ai plus de ressource.* » Sur cela je me suis tu. Il est rentré » dans sa maison ; & moi, continuant » à observer les ennemis, je ne cessois » de lui mander qu'il falloit marcher » sans perdre de temps. Il m'a envoyé » chercher, & m'a demandé ma pen- » sée, comme si je ne la lui avois pas » déclarée. Je n'ai encore rien répon- » du. Enfin, comme il me pressoit, je » lui ai dit : *Mais, Monseigneur, » vous me parlez de votre femme, » de vos enfans, que voulez-vous que » je vous dise ? Il falloit y songer » avant la guerre ; & vous me de- » manderiez mon sentiment cent fois, » que cent fois je vous dirois, que si » vous n'éloignez pas Stirum, il va » se rendre maître de Ratisbonne, & » vous êtes perdu. Faites donc ce que » vous voudrez*, me dit-il. J'engageai » l'action, & je réussis.

» Ce Comte d'Arco, ajoutois-je au » Roi, a plus d'esprit de guerre que » l'on ne dit. On lui connoît beau-

» coup de courage. Il a toujours con-
» ſeillé la guerre. Peut être les trois 1703.
» cent mille écus que l'Electeur lui
» doit, n'ont ils pas nui à lui faire
» déſirer le moyen par lequel il pour-
» roit s'en procurer le paiement, c'eſt-
» à-dire, la guerre. Il ſe conduit d'ail-
» leurs avec l'Electeur, comme ſont
» obligés de faire ceux qui veulent le
» gouverner, c'eſt-à-dire, avec fer-
» meté & roideur. C'eſt ce que j'a-
» vois toujours penſé, & M. Ricous
» me l'a confirmé. *Tant de reſpects*
» *qu'il vous plaira*, m'a-t-il dit, *mais*
» *toujours la derniere hauteur ; &*
» *moi qui ne ſuis pas Maréchal de*
» *France, & à la tête d'une armée,*
» *je n'ai trouvé que cette voie* «.

Raiſons pour ne pas attaquer l'armée des Cercles.

Mais je ne crus pas devoir le mener ſi durement. Je m'imaginai que l'inſinuation réuſſiroit mieux dans les circonſtances, & je m'appliquai à lui faire abandonner les projets qu'on lui avoit inſpirés, & à lui faire adopter les miens. On lui avoit perſuadé qu'il falloit commencer par combattre le Comte de Stirum, qui, à la tête des contingens de l'Empire, menaçoit d'entrer en Baviere, & que, ſi on le

battoit, les Cercles retireroient leurs troupes & accepteroient la neutralité ; qu'enfin libres de ce côté, nous porterions nos armes où nous voudrions.

1703.

Le Roi lui-même avoit conçu ces espérances (*a*). Je lui en fis voir l'illusion dans des lettres qui contenoient les raisons dont je me servis auprès de l'Electeur (*b*). » Ce seroit, » leur disois-je, une entreprise téméraire & inutile d'attaquer le » Comte de Stirum. M. le Comte » du Bourg & tous les Officiers-» Généraux n'ont pas balancé à me » dire ce que je vois moi-même, que » l'on pourroit perdre deux cents che-» vaux par jour, en ne leur donnant » pas le temps de se remettre ; mais » quand même cet obstacle invincible » ne nous arrêteroit pas, je supplie » Votre Majesté de vouloir bien con-» sidérer que le Comte de Stirum est » derriere le Necre ; qu'avant que d'y » arriver il faut passer ce qu'on ap-» pelle les *petites Alpes*, qui sont de » très-grandes montagnes, & assez dif-

(*a*) Lettre du Roi, du 8 Juin.
(*b*) Lettres au Roi, du 7 & du 17 Juin.

» ficiles à traverser ; que ce Comte » trouve derriere le Necre & ces » montagnes, des postes où il seroit » impossible de le forcer. 1703.

» D'ailleurs, Votre Majesté sait » que les Etats de Suabe sont gouver- » nés par des Princes entiérement dé- » voués à l'Empereur. Des deux Di- » recteurs, l'un est l'Evêque de Conf- » tance, entiérement dépendant, sa » capitale gardée par des troupes Im- » périales. Le Duc de Wittemberg est » un jeune étourdi, que le Prince de » Bade tient sous sa férule, avec le » secours d'un Ministre dévoué à la » Cour de Vienne. Le reste est la » Maison de Bade que le Chef gou- » verne. Le Marquis de Dourlac le » pere ne voudroit que le repos & la » paix; le fils est d'un esprit bien dif- » férent. On peut regarder la Franco- » nie à peu près de même; les Direc- » teurs dépendent tous de l'Empe- » reur «. J'en concluois, qu'il ne falloit pas se flatter qu'un échec reçu par les troupes des Cercles les détermineroit à la neutralité; mais que pendant que nous serions occupés de cette expédition, que la disposition des Princes

1703. rendroit inutile, nous donnerions à toutes les forces de l'Empire le temps de se rassembler sur le Danube, & que nous serions obligés de tout quitter pour revenir défendre la Baviere.

Pour attaquer Vienne ou le Tirol.

» J'ose dire à Votre Majesté, ajoutois-je, qu'il y a une chose plus » grande, & en même temps plus » sage & plus solide : c'est d'aller en- » tre Passau & Lintz attaquer l'une » de ces deux villes, qu'on saura la » plus dégarnie ; & avant que l'Em- » pereur ait pu rapprocher auprès de » lui un nombre suffisant de trou- » pes, nous nous présenterons devant » Vienne. Je dois connoître cette » place, par le séjour que j'y ai fait. » Sans nulle difficulté on se loge, » dès le premier jour, sur la contrel- » carpe. L'on occupe, en arrivant, » Léopolstadt ; & si nous n'y trouvions » que ce régiment de la parade ordi- » naire, que j'ai vu battre par les » Ecôliers de Vienne, ce ne seroit » peut-être pas un siége de huit jours. » On objecte, que pendant que nous » serons occupés du côté de Vienne, » les troupes des Cercles tomberont » sur la Baviere. Je réponds que ce sera

» ſera l'affaire du Maréchal de Tallard, avec l'armée qu'il a ſur le Rhin, d'empêcher que celle des Cercles ne ſe groſſiſſe de celle du Prince de Bade, & de nous faire paſſer des ſecours contre Stirum, par le même chemin qui m'a conduit ſur les frontieres de la Baviere «. 1703.

On pouvoit encore prendre un autre parti : c'étoit d'entrer dans le Tirol & l'Autriche, où il ne ſe trouvoit pas huit cents hommes de troupes ; pays qui n'avoit pas éprouvé de guerre depuis Charles-Quint, d'où on pouvoit ſe flatter de tirer de bonnes contributions, & de donner la main à nos armées d'Italie, avec leſquelles on feroit revenu dans le centre de l'Empire. Ces deux projets furent diſcutés avec attention, & l'Electeur s'arrêta à celui qui devoit mener le plus tôt à Vienne, comme le plus propre à finir la guerre, peut-être en une campagne, & nous concertâmes les moyens de l'excuter.

Meſures pour aller à Vienne.

Il fut réſolu que j'étendrois les troupes Françoiſes par quartiers juſqu'à Ulm, comme ſi je n'avois d'autre in-

tention que de rétablir la Cavalerie, 1703. qui en avoit besoin ; que l'Electeur retourneroit à Munich, sous prétexte de revoir sa famille, pendant que les armées se reposoient ; que toutes les troupes Bavaroises se cantonneroient sur le Danube, depuis Ulm jusqu'à Ratisbonne ; & qu'à jour dit, vers le milieu de Juin, toute l'Infanterie de l'Electeur, avec un détachement considérable de la mienne, s'embarqueroit sur des bateaux qu'on tiendroit prêts dans toutes les villes riveraines, qu'elle descendroit vers Passau avec toutes les troupes que l'Electeur avoit sur l'Inn & l'équipage d'artillerie nécessaire, qui étoit dans Brunau, place fortifiée sur cette riviere. Je regardois comme infaillible que l'on prendroit Passau en trois jours, en pareil temps Lintz qui n'étoit pas plus fort, d'où on descendroit en vingt-quatre heures à Vienne. L'Empereur en étoit si persuadé, que j'ai su depuis, qu'il avoit délibéré s'il quitteroit cette ville, & qu'il n'en fut détourné que par les conseils du Prince Eugene, qui lui remontra que peut-être nous n'avions pas ce projet, & que fuir de

sa capitale, ce seroit nous en donner l'idée. 1703.

Les obstacles qui pouvoient traverser l'entreprise, avoient été prévus. Pendant les mouvemens des troupes sur le Danube, je devois me tenir entre Dilingen & Donavert; de ce poste, observer une armée qui se formoit sous les ordres du Prince de Bade, des troupes qu'il tiroit des bords du Rhin, où l'armée de Tallard l'inquiétoit peu. N'ayant ni places ni bateaux sur le Danube, ce Prince ne pouvoit marcher au secours de Vienne que lentement, & toujours en front de bandiere; parce que, s'il avoit séparé ses troupes pour la commodité ou la diligence de la marche, étant maître des ponts, j'aurois pu passer le Danube, & les attaquer éloignées les unes des autres. De plus, nos soldats se trouvant transportés par bateaux, auroient été plus frais à l'arrivée, & l'Empereur en ce moment n'étoit pas en état de nous opposer grand monde, parce qu'il étoit obligé d'en tenir beaucoup en Hongrie, où la révolte du Prince Ragotski étoit alors dans toute sa for-

ce, & auſſi en Boheme, où il y avoit
1703. de la fermentation.

Toutes nos meſures priſes, je recommandai le plus grand ſecret à l'Electeur & au Comte d'Arco ſon Général, le ſeul qui eût connoiſſance du projet. Quant à moi, je n'en parlai à perſonne, pas même au Comte du Bourg, pour qui je n'avois guere de ſecrets; mais quelques jours s'étoient à peine écoulés, que j'appris qu'il étoit publié à Ulm, qu'on alloit embarquer l'Infanterie de France & de Baviere, pour attaquer Paſſau. Ce deſſein une fois divulgué, le reſte n'étoit pas difficile à deviner, ni d'où venoit l'indiſcrétion. Il n'y avoit que peu de jours que, m'étant plaint à l'Electeur d'un chiffre que je tenois de lui, & que cependant tout le monde devinoit (*a*), il m'avoit avoué bonnement que ce *chiffre étoit connu des ennemis un peu mieux que de lui-même.* Je ne fus donc pas étonné de ce que mon ſecret étoit devenu public; je n'en fus pas non plus découragé, & je ne m'ap-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 22 Mai.

pliquai qu'avec plus d'ardeur à tâcher de regagner par la diligence les avantages que l'indiscrétion nous faisoit perdre. 1703.

L'Electeur fait manquer le projet.

Tout étoit prêt pour l'exécution, fixée au 2 Juin, lorsque, trois jours auparavant, l'Electeur me manda qu'il ne pouvoit plus marcher vers Passau, parce qu'il étoit obligé d'aller secourir le château de Rotenberg, que le Général Stirum menaçoit. Une si belle entreprise, manquée par la prétendue nécessité de secourir un château, me mit au désespoir : » Eh quoi ! » Monseigneur, lui écrivis-je dans ma » douleur (*a*), la perte de deux cents » hommes, de trois canons, & d'un » château qui n'est pas encore attaqué, vous fait manquer le grand, » le solide projet d'attaquer l'Autriche dépourvue de toutes ses forces, » & donne à l'Empereur le temps de » se reconnoître. Votre Altesse Electorale veut-elle donc qu'il soit dit » que la premiere expédition d'une » armée florissante, que je lui ai amenée de France, soit d'aller secourir

(*a*) Lettre à l'Electeur, du 30 Mai.

» un château, pendant qu'il dépend
1703. » d'elle de faire trembler toute l'Au-
» triche? Elle dit que le Comte de
» Stirum va être renforcé d'un grand
» nombre de troupes, & qu'il n'eſt
» pas à propos, dans cette circonſ-
» tance, qu'elle s'éloigne de moi. Je
» la conjure de n'avoir nulle inquié-
» tude pour tout ce que peut faire le
» Comte de Stirum. S'il approche
» trop, je le combattrai. Je ſupplie
» donc Votre Alteſſe de ne rien chan-
» ger à ſa réſolution, & de ſuivre ſon
» premier projet «. J'écrivis à peu près
les mêmes choſes au Comte d'Arco
& à M. de Ricous, & j'envoyai le
Comte du Bourg pour appuyer mes
lettres.

Ce fut en vain qu'il fit tous ſes efforts. L'Electeur étoit environné de gens gagnés par l'Empereur; ils l'intimidoient, le harceloient, ne lui montroient que des difficultés & des ſuites fâcheuſes dans une entrepriſe qui pouvoit au contraire avoir l'iſſue la plus avantageuſe & la plus brillante; de ſorte que tout ce que le Comte du Bourg put obtenir, ce fut de ſe rabattre ſur l'expédition du Tirol.

1703.

Justification du plan de Vienne, & exposition de celui du Tirol.

Elle pouvoit avoir son utilité & mener au même but, si on avoit été bien secondé. J'en traçai la maniere & les moyens dans deux lettres au Roi, qui étoient une espece d'effusion de cœur, que ce grand Prince vouloit bien me permettre (*a*); après avoir marqué mon regret de ce qu'on avoit abandonné le projet de Vienne, dont je faisois encore voir les avantages en homme bien fâché de ce qu'on ne l'avoit pas laissé le maître, j'ajoutois : « Nous avons regagné d'aller au Tirol. Votre Majesté, à cet égard, ne me montre d'inquiétude que sur savoir si M. de Vendôme pourra empêcher l'armée de l'Empereur de marcher au secours de ce pays-là & de ses autres Etats; & l'inquiétude de Votre Majesté sur cet objet ne diminue pas, quoique M. de Vendôme lui ait mandé qu'il fera l'impossible pour suivre cette armée, & qu'il espere y réussir. Ah! Sire, ne seroit-ce pas un grand avantage, de la diversion du Tirol, d'en être à l'inquiétude de savoir si on

(*a*) Lettres au Roi & au Ministre, des 17, 21 & 30 Juin.

» pourra joindre les Impériaux quit-
1703. » tant l'Italie? Ils la quitteroient donc » cette Italie, qui eſt notre coupe-» gorge; & laiſſeroient Votre Ma-» jeſté ſoulagée d'une guerre que tout » le monde a juſqu'à préſent regardée » comme ruineuſe en hommes & en » argent.

» J'avoue, Sire, que, dès que je » ſaurai M. de Vendôme maître pai-» ſible de l'Italie par la retraite des » Impériaux, je commencerai à reſ-» pirer. Ce ſera toujours un rafraî-» chiſſement, en attendant que j'aye » imaginé de quelle maniere ſes trou-» pes nous joindront. Je ſuis bien per-» ſuadé que le premier mouvement » de M. l'Electeur vers Lintz nous » auroit procuré cet avantage. Je l'eſ-» pere de ſa marche en Tirol; mais » l'autre étoit plus ſûre & point du » tout téméraire, ni chimérique, » comme on a voulu le faire croire.

» Car enfin, Sire, j'y reviens en-» core; j'aurois bordé le Danube de-» puis Lintz juſqu'à ſa ſource, tirant » des contributions de l'autre côté de » cette riviere, dont j'ai tous les ponts, » faiſant vivre vos troupes pour rien,

» & nous préparant des quartiers d'hi-
» ver tranquilles. Cela, Sire, sans 1703.
» nous commettre au hasard d'une
» bataille : car, quoiqu'on m'accuse
» d'être trop hardi, je suis ferme dans
» la maxime, qu'il ne faut jamais ris-
» quer de ces grandes actions où le
» hasard a tant de part, à moins que
» la foiblesse ou la mauvaise situation
» d'un ennemi ne promette un avan-
» tage presque certain.

» Jusqu'à présent, Sire, je n'ai été
» malheureux ni à la guerre, ni dans
» les négociations. Si j'osois parler du
» bonheur que j'ai eu depuis trente-
» deux ans que je vais à la guerre,
» peut-être Votre Majesté auroit-elle
» peine à le croire, en petites & en
» grandes occasions. Il ne me convient
» pas de les citer : je dirai seulement
» que des diverses compagnies que
» j'ai eues, ou de mon équipage, je
» n'ai pas eu six chevaux pris au four-
» rage, & jamais en désertion ; &,
» graces à Dieu, jusqu'à présent, j'ai
» toujours vu fuir les ennemis, même
» quand je me suis trouvé dans les
» armées de l'Empereur. Dieu me
» conserve, Sire, une fortune qui peut

1703. » être utile au service de Votre Majesté, qui m'est plus chere que la » vie «.

Dans cette même lettre, que j'envoyai par mon Secrétaire, afin qu'il suppléât ce qui manquoit aux détails, j'expliquai les moyens que j'avois pris pour établir les hôpitaux aux dépens des villes ennemies circonvoisines, en exigeant d'elles, draps, lits, linges; ce qui étoit une grande épargne pour notre caisse. J'y faisois aussi une comparaison de ce qu'il en coutoit au Roi dans les autres armées pour les mêmes objets; ce qui devoit donner bonne idée de mon économie, comme l'emploi des contributions prouvoit mon désintéressement.

Principes & caractere du Maréchal.

Si éloigné, si délaissé, pour ainsi dire, & si étranger à la Cour, je croyois devoir toujours prévenir le Roi & ses Ministres, tant sur mes actions que sur mes désirs. On m'accusoit d'avidité & de présomption: » Mais, disois-je à M. de Chamil- » lard (*a*), en demandant une grace

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 17 Juin.

» éclatante à Sa Majesté, j'ai eu principalement pour motif un désir vif de la voir mortifier ses ennemis; car je nomme ainsi ceux qui ne se déclarent les miens, que parce que j'ai le bonheur de la servir plus heureusement qu'un autre, & qu'une grace aussi grande que la dignité de Duc puniroit ceux qui veulent ternir les meilleures actions & attaquer une conduite jusqu'à présent, j'ose le dire, aussi sage qu'heureuse. 1703.

» Je n'ai pas l'honneur d'être encore bien connu de Sa Majesté. J'espere de celui qu'Elle m'a fait de me mettre à la tête de ses armées, les plus sensibles récompenses pour moi; c'est la gloire de lui rendre de grands services. Qu'Elle ne craigne jamais que mon intérêt particulier ait la moindre part à mes actions. J'ose dire que je suis né véritable & vertueux. Peut-être qu'avec certains Généraux il faudroit songer quelquefois : a-t-il intérêt que la guerre finisse? profite-t-il des plus heureuses conjonctures pour accabler ce qui est ébranlé? Pour moi, j'irai toujours au bien avec la même ardeur

» & suivant la droite raison, autant
1703. » que je la pourrai connoître. Graces
» à Dieu, jusqu'à présent, je ne me
» suis pas trompé dans les projets, &
» j'espere le même bonheur, puisque
» j'aurai toujours le même zele & la
» même ardeur; & pour vous, Mon-
» sieur, toute la considération que
» mérite le plus honnête homme qui
» ait jamais été Ministre «.

Je savois qu'il y avoit des murmures sourds contre ma fermeté; c'est pourquoi j'ajoutai : » Si quelqu'un de » MM. les Officiers-Généraux qui ser- » vent dans cette armée, se plaint » de moi, il est d'une profonde dissi- » mulation. Je n'en vois aucun qui » ne me montre & beaucoup d'estime, » & beaucoup d'amitié. Mon carac- » tere naturellement n'est pas bien ca- » ressant; mais il ne m'est jamais arrivé » de dire aucune parole dure. Comme » rien ne convient mieux à ceux qui » ont l'honneur de commander, » qu'une politesse infinie, & toujours » des termes qui adoucissent ce qu'il y » a de dur dans l'obéissance, il y a » aussi de la foiblesse à être trop oc- » cupé de plaire & de caresser. Celui

» qui en fait son premier soin, se défie » de son génie & de sa vertu. Les » qualités les plus nécessaires à ceux » qui commandent, c'est justice & » fermeté. Elles attirent le cœur des » honnêtes gens, & menent les au- » tres par la crainte. N'ayez aucune » inquiétude sur les manieres dont je » vivrai avec tout le monde. Hors les » paresseux & méchans Officiers, vous » verrez que l'on sera content de » moi.

1703.

» Vous me demandez, en finissant, » de vous dire librement ma pensée » sur nos principaux Officiers. Il y a » de l'esprit, de la capacité. Je ne » vous dirai rien d'aucun ; mais quand » ils auront bien fait, je ne manque- » rai pas de vous en rendre un compte » fidele. Ce que je connois tous les » jours dans la pratique des hommes, » c'est que l'on ne les connoît point. » Je suis quelquefois forcé de me ren- » dre à cette opinion des Espagnols, » laquelle j'ai toujours combattue, » qui veulent que l'on dise : *Cet » homme étoit brave ce jour-là.* Ce » qu'il y a de bien certain, c'est que » la vertu ferme, solide, constante, est

1703. » bien rare. Si par hasard vous la trouvez soutenue de quelque génie, ne » la rebutez pas pour les défauts dont » elle peut être accompagnée. Vous » qui êtes un grand Ministre, chargé » des plus importantes affaires du plus » beau royaume de l'Univers, vous » avez une tâche plus difficile que de » régler les finances & l'état de la » guerre; c'est d'étudier & de con» noître les hommes, qui n'approchent » jamais du Roi & de vous qu'avec » un masque sur le visage «.

Moyens de tirer avantage de la diversion du Tirol.

Mais quoique je songeasse à moi, comme il paroît par ces lettres, je songeois encore plus à faire réussir notre expédition du Tirol, qui commençoit d'une maniere satisfaisante, & d'en tirer toute l'utilité possible. Je m'en expliquai ainsi (*a*) au Roi: » Si Votre Majesté veut me croire, » j'ose me flatter qu'Elle sera maîtresse » de l'Empire dans cette année. Nous » voilà comme assurés du Tirol, & » j'ose dire que j'ai donné un bon » conseil: celui d'aller au Comte de » Stirum, & de là à Nuremberg, étoit

(*a*) Lettre au Roi, du 21 Juin.

» certainement dangereux : qu'à pré-
» sent Votre Majesté ait la bonté d'or- 1703.
» donner, & cela sans écouter les re-
» présentations, à M. de Vendôme
» d'envoyer vingt mille hommes par
» le Tirol ; qu'Elle veuille bien suivre
» son projet à l'égard de Monseigneur
» le Duc de Bourgogne ; c'est-à-dire,
» que cette armée, composée de soi-
» xante bataillons & quatre-vingts esca-
» drons, ou marche au Necre, comme
» Votre Majesté m'a fait l'honneur de
» me le mander (pour cela il faut em-
» porter les retranchemens de Bihel,
» qui étoient mal gardés il y a huit
» jours & ne le sont peut-être pas
» mieux encore), ou, si on le trouve
» difficile, faire le siége de Fribourg,
» & marcher droit à Villinghen.

» Je ne sais, Sire, quels avantages
» Votre Majesté ne pourroit pas atten-
» dre d'une telle résolution. L'Alle-
» magne est ouverte, il n'y a qu'à
» suivre : mais si Votre Majesté se
» rend aux diverses représentations,
» M. le Maréchal de Tallard voudra
» attaquer Landau, qui ne donne
» qu'une place à Votre Majesté ; car
» Elle ne poussera pas ses conquêtes de

1703. » ce côté du Rhin. M. de Vendôme » se flattera d'emporter le camp des » Impériaux, peut-être aussi inutilement que l'année passée, & perdra » encore vingt mille hommes de maladie, & vingt-cinq millions que » coute la solde des Espagnols & des » Savoyards. Au lieu que, faisant ce » que je propose, il est impossible que » l'Empereur ne rappelle pas son armée » d'Italie, voyant tous ses pays héréditaires prêts à être envahis; & celles » de Votre Majesté, sans donner aucun combat, tiendroient depuis » Huningue jusqu'à Vienne, ayant » tous les ponts du Danube, & les » ennemis aucun «.

J'insistois aussi fortement auprès du Ministre (*a*), &, comme il convient, plus librement qu'avec le Roi. » Au » nom de Dieu, lui disois-je, faites-» vous un petit plan sur moi, & dites: » Nous avons affaire à un homme qui » entend moins la Cour que l'armée, » & qui mene assez heureusement la » guerre: ne le lanternons pas. Croyons-

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, du 21 & 30 Juin.

» le, puisqu'il n'a pas fait de fautes, 1703.
» & qu'il est heureux dans ses conseils & dans ses entreprises. Permettez-moi de vous citer un petit exemple du Cardinal Mazarin. On vouloit le porter à employer un homme dont on vantoit l'esprit & le mérite. J'en conviens, disoit-il, mais il est malheureux. A la guerre comme au jeu, pariez pour les gens heureux. Si le Roi veut en croire mon conseil, nous sommes maîtres de l'Empire. S'il ne le croit pas, vous aurez Landau, & ce sera à recommencer l'année prochaine. Je vous ai ouvert l'Empire, suivez-moi: j'en ai présentement toutes les forces sur les bras; je tiendrai bon, & ne me commettrai pas, jusqu'à ce que je sache ce que vous voulez faire; mais au nom de Dieu, écrivez-moi «.

Je parlois ainsi, parce que je ne recevois des lettres que très-rarement, faute de communication. Après avoir manqué Villinghen, j'envoyai plusieurs Officiers & des meilleurs, tâter à droite & à gauche plusieurs places tenantes aux montagnes, dont la possession m'auroit assuré des passages du

moins pour les Courriers; mais les
1703. unes avoient été trouvées inattaquables, les autres insuffisantes pour mon objet; & les lettres que je recevois ne m'arrivant que par la Suisse, ou par des voies qui les exposoient à être interceptées, ne s'expliquoient jamais clairement. Sous prétexte de s'en rapporter uniquement à ma prudence & à mes talens, il sembloit qu'on voulût me charger de l'événement; moi qui n'avois passé les montagnes que par des ordres exprès, qui n'étois pas cause si on les laissoit refermer derriere moi, & si on m'exposoit dans un pays serré, tel que le Virtemberg, à des armées entieres qu'on laissoit revenir sur moi, pendant qu'on auroit pu les retenir sur le Rhin.

Le Roi, à la vérité, me rassuroit avec bonté sur la crainte que je marquois d'être sacrifié & encore blâmé : » J'ai lieu d'espérer, me disoit-il (a), » par les soins que vous vous donnez » & votre application continuelle, » que vous réussirez heureusement » dans tout ce que vous entrepren-

(a) Lettre du Roi, du 8 Juin.

» drez. Je vous ai mandé plusieurs » fois qu'il ne se pouvoit rien ajouter » à la satisfaction que j'ai de vos ser- » vices; que les discours que l'on tient » & dont on vous informe avec tant » de soin, ne doivent faire aucune » impression sur vous; que rien ne » peut à mon égard diminuer le mé- » rite de ce que vous avez fait depuis » l'année derniere, & que vous de- » vez continuer avec le même zele «. Ces paroles certainement étoient satisfaisantes & consolantes; mais elles ne me promettoient pas positivement les secours & les diversions que je demandois: au contraire, le Roi paroissoit, dans cette même lettre, tenir toujours à l'opinion que j'aurois dû combattre d'abord le Comte de Stirum, pour tâcher d'amener les Cercles à la neutralité; mais il y tenoit sans me blâmer d'en avoir suivi une autre.

1703.

Expédition du Tirol bien commencée.

Pendant que j'étois dans cette position, ni abandonné, ni sûr d'être secouru, couvrant la Baviere contre l'armée de Stirum & celle du Prince de Bade, à laquelle on permettoit de revenir sur moi des bords du Rhin où je l'avois laissée, l'expédition de

l'Electeur contre le Tirol avançoit
1703. d'une maniere brillante (*a*) : » Il prit
» en deux heures, par une espece de
» miracle, Cowestein, ville très-forte
» qui est la clef du pays, & qui au-
» roit pû tenir long-temps. Le Gou-
» verneur, à l'approche des troupes,
» voulut faire brûler quelques maisons
» qui avoisinoient la ville. Le feu de
» ces maisons, poussé par un grand
» vent, se communiqua à la ville, qui
» fut consumée en un moment. Le
» feu de la ville passa au château. Un
» Ingénieur François, nommé Des-
» ventes, que j'avois donné à M. l'E-
» lecteur, demanda cinquante Grena-
» diers pour approcher d'une tour
» qu'on croyoit accessible, & que le
» grand feu empêchoit les ennemis de
» défendre. Nos Grenadiers grimpe-
» rent les uns sur les autres, ayant à
» leur tête, après *Desventes*, le sieur
» *Chambeau*, Lieutenant au régiment
» de Guienne, & emporterent la ville
» & le château. Je vais, disoit M. l'E-
» lecteur en me mandant cette nou-

(*a*) Lettre au Roi, du 21 Juin. Lettre du Comte d'Arco, du 16 Août.

» velle, expédier le reste «. Ce reste consistoit en trois ou quatre forts qu'il prit d'emblée en marchant à Inspruch, qui se rendit sans coup férir. 1703.

Je lui écrivis, sur ces succès, d'un style que je savois convenir à son goût: » Il me semble, lui disois-je (*a*), qu'il » y a un trésor à Inspruch : que Votre » Altesse Electorale m'en donne quel- » que chose; mais de bon. Je ne veux » point de curiosités, comme quelques » peaux de bêtes extraordinaires, de » ces épées qui ont coupé cinq cents » têtes. Je voudrois quelques beaux » rubis des anciens Ducs d'Autriche. » On dit qu'ils en étoient curieux. » Par exemple, le Chevalier de Tres- » semanes m'apprend qu'il y a je ne » sais combien de belles statues d'ar- » gent des Empereurs; je supplie très- » humblement Votre Altesse, que dans » la part qu'elle voudra bien me faire » du trésor, il y ait plutôt de ces sta- » tues, que quelques gros lézards ou » crocodiles. Enfin, de tout ceci, » qu'il me revienne quelque chose de » bon. Par ma foi je suis bien aise,

(*a*) Deux lettres à l'Electeur, du 20 Juin.

» J'espere que M. le Général Vol-
1703. » fremdorf ne refusera pas une rasade » à la santé de Votre Altesse Electorale.

» Enfin, Monseigneur, c'est à vous » à faire. Que Dieu vous bénisse ! mais » ne vous exposez pas trop. Songez » qu'il faut commencer par vivre, » pour jouir du bonheur & de la » gloire. Vous êtes heureux : & moi » qui ai l'honneur de vous servir, je » ne suis pas malheureux non plus. » C'est ce que me disoit le Baron de » Simeoni, & qui lui donnoit bonne » idée de nos affaires «. J'affirmois à l'Electeur, comme je le croyois fermement, que le Roi avoit donné des ordres positifs au Duc de Vendôme de le joindre, & au Maréchal de Tallard de se rapprocher de moi. » Ainsi, lui disois-je, avant deux » mois Votre Altesse Electorale sera » à la tête de quatre-vingt mille hom- » mes. Après cela, ma foi, je vous » demande un duché en Boheme, » ou bien où il vous plaira. Mais » comme vous pourrez disposer des » couronnes, il faudra bien que votre » petit serviteur ait un duché «.

Hélas ! mon duché, ces couronnes, ce fut vraiment la Fable du pot au lait. Les payſans du Tirol & de l'Autriche, qui ſont preſque tous chaſſeurs, revenus de leur premiere ſurpriſe, & aidés de quelques troupes réglées, ſe mirent à harceler le Duc de Baviere, qui avançoit vers l'Italie, au devant du Duc de Vendôme. Il fut obligé de rétrograder vers Inſpruch, dont la bourgeoiſie s'étoit mutinée. A ſon exemple, celle de toutes les petites villes dont la reddition de la capitale avoit entraîné la ſoumiſſion, ſe révolta auſſi. Bientôt il ſe trouva entouré d'ennemis, ſouvent coupé & arrêté dans des défilés très-dangereux, dont les habitans tenoient les hauteurs. Il fallut livrer des combats de poſtes fort périlleux. Dans une de ces rencontres, il eut obligation de ſon ſalut à un bataillon du régiment de Noailles que je lui avois donné. » Je » ne peux, m'écrivoit-il (*a*), aſſez me » louer de la valeur de cette troupe, » & du Lieutenant-Colonel qui com» mandoit, auſſi bien que du Major

1703.

Elle tourna mal.

(*a*) Lettre de l'Electeur, du 4 Juillet.

» & de tous les autres Officiers «. Il
1703. ſe trouva réduit à affoiblir ſon armée, en laiſſant derriere lui des troupes dans les endroits ſuſpects, à meſure qu'il ſe portoit en avant. Trop heureux de pouvoir ſe ſoutenir dans ces lieux difficiles, en attendant la jonction du renfort d'Italie qu'il eſpéroit !

Approche du Prince de Bade.

Pendant que, de mon côté, j'attendois les ſecours du Maréchal de Tallard, je voyois groſſir l'orage autour de moi; par la réunion de preſque toutes les forces de l'Empire. J'appris, le 26 Juin, que le Prince de Bade, à la tête d'une armée plus forte que la mienne, & qui s'augmentoit encore tous les jours, étoit venu camper dans la plaine de Languenau. Je pris toutes mes précautions, pour l'empêcher de pouvoir me dérober un paſſage ſur le Danube. J'envoyai pour cela un corps à la hauteur d'Ulm, & des partis continuels le long de ce fleuve. J'avertis en même temps l'Electeur, de l'inquiétude où j'étois pour Ausbourg & Ratisbonne. De ces deux grandes villes la derniere étoit gardée par les Bavarois, mais en petit nombre; & pour la ſûreté de la premiere, l'Electeur

l'Electeur n'avoit pris que deux Conseillers, comme otages de la fidélité des habitans. Connoissant l'importance de cette place située sur le Lek, sachant qu'elle pouvoit devenir un point d'appui pour le Prince de Bade, si passant le Danube vers sa source, il vouloit retomber sur la Baviere, je fis tous mes efforts pour engager l'Electeur à y mettre au moins cinq cents hommes de pied, qui fussent maîtres d'une porte de la ville, & en état de la garder contre le dedans & le dehors. » Cette précaution suffit, lui dis-je, parce que tant que la Bourgeoisie aura à craindre que les François n'entrent par une porte, tandis qu'elle en livreroit une aux Impériaux, elle ne voudra pas s'exposer à voir une bataille dans la rue des Orfévres, où elle a d'immenses richesses «. Mes remontrances furent inutiles. Quelques Ministres de l'Electeur, vendus à ceux de l'Empereur, l'empêcherent de suivre mon conseil.

1703.

Le dernier jour de Juin, le Prince de Bade avança, avec toutes ses forces, sur la petite riviere de Brents. J'étois très-avantageusement campé; ma gau-

Il se trouve en présence.

che à Lauvengen, petite ville sur le
1703. Danube, fermée de très-bonnes murailles de cinq pieds d'épaisseur, avec un double fossé; la droite à Dilingen, autre ville plus considérable, sur la même riviere, & dont les murs étoient meilleurs encore que ceux de Lauvengen : un petit ruisseau couvroit le front de mon camp presque entier.

Les ennemis publioient qu'ils venoient m'attaquer, & je le désirois, étant bien assuré de la bonté de mon poste. Pour leur en donner l'envie, j'occupai, en leur présence, un petit village qui étoit au delà du ruisseau qui couvroit mon camp. Quoique séparé de moi par le ruisseau, il étoit flanqué à droite & à gauche par mes retranchemens, de sorte que pour l'attaquer il falloit que les ennemis marchassent en bataille sous le feu même de ma mousqueterie. Comme ils se vantoient de me forcer de reculer, je ne fus pas fâché de leur faire cette espece de défi.

Eloge de plusieurs Officiers.

Tandis que les ennemis tâchoient d'en imposer par des bravades, je voyois avec plaisir que nos Officiers se distinguoient à l'envi par des actes

d'une valeur réfléchie. J'en fis l'éloge dans mes lettres au Roi & au Ministre. *La Tour*, Lieutenant-Colonel de *Fourqueux* (*a*), dont j'avois déjà éprouvé la valeur dans plus d'une occasion, se signala à Donavert. Je l'avois envoyé dans cette ville pour étendre les contributions. Il y fut averti que les Hussards ennemis enlevoient les bestiaux dans les villages voisins, & il sortit avec cent trente chevaux & cent cinquante hommes du régiment de Champagne, pour les reprendre. A peine étoit-il à une demi-lieue, qu'il se trouva investi par plus de deux mille hommes. Sans se déconcerter, il se jeta dans un cimetiere. A la faveur de mauvaises murailles, il soutint plusieurs attaques avec tant d'avantage, que les ennemis se retirerent en désordre. M. de *Marivault* (*b*), à la tête de cent hommes de pied & de cinquante chevaux, battit trois cents Cavaliers 1703.

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, du 10 Mai & du 4 Juillet.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 4 Juillet.

en plaine (*a*). M. de la *Billarderie*,
1703. outre beaucoup d'intelligence & d'intégrité dans la répartition & la levée des contributions, montroit dans cet emploi, souvent périlleux, une fermeté peu commune (*b*). Le Chevalier de *Denac*, Capitaine réformé à la suite du régiment de Montmorin, obtint, sur mon rapport, des louanges du Roi lui-même, pour un coup de main bien ménagé.

Je ne puis mieux terminer ces témoignages rendus au mérite, que par une lettre que j'écrivis à Sa Majesté (*c*), en lui annonçant que, selon ses ordres, j'avois donné un brevet de Brigadier au Prince d'*Isenghien*. » C'est, » lui disois-je, un très-digne sujet, » fort appliqué. Je dois de plus me » louer de presque tous vos Colonels. » Outre le courage, je vois une ap- » plication parmi les jeunes gens, qui » promet à Votre Majesté de bons » Officiers-Généraux. M. le Marquis » de *Nangis* a eu une petite vérole

(*a*) Lettre au Roi, du 24 Mai.
(*b*) Lettre au Roi, du 4 Juin.
(*c*) Lettre au Roi, du 17 Juin.

» très-maligne, qui ne l'a pas empê-
» ché de ſuivre. S'il fût mort, c'eût
» été une perte ; & ce ſera un jour
» un bon Officier-Général, mêlant à
» beaucoup de courage bien de l'eſ-
» prit, & plus de ſageſſe que l'on n'en
» trouve d'ordinaire à ſon âge. J'en
» dis autant de M. de *Seignelay*. Je
» crois auſſi devoir vous nommer M. de
» *Nettancourt*, & le ſieur de *Rot*,
» Irlandois, qui a un talent ſingulier
» à contenir le ſoldat, & qui, plus
» que tout autre, contribue à ſoute-
» nir la diſcipline «. Je me louois
auſſi beaucoup du Comte de *Santini*,
auquel j'avois confié Ratisbonne, gou-
vernement très-important (*a*).

1703.

Qualités convenables à un Officier.

Mais ſi je parlois ainſi au Roi & à ſes Miniſtres, il y avoit des choſes que je ne diſois qu'à mes amis ; celles ſur-tout qui pouvoient ne pas cadrer avec la maniere de penſer à la mode à la Cour. On trouvoit mauvais, par exemple, qu'ayant devant moi une armée bien plus nombreuſe que la mienne, je ſouffriſſe des eſcarmouches qui me coutoient toujours des

(*a*) Lettre à l'Electeur, du 6 Juillet.

hommes (*a*). » J'ai essuyé, disois-je
1703. » au Comte de *Marsan*, plusieurs
» représentations sur cela; mais j'ai
» des raisons pour laisser quelque li-
» berté. Premiérement, pourquoi ne
» pas rembarrer les ennemis, quand
» ils osent sortir de leur camp? Il est
» vrai que nos Officiers les provoquent
» souvent; mais nos escarmouches sont
» toujours heureuses. Nous n'avons
» encore eu aucun Officier de pris, &
» nous avons beaucoup des leurs.
» D'ailleurs, il n'est pas mauvais que
» de jeunes subalternes, qui n'ont pas
» encore vu l'ennemi, s'accoutument
» à leur tirer des coups de pistolet de
» bien près.

» Nous étions assez accoutumés aux
» escarmouches de notre jeunesse. Non
» seulement elles étoient permises aux
» Cornettes; mais les Colonels, les
» Généraux quelquefois s'en mêloient,
» & j'ai été témoin d'un grand Prince
» qui appuya le pistolet sur le men-
» ton au Commandant d'un escadron
» ennemi, & tourna entre le Com-

(*a*) Lettre à M. le Comte de Marsan, du 6 Avril.

» mandant & l'escadron. A présent, 1703.
» quelques-uns de nos Généraux de-
» vroient lire, après le repas, un pe-
» tit chapitre des guerres de Gustave-
» Adolphe, dont les Généraux, aussi
» bien que ce grand Prince, étoient
» très-imprudens. Pour moi, j'ai décla-
» ré que je prétendois être le plus pru-
» dent de l'armée. J'ai tâché de ne
» pas oublier entiérement ce que j'ai
» appris des guerres de campagne sous
» M. le Prince, M. de Turenne,
» MM. de Luxembourg, Schomberg
» & de Créquy. Nous pratiquions alors;
» & je me souviens que le Duc d'*Har-*
» *court*, *Feuquieres* & moi disions
» souvent, quand nous étions quel-
» que temps sans sortir : Nous oublie-
» rons la guerre pendant la guerre,
» si nous n'y prenons garde.

» Mais à propos, pourquoi ne s'en
» sert-on pas de ce *Feuquieres!* Je
» vous le donne pour Officier-Géné-
» ral très-entendu & des meilleurs. Je
» sais qu'il auroit ardemment désiré
» de servir, même depuis qu'on a
» fait des Maréchaux de France. On
» dit qu'il est méchant. Et qu'importe
» au Roi que l'on soit méchant? Vous

» trouverez les qualités du plus grand
1703. » Général du monde, dans un homme
» cruel, avare, perfide, impie. Qu'est-
» ce que tout cela fait ? J'aimerois
» mieux, pour le Roi, un bon Gé-
» néral qui auroit toutes ces perni-
» cieuses qualités, qu'un fat que l'on
» trouveroit dévot, libéral, honnête,
» chaste, pieux. Il faut des hommes
» dans les guerres importantes; & je
» vous assure que ce qui s'appelle des
» hommes sont très-rares. Vous trou-
» verez de très-bonnes gens de leur
» personne; si on leur ordonne de se
» jeter dans le plus grand péril, ils n'y
» balanceront pas; s'ils sont seuls, ils
» n'attaqueront pas une chaumiere.
» Pour ôter ces sortes de craintes,
» j'ai déclaré de bouche & par écrit,
» que ne pouvant ordonner positive-
» ment à un Officier-Général que je
» détache, d'attaquer ce que je ne
» connois pas, cependant toutes les
» fois qu'ils attaqueront, je prendrai
» sur moi le manque de succès. Je
» veux bien leur donner tout l'hon-
» neur de ce qui réussira, & me char-
» ger du blâme de ce qui ne réussira
» point «.

A l'aide des escarmouches, qui m'apprenoient ce qui se passoit, je restois tranquille dans mon camp. Le Prince de Bade sortit du sien le 2 de Juillet avec toute son armée. Il se présenta à la portée du canon de la mienne, & rentra après avoir resté près de trois heures en bataille. Les prisonniers & déserteurs rapporterent qu'il avoit réellement dessein de livrer bataille; mais que, pour le faire plus sûrement, il attendoit un corps de dix mille hommes, qui approchoit sous les ordres du Marquis de Bareith. Sur cet avis, quelques Officiers-Généraux me presserent de mettre le Danube entre moi & une armée si formidable; mais je connoissois trop bien l'importance & la bonté de mon poste, pour me déterminer à un parti si foible. Outre que, par ma position, j'occupois plusieurs villes qui me donnoient de grandes subsistances, je ne pouvois me persuader qu'il eût vraiment dessein de m'attaquer; & je fus confirmé dans l'opinion contraire, quand je le vis commencer des retranchemens. J'en conclus qu'il alloit laisser devant moi un corps d'armée pour me garder,

1703. Le Prince de Bade veut resserrer le Maréchal.

pour ainsi dire, à vue, pendant qu'il
1703. chercheroit un passage sur le Haut-Danube, afin de retomber sur moi par les derrieres & me mettre entre deux feux.

C'étoit une nouvelle raison de s'assurer d'Ausbourg, autrement que par les deux otages; car il étoit clair que quand le Prince de Bade, après avoir passé le Haut-Danube, se trouveroit entre ce fleuve & l'Isler, il pouvoit, s'il étoit maître d'Ausbourg, & s'il ne m'attaquoit pas, se jeter sur la Baviere, la ravager, & y prendre ses quartiers d'hiver. C'est pourquoi je renouvelai, à plusieurs reprises, mes instances auprès de l'Electeur, afin qu'il retînt cette ville par un bon corps de troupes; mais ce fut toujours inutilement (a). Je lui conseillai aussi de bien fortifier les postes qu'il tenoit dans le Tirol & l'Autriche, de mener sévérement les habitans, qui, malgré les ménagemens qu'on avoit pour eux, puisqu'on n'en exigeoit pas même de contributions, traitoient leurs prisonniers avec une cruauté atroce. S'il

(a) Lettre à l'Electeur, du 2 Août.

m'en avoit voulu croire, il auroit fait un exemple de la ville de Hal, qui s'étoit distinguée par les marques de son aversion contre les François & les Bavarois. Enfin je l'exhortai à tenir bon dans le Tirol, comme je faisois sur le Danube, afin qu'il ne pût pas nous être reproché par MM. de Vendôme & de Tallard que nous ne les avions pas attendus, & que c'étoit nous qui avions fait manquer la jonction, dont je me flattois toujours. 1703.

Qui le retient au delà du Danube.

Les ennemis publioient dans toutes les gazettes qu'ils me tenoient bloqué, que je n'osois sortir de mon camp, & qu'ils alloient m'accabler avec une armée de cinquante mille hommes, & délivrer l'Empire. J'eus occasion de leur donner un démenti public, & je ne la manquai pas. Toujours persuadé que le Prince de Bade ne cherchoit qu'à se mettre au delà du Danube, j'envoyois continuellement des partis le long de ce fleuve, en le remontant, tant pour éclairer ses mouvemens, que pour tâcher, si le passage s'effectuoit, qu'il se fit du moins le plus loin qu'il seroit possible, afin que j'eusse le temps de prendre mes mesures. A ces cour-

ses, qui demandoient autant d'acti-
1703. vité que d'intelligence, j'employois ordinairement, de préférence, deux Officiers que j'estimois beaucoup, le sieur de *Légal*, Maréchal de camp, & le sieur du *Héron*, Brigadier de Dragons.

» Le premier, disois-je à l'Electeur en lui rendant compte de leur » principale expédition (*a*), est un très-» sage & vaillant Officier, auquel j'ai » toujours connu beaucoup de sens, » d'audace, & dans toutes les affaires » pensant noblement, & voulant se » faire du mérite & se distinguer; » qualités que je cherche dans les Offi-» ciers-Généraux, & qui me feront » toujours préférer ceux en qui je les » trouve, à toutes les recommanda-» tions que la naissance ou la protec-» tion pourroient donner. Dans le » Conseil de guerre qui fut tenu pour » attaquer les lignes de Bihel, M. de » *Légal* opina conformément à la di-» gnité de la Nation & au bien des » affaires, & je l'ai toujours trouvé » capable de toutes les commissions.

(*a*) Lettre à l'Electeur, du 2 Août.

» que je lui ai données «. M. du *Héron*, élevé pour être Conseiller au Parlement de Rouen, s'étoit jeté dans le service par un goût dominant. Il y avoit montré tant d'activité, de prudence jointe à la bravoure, que je n'avois pu m'empêcher de le distinguer : ce qui avoit quelquefois causé de la jalousie, & m'avoit forcé, pour lui obtenir de France des graces qu'il méritoit, d'employer la protection de l'Electeur de Baviere, dans la crainte que ma recommandation ne fût suspecte de prévention (*a*). 1703.

» Avec ces deux hommes, je pouvois commander de loin (*b*). J'avois » été informé par mes espions, que » le Comte de la Tour rassembloit » un corps composé du régiment de » Bareith, de Hussards, de quelque » infanterie tirée des places frontieres, du régiment des Cuirassiers, » du vieux Hannovert & d'Anstat, & » d'un détachement de cavalerie fourni par le Prince de Bade. Enfin c'étoit une tête d'armée d'à peu près

(*a*) Lettre à l'Electeur, du 30 Juin.
(*b*) Lettre au Roi, du 2 Août.

» six mille hommes, des meilleures
1705. » troupes de l'Empire. Je sus en même
» temps que ce corps devoit passer le
» Danube au dessus d'Ulm, à peu
» près à quinze lieues de moi, &
» marcher droit à l'Isler, du côté
» d'Ausbourg, pour ouvrir le chemin
» au Prince de Bade. Il ne m'étoit
» pas possible d'empêcher de si loin
» le passage du Danube, qui se fit à
» Meudersking; mais je mis aux trous-
» ses du Comte de la Tour, le sieur
» de *Légal*, qui, avec deux mille
» hommes, soutenu du sieur du *Hé-
» ron* qui le suivoit avec neuf es-
» cadrons de Dragons, s'avança jus-
» qu'à Offenhausen près d'Ulm. Il
» m'écrivit de là, m'expliqua la situa-
» tion du camp des ennemis, & me
» demanda la permission de les atta-
» quer. Je la donnai, lui recomman-
» dant seulement d'observer si le
» camp des ennemis n'étoit pas sou-
» tenu par le voisinage de quelque
» autre corps d'armée, soit des trou-
» pes Hollandoises, que l'on disoit
» devoir les joindre incessamment,
» soit de celles de Brandebourg, que
» je savois n'être, depuis quatre jours,

» qu'à quatre ou cinq lieues de l'armée Impériale. Moyennant que ces » obstacles ne rendissent pas son entreprise trop difficile, je lui donnai » carte blanche. Je lui dis de se servir de la brigade de Poitou, que » j'avois fait avancer jusqu'à Goualsbourg, & des détachemens que nous » avions tant dans Ulm qu'ailleurs, » sous les ordres du sieur de *Fonboissard*, Brigadier. Tout cela composoit un corps d'environ quatre » mille cinq cents hommes «. 1703.

. Les Commandans se concerterent si bien, que partis le 30 Juillet de différens points, ils arriverent ensemble à demi-lieue de l'armée ennemie, sans qu'elle s'en doutât; mais le jour les ayant surpris, les ennemis eurent le temps de se mettre en bataille, leur droite à Munterking, leur gauche au Danube, & devant eux un ruisseau, dont ils commencerent à rompre le pont; mais un Lieutenant-Colonel de cavalerie, nommé *Bozot*, très-vaillant homme, qui avoit la tête de tout, empêcha qu'il ne fût rompu entiérement, fit rétablir ce qui étoit défait, & chassa ceux qui le défen-

1703. doient. *Du Héron* se mit en bataille sur la gauche du pont, *l'Isle du Vigier* sur la droite, & M. de *Légal* forma le centre avec l'Infanterie commandée par le Marquis de *Mont-Gaillard*, Brigadier.

Les ennemis se défendirent vaillamment. Le combat fut très-rude; mais enfin la fermeté des troupes du Roi l'emporta. Après plusieurs charges, ils furent entiérement renversés dans le Danube. *Rodemak*, Lieutenant-Colonel, le passa pêle-mêle avec eux, à la tête d'un détachement du régiment de Choiseul; onze étendards & deux paires de timbales furent les trophées de la victoire. Les ennemis perdirent beaucoup d'Officiers d'une naissance distinguée, entre autres le Prince Maximilien d'Hanover, frere de l'Electeur, depuis Roi d'Angleterre, dont on ne put retrouver le corps. Nous eûmes M. d'*Aubusson* & deux Lieutenans-Colonels tués. Le pauvre du *Héron*, blessé d'un coup de fusil à travers le corps, ne voulut jamais se retirer. Il mena deux fois son aile à la charge, & mourut dix-huit jours après de sa blessure; sa mort &

celle de plusieurs autres braves gens diminua la joie de ce succès. Il en couta davantage aux ennemis. On ne fit sur eux que huit cents prisonniers, parce que la plus grande partie se noya dans le Danube. Le bruit qui se répandit de cet avantage, fit connoître, malgré les Gazetiers de Hollande, que si j'étois renfermé dans mon camp, comme ils le publioient, du moins je faisois d'assez belles sorties. J'envoyai cette nouvelle au Roi par *Roideau*, un de mes Aides de Camp, homme très-sensé, qui étoit en même temps chargé d'obtenir des ordres positifs & pressans au Maréchal de Tallard, de marcher à Villenghen, & d'ouvrir une communication. 1703.

L'Electeur quitte le Tirol.

Elle étoit devenue d'une nécessité indispensable, par l'état où se trouvoit le Duc de Baviere. » Il lui est » arrivé, écrivois-je au Duc de Bour» gogne (*a*), des malheurs que l'on » n'a jamais dû craindre. Les châteaux » de Hornberg & de Rotembourg, » places excellentes & bien munies,

(*a*) Lettres à M. le Duc de Bourgogne, des 6 & 19 Août.

» ſont tombées, ſans ſe défendre, au
1703. » pouvoir de l'ennemi. Il y àvoit dans » la premiere, imprenable par elle-» même, trois cents hommes de » bonnes & vieilles troupes, quarante » pieces de canon de fonte, vingt » mille facs de farine, & vingt mille » de grains. Elle s'eſt rendue à deux » mille payſans, qui l'attaquoient avec » deux arquebuſes à croc. L'artillerie » eſt médiocre pour un tel ſiége. La » ſeconde place, auſſi bonne, n'a pas » fait plus de réſiſtance. Je tiens les » Commandans pendus préſentement, » & la garniſon décimée. Au moins » M. l'Electeur m'a promis que la pu-» nition égaleroit le crime «.

Mais il auroit eu bien des exécutions pareilles à ordonner, s'il avoit voulu punir tous les traîtres. Sa Cour en étoit pleine, & chacun le trompoit à ſa maniere. Les uns demandoient grace pour les *pauvres* habitans du Tirol, dont le Prince auroit pu tirer plus de cinq cent mille écus de contributions, & dont il n'exigea rien ; & ces courtiſans compatiſſans recevoient en ſecret des ſommes conſidérables, pour récompenſe des ſauve-gardes qu'ils procu-

roient. D'autres, payés par la Cour de Vienne, me blâmoient, blâmoient le Conseil de France, se désoloient au moindre revers, diminuoient les succès, & élevoient dans l'ame du Prince, des craintes & des soupçons qui rendoient sa conduite incertaine. Il n'y avoit de sincere que sa famille; sa femme sur-tout, dont l'attachement à la Cour Impériale étoit connu, qui souffroit de voir son mari lié avec la Maison de Bourbon, & qui profitoit de toutes les circonstances pour le ramener à la Maison d'Autriche; de sorte que comme les affaires commencerent à mal tourner, je vis aussi l'Electeur commencer à chanceler dans son attachement pour nous. 1703.

Comme il ne demandoit qu'un prétexte pour revenir dans ses Etats, dont il auroit voulu ne pas sortir; à la premiere nouvelle qu'un corps de ses troupes, commandé par le Général Tattembach, avoit été battu par les Impériaux, près de Scharding, il rompit son armée, en envoya une partie sur le Danube, pour couvrir la Baviere, se rendit avec l'autre à Munich, & me manda que la nécessité

de pourvoir à la sûreté de ses Etats,
1703. menacés de tous côtés, le forçoit de quitter le Tirol. Mais il ne faisoit pas attention qu'en revenant dans ses Etats il y attiroit la guerre, dont ils alloient être le centre, sans que je pusse l'empêcher. Car le Prince de Bade, que j'avois toujours en présence, continuoit de marquer, par toutes les mesures qu'il prenoit, qu'il avoit vraiment dessein de pénétrer en Baviere. Il fit augmenter les fortifications du camp du Général Stirum, placé devant le mien. Je sus qu'il rassembloit tous les chevaux du pays, & qu'il avoit ses ponts sur les haquets prêts à marcher. Je mandai ces circonstances à l'Electeur, qui étoit à Munich. Je lui écrivis, que ces mouvemens ne pouvoient regarder qu'Ausbourg, dont il falloit absolument s'assurer avant le Prince de Bade, sans quoi nous allions avoir derriere nous une grosse ville mal intentionnée, qui donneroit à nos ennemis la liberté de nous enfermer entre deux armées (a).

(a) Lettres au Roi, au Duc de Baviere, à M. le Duc de Bourgogne, à M. de Chamil-

Je fus confirmé dans mon opinion, par la patience du Comte de Stirum. Le Prince de Bade s'ébranla le 23 Août, & marcha, comme je l'avois prévu, vers le haut de l'Isler, pour approcher d'Ausbourg. Je fis alors toutes les tentatives imaginables, pour attirer Stirum à un combat. Je sortis de mon camp; je poussai ses grandes gardes; j'avançai jusques entre ses redoutes; je fis toutes les dispositions d'une attaque. Il me regarda avec flegme & tranquillité, retira ses troupes, me laissa la plaine libre, & quand il se vit un peu serré, il mit son armée en bataille derriere ses retranchemens, qui étoient inattaquables. 1703.

L'Electeur vient à l'armée.

Ne pouvant engager une action avec l'armée campée, je résolus de ne la pas manquer avec le Prince de Bade, lorsqu'il se trouveroit entre le Danube & l'Isler. » Car enfin, Sire, disois-je » au Roi, nous en sommes au point » d'être forcés à chercher un com» bat «. Je lui en expliquois les rai-

lard, au Maréchal de Tallard, à M. de Ricous, depuis le 27 Août jusqu'au 24 Septembre.

1703. sons dans une lettre qui peignoit l'état pénible de mon ame (a). » Pendant » qu'embarrassé par deux armées, lui » disois-je, je cherche à me débarras- » ser de l'une ou de l'autre, les enne- » mis, avec plusieurs corps de trou- » pes, dont l'un est entré jusqu'au » milieu de la Baviere, & l'autre mar- » che vers Ratisbonne, ont obligé » M. l'Electeur à retenir toutes ses » troupes sous Munich, d'où j'ai cru » que le service de Votre Majesté obli- » geoit indispensablement de le reti- » rer. Ce Prince, dont je crois les » intentions droites, auroit peut-être » de la peine à les conserver fideles » aux intérêts de Votre Majesté, au » milieu des larmes & des cris de sa » famille & de tous ses peuples. Son » état est violent, & Votre Majesté » en jugera. Il voit, Sire, mais trop » tard, quelle faute capitale il a faite » de ne pas marcher à Passau, suivant » le premier projet réglé. Il ne peut » s'empêcher de s'appercevoir qu'il est » ou trahi, ou du moins très-mal ser- » vi. La conduite du Comte d'Arco,

(a) Lettre au Roi, du 30 Août.

» son Général dans le Tirol, a été » misérable. La fortune lui avoit donné plus qu'on ne pouvoit espérer. » Car je laisse à juger à Votre Majesté, si mille hommes de pied, avec » douze pieces de canon, pouvoient » se flatter de prendre Hornbec, place » excellente. Il est encore plus étonnant que cent hommes de troupes » réglées, avec deux cents paysans, » l'aient reprise sur trois cents hommes des meilleures troupes de l'Electeur; & qu'enfin, sans être menacés que par des paysans, dix-huit » bataillons aient cru devoir quitter » le Tirol; abandonner Inspruch la » nuit, avec un tel désordre, que l'on » n'a pas même songé à prendre des » otages pour les contributions, & » l'Electeur en est revenu avec des » porcelaines prises dans le cabinet » de l'Empereur, & un cheval de » bronze. Ses Généraux & son Ministre n'en sont pas sortis de même. » Dieu veuille les récompenser selon » leur mérite (a)! 1703.

(a) Je trouve dans les Mémoires manuscrits, que, l'année suivante, le Comte de

» Enfin j'ai gagné que M. l'Elec-
1703. » teur se rendra incessamment à l'armée. Nous prendrons ensemble un parti sur le poste de Dillingen, dans lequel on ne pourra peut-être pas laisser assez de troupes pour le soutenir, voulant marcher à M. de Bade avec des forces qui approchent des siennes. J'avoue, Sire, que je ne vois pas sans une mortelle douleur, que de la plus heureuse situation du monde, & qui pouvoit rendre Votre Majesté maîtresse de l'Empire, nous soyons venus dans une dangereuse; car, sans une bataille qui ouvre la communication avec la France, nous ne sommes assurés ni de pain ni d'argent. Nos François commencent à être inquiets sur le manque de commerce; mais je suis sûr du soldat & du cavalier, & je réponds à l'excès de leur valeur «.

Cette disposition des troupes me rassuroit, mais il falloit la mettre en œuvre. Les momens devenoient pré-

Monasteroles se voyant prêt à être recherché pour intelligence avec la Maison d'Autriche, & menacé de la prison, s'empoisonna.

cieux. Le Prince de Bade ayant passé le Danube au dessus d'Ulm, avançoit diligemment vers Ausbourg; j'envoyai sur son chemin le corps de M. *Légal*, & le fis soutenir par le Comte du *Bourg* avec trente escadrons, trois brigades d'infanterie & une d'artillerie. Je priai l'Electeur, & les conjurai de s'emparer d'Ausbourg, pendant qu'il en étoit encore temps; de m'envoyer une partie de ses troupes, pour remplacer celles que je devois laisser dans le camp de Dillingen, & de venir avec le reste se mettre à la tête de l'armée du Roi, afin d'aller ensemble à la rencontre du Prince de Bade. 1703.

Il empêche de combattre le Prince de Bade.

Il se rendit à mes instances, mais de mauvaise grace, puisqu'il fut huit jours à se rendre de Munich à mon camp. Quand il arriva, je le priai de me laisser partir pour aller joindre le Comte du Bourg, & de me suivre au plus vîte avec toute l'armée. Il consentit à ce qui me regardoit; mais pour lui, il ne voulut partir que le lendemain, encore ne fit-il que trois lieues. Je m'approchai du Comte du Bourg avec vingt escadrons, & toute

la nuit j'envoyai divers meſſagers à
1703. l'Electeur, *Verſeilles*, Maréchal des Logis de l'armée, le Colonel *Oxford* & d'autres, pour le preſſer d'avancer; lui faiſant dire qu'avec mes cinquante eſcadrons je répondois bien d'arrêter le Prince de Bade, & de donner à l'Electeur aſſez de temps pour le joindre & le combattre, parce qu'embarraſſé d'un grand attirail de bagage, d'artillerie & de pontons, il ne pouvoit marcher que lentement.

Voici le réſultat de tant de remontrances & de ſollicitations, tel que je l'écrivis au Roi le 8 Septembre (*a*). Après avoir détaillé les moyens qu'on pouvoit prendre pour rompre les meſures du Prince de Bade, je diſois : » M. l'Electeur, par une opiniâtreté » que notre armée entiere croit une » perfidie, m'a empêché, d'autorité, » de prendre ce parti-là, & enfin n'a » marché vers Ausbourg que ſi lentement, que l'ennemi y eſt arrivé » une journée entiere avant nous. A » peine ce Prince a-t-il vu l'armée » ennemie occuper cette ville, que

(*a*) Lettre au Roi, du 8 Septembre.

» son abattement & sa consternation » ont paru conformes au péril de ses » Etats. Tout le monde a cru sa dou- » leur feinte, & qu'ayant été aussi vi- » vement sollicité par moi, sur une » entreprise indispensablement néces- » saire, ce Prince, raccommodé se- » crétement avec l'Empereur, avoit » voulu une raison qui parût le forcer » à changer de parti. 1703.

» Je ne dis pas, Sire, que moi- » même je n'aye eu la même pensée; » mais enfin, voyant que l'armée de » Votre Majesté étoit perdue sans » ressource, s'il vouloit se livrer aux » Impériaux, & voyant qu'il n'y » avoit de parti à prendre, pour voir » s'il étoit véritablement changé, que » de tâcher de relever son courage » par quelques grands desseins, je lui » ai demandé : *Voulez-vous vous li-* » *vrer à nos ennemis, ou persévé-* » *rer dans le parti du Roi!* Il m'a » répondu qu'il sacrifieroit sa vie pour » me le prouver. Prenons donc, lui » ai-je dit, une grande résolution; » mais je vous demande qu'elle ne » soit connue de personne au monde.

1703.

Le Maréchal encore traversé par l'Electeur.

» Vous avez trente-trois bataillons, » le Roi en a cinquante. Vous avez » quarante-cinq escadrons, le Roi » soixante. Faisons deux armées. Que » l'une défende le Lek & couvre la » Baviere; que l'autre marche en Autriche. Des deux armées ennemies, » l'une sera forcée de courir au secours de l'Empereur; & puisque » nous avons les rivieres, l'autre pourra » être contenue par celle que vous laisserez sur le Lek, & qui gardera la » ligne. Rien n'empêchera qu'elle ne » soit jointe par le secours qu'enverra » Monseigneur le Duc de Bourgogne. » En un mot, faisons trembler l'Empereur pour le cœur de ses Etats, » relevons le courage abattu de vos » sujets, & vous verrez que tout ira » mieux que jamais.

» Ce Prince m'a embrassé avec des » larmes que je crois véritables, & » m'a dit que c'étoit le Saint-Esprit » qui m'inspiroit. Enfin, Sire, c'est » un grand parti; mais c'est le seul qui » puisse sauver votre armée, laquelle » à présent se croit perdue sans ressource, du moins les Officiers, mais

» le soldat est ferme. Car, Sire, quel 1703.
» autre parti pour notre salut? Quand
» je donnerois à ce Prince des trou-
» pes pour mettre sous Ulm, dont
» les ennemis ont déjà consommé les
» fourrages & les subsistances, je ne
» m'en trouverois pas moins entre
» l'armée du Prince de Bade & celle
» du Comte de Stirum, sans pouvoir
» avancer ni reculer, qu'avec un grand
» péril d'être défait, dans plusieurs
» marches qu'il faut faire à travers
» un pays difficile, pour s'approcher
» des montagnes noires.

Demande son rappel.

» J'espere, Sire, pouvoir ainsi ré-
» tablir les affaires & l'esprit chance-
» lant de l'Electeur; mais, après cela,
» j'ai une grace à demander à Votre
» Majesté, c'est la permission de quit-
» ter un commandement qui expose
» ma réputation, laquelle m'est plus
» chere que la vie. Je ne saurois ser-
» vir sous un Prince environné de
» traîtres, qui font manquer les plus
» sages & les plus grands projets; &
» je conjure Votre Majesté de m'ac-
» corder cette permission, laquelle je
» préfere aux plus grandes graces dont
» Elle pourroit m'honorer. Ma santé

» eſt ſi altérée de ces dernieres agita-
1703. » tions, que mon corps ni mon eſprit » ne peuvent plus les ſoutenir. Je me » trouve aſſez de forces encore pour ce » que j'entreprends; mais, Sire, ſi » Votre Majeſté ne veut pas perdre un » ſerviteur dont la premiere qualité eſt » le zele, qu'Elle me permette un peu » de repos, & de n'être plus expoſé à » la mortelle douleur de me voir chargé » d'une honte que je n'ai pas méritée «.

Je finiſſois cette longue lettre par une récapitulation de ma conduite, qui pouvoit ſervir à préſerver le Roi des préventions qu'on auroit peut-être voulu lui inſpirer contre mon caractere & mes projets. » Quand je prends la » liberté, diſois-je, de ſupplier très-» humblement Votre Majeſté de m'ac-» corder mon congé, ce n'eſt point » du tout que je ſois mal avec M. » l'Electeur. Il me marque beaucoup » d'amitié, & je ſais qu'il a donné » des ordres réitérés au Baron Siméo-» ni, pour obtenir des graces de Vo-» tre Majeſté pour moi; mais ce n'eſt » point du tout celui qu'il aime & » qu'il eſtime le plus, dont il ſuit » aveuglément les conſeils; c'eſt de

» celui qui l'obsède & le mene par » opiniâtreté à son but. Cela, Sire, » est si contraire à mon naturel ; que, » pour ma vie, je n'y tiendrois pas. » D'ailleurs, qui est l'homme sage » qui, étant soumis à un Prince, veut » prendre sur soi, dans des occasions » difficiles, d'agir contre sa volonté, » & s'exposer par-là à répondre de tous » les événemens ? 1703.

» Votre Majesté n'a pas un sujet » dans ses armées, qui ne soit plus » propre que moi à commander sous » l'Electeur. Ce Prince n'a jamais pu » me dire d'autre raison, pour n'avoir » pas suivi le projet concerté de mar- » cher à Passau & Lintz, si ce n'est » qu'il a cru que M. de Bade m'acca- » bleroit. J'en ai été bien embarrassé » de M. de Bade. Cependant j'ai con- » servé, avec quarante-cinq bataillons » assez foibles, & soixante-six esca- » drons, malgré toute sa supériorité, » tout le Danube depuis Ratisbonne, » c'est-à-dire, les postes suivans : Ra- » tisbonne, Kelhein, Ingolstat, Do- » navert, Hochstet, Dillingen, Lau- » vengen, Lephein, Ulm, Aschein, » & Memmingen. Dès que l'ennemi

1703. » a passé le Danube, il a été attaqué » & battu, & je l'aurois fait même » en dernier lieu, si M. l'Electeur ne » fût venu pour m'en empêcher. Votre Majesté saura un jour que l'Empereur étoit perdu, si on avoit marché à Passau (*a*), & il n'y a que des » gens gagnés par l'Empereur, ou des » ignorans, qui aient pu s'opposer à ce » dessein «.

Inquiétude de l'armée. Mais ces regrets ne faisoient qu'ajouter au tourment que me causoit la situation périlleuse où je me trouvois. Mon cœur étoit si plein d'amertume, qu'en écrivant au Roi lui-même, je ne pus m'empêcher de laisser éclater le chagrin qui me dévoroit. C'est ainsi que je commençai brusquement ma lettre du 10 Septembre (*b*) : » Sire, » quand on veut absolument prendre

(*a*) Cette prophétie s'est accomplie à Rastat. Le Prince Eugene, qui y traitoit la paix avec le Maréchal de Villars, lui dit en présence des sieurs de *Saint-Fremond*, *Broglio*, *Contades* & autres, que, si on avoit suivi ce parti, la paix, qui se traitoit en 1714, auroit été faite en 1703 bien à l'avantage de la France. *Tiré des Mémoires manuscrits.*

(*b*) Lettre au Roi, du 10 Septembre.

» de fausses mesures, on a le mal- 1703.
» heur & la honte de les voir toutes
» manquer. M. l'Electeur a abandonné
» presque aussi-tôt qu'approuvé le pro-
» jet inspiré, disoit-il, par le Saint-
» Esprit, d'aller attaquer l'Empereur
» dans ses foyers. Il a voulu se rap-
» procher d'Ausbourg avec vingt-six
» bataillons de Votre Majesté & douze
» des siens, & quarante-huit escadrons;
» le reste étoit avec M. d'*Usson* dans
» le camp de Dillingen, ou dans
» Ulm avec M. de *Blainville*. Nous
» avons marché, par une plaine de
» cinq lieues, jusqu'aux portes d'Aus-
» bourg. Ne pouvant plus passer par
» cette ville, M. l'Electeur m'avoit
» dit que son Général Arco seroit de
» l'autre côté du Lek, avec tous les
» matériaux nécessaires pour faire un
» pont de radeaux sur cette riviere. Et
» admirez, Sire! nous avons trouvé
» que le Général l'avoit abandonné,
» par les ordres de l'Electeur lui-mê-
» me, dont je n'ai eu aucune con-
» noissance; que, toujours par les mê-
» mes ordres, ce Général avoit séparé
» ses troupes, & envoyé une partie à
» Munich, le reste à Friberg, qui

» seront prisonniers de guerre demain,
1703. » si elles ne se retirent pas cette nuit; » ainsi nous n'avons eu, dans cette » marche, que l'avantage de présenter la bataille au Prince de Bade, » lequel ayant déjà deux ponts sur le » Lek, & fait entrer un corps de troupes en Baviere, n'a pas seulement » laissé sortir un escadron de son camp » pour nous reconnoître.

» L'armée de Votre Majesté est si » consternée de toutes ces fausses démarches qu'on lui fait faire depuis » huit jours, qu'elle croit l'Electeur » dans une intelligence secrete avec » les ennemis; & certainement, Sire, » si on agissoit de concert avec eux » pour faire réussir tous leurs desseins, » l'on n'auroit pas une autre conduite: » plusieurs des Officiers Généraux de » Votre Majesté m'ont prié de sonder l'Electeur sur les sentimens dans » lesquels il peut être. Je l'ai fait, lui » demandant même, s'il seroit possible qu'il eût pris quelques mesures » avec l'Empereur. Je dois dire, Sire, » qu'il m'a paru dans une fermeté » entiere pour les intérêts de Votre » Majesté; mais il n'en fait pas moins

» tout ce qui leur est contraire, & 1703.
» quand je l'ai conjuré de se rendre
» maître d'Ausbourg, il m'a écrit,
» pour toute réponse, de n'y pas son-
» ger, & qu'il avoit des raisons insur-
» montables. C'est tout ce que j'en
» sais. Je garde l'original de sa lettre,
» comme une justification des bons
» conseils que je lui ai donnés, dont
» il n'a voulu suivre aucun.

» Dans cette derniere circonstance,
» Sire, toutes mes mesures étoient
» prises pour combattre le Prince de
» Bade, avant qu'il se fût procuré des
» ponts sur le Lck. J'avoue que je suis
» outré de douleur, que, hors l'ar-
» mée de Votre Majesté, informée
» de ma conduite & de mes projets,
» toute l'Europe puisse me croire ca-
» pable des fautes puériles que nous
» faisons depuis huit jours. Ce qu'il
» y a de pire, c'est que nous sommes
» sans une pistole & un sac de grain
» assuré pour le mois de Septembre. Je
» suis obligé de nourrir & payer le
» peu de troupes que M. l'Electeur
» m'a laissées. Ses Commandans de
» place volent tout pour eux, & ne
» trouvent rien pour leur Maître. Ses

1703. » domestiques sont les premiers à dire » qu'il est trahi, ou qu'il s'accommode.

» Je le répete, si j'en avois été cru, » le Prince de Bade n'auroit pas gagné Ausbourg sans un combat, dans » lequel je n'aurois pas craint la supériorité en nombre des ennemis; » car jamais armée n'a montré une si » grande fermeté que celle de Votre » Majesté, & je suis sûr de renverser tout ce qui ne sera pas couvert » de rivieres ou de murailles. Il est » vrai que l'inquiétude leur prend. » Le soldat & presque tous les Officiers se croient trahis. Pour moi, je » suis dans la plus terrible agitation » que puisse ressentir un fidele serviteur. Car enfin, Sire, M. le Prince » de Bade, maître d'Ulm, & y laissant trois ou quatre mille hommes » avec des milices, peut, à jour nommé, donner un rendez-vous à l'armée du Comte de Stirum, le joindre dans le confluent de l'Isler & » du Danube, au dessus d'Ulm; alors » je ne puis plus aider en rien le secours que Monseigneur le Duc de » Bourgogne voudroit m'envoyer. Et

» l'armée de Votre Majesté n'ayant » plus d'argent ni de vivres que » pour un mois, court risque d'être » perdue «. 1703.

Le Maréchal marche malgré l'Electeur au Comte de Stirum.

De toutes ces agitations, celle qui me travailloit le plus étoit l'incertitude des dispositions de l'Electeur, que je soupçonnois toujours d'intelligence avec les ennemis. Voici les motifs de mon opinion, tels que je les présentai au Ministre (*a*). » Le Prince » de Bade qui a des ponts faits sur le » Lek, n'a pas envoyé le moindre déta- » chement en Baviere, ni fait deman- » der des contributions : je sais même » qu'un Lieutenant-Colonel de Hus- » sards, ayant fait quelque désordre » dans un village de Baviere, le Prince » de Bade l'a fait mettre en prison. » Voilà une conduite bien honnête, » pour des ennemis aussi irrités que » le doivent être les Impériaux con- » tre M. l'Electeur. Il est vrai qu'il » n'a demandé aussi aucune contribu- tion dans le Tirol. Ce Prince passa » hier la journée entiere en musique,

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Septembre

» à laquelle il me fit appeler par une
1703. » porte de derriere. J'avoue que lorſ-
» qu'on le devoit croire accablé du
» péril de ſes Etats, il eſt étonnant
» de le voir de la meilleure humeur
» du monde. Il ne parle plus de faire
» ſortir Madame l'Electrice de Mu-
» nich, & l'on peut compter que les
» prétendus ordres qu'il a donnés pour
» cela, ne ſont que diſſimulation.

» Il eſt du bien du ſervice que Sa
» Majeſté m'accorde mon congé,
» puiſque parmi le très-petit nombre
» de talens que Dieu m'a donnés,
» celui de conduire un Prince comme
» l'Electeur, ne s'y trouve pas aſſuré-
» ment. Il n'y a pas de malheur com-
» parable à celui de commander une
» armée ſous lui. Il eſt tel pour un
» honnête homme, que je préférerois
» l'exil, la perte de tout mon bien,
» à celui de faire une campagne com-
» me les dix jours que je viens de
» paſſer. Dieu me faſſe la grace de
» réſiſter aux cruelles agitations que je
» ſouffre. Au nom de Dieu, tirez-
» moi de cette galere. J'y ſuis abſo-
» lument inutile au ſervice du Roi,
» & d'ailleurs je n'y vivrois pas «.

Pendant que j'épiois l'occasion de me tirer avec honneur du pas difficile où je me trouvois, je reçus le 18 Septembre un courrier du sieur *Depery*, qui me mandoit que l'armée du Général Stirum avoit quitté le camp qu'elle occupoit devant celui de l'armée du Roi à Dillingen, & qu'elle marchoit vers Donavert. Déterminé, comme je l'étois, à combattre celle des deux armées ennemies qui m'en présenteroit l'occasion, j'espérai pouvoir joindre celle de Stirum, avant qu'elle arrivât à Donavert (*a*). Je donnai d'abord ordre à toute l'aile gauche de monter à cheval, & j'allai trouver l'Electeur, lui faire part de la nouvelle que je venois d'apprendre, & de ma résolution de marcher sur le champ à Donavert. 1703.

Il voulut entrer dans de grands raisonnemens. » Monseigneur, lui dis-» je, vous devez regarder l'occasion » de combattre comme l'unique es-» pérance de salut. Vous savez ce que » je pense, depuis la malheureuse si-

(*a*) Lettre à M. le Marquis d'Usson, du 18 Septembre.

1703. » tuation où nous sommes. Si j'ai » manqué le Prince de Bade dans sa » marche, ce n'est point ma faute. » Je ne manquerai pas le Maréchal » de Stirum. Je supplie Votre Al» tesse Electorale de faire mettre l'ar» mée en marche, dès qu'elle aura » pris du pain, & de vouloir bien » me suivre à Donavert «. Après ces mots, je sortis de la chambre de l'Electeur, & trouvai ma cavalerie prête à marcher. Comme elle s'ébranloit, l'Electeur étant monté à cheval, courut à moi pour m'arrêter. » Non, » Monseigneur, lui dis-je pour la der» niere fois; je ne puis sauver l'armée » du Roi que par une bataille, & je » n'en manquerai pas l'occasion «. En même temps, comme l'Electeur ne donnoit point d'ordres, je dis au Marquis de *Lanion* de faire distribuer le pain, & de me suivre. Pour moi, avec un corps de cavalerie; je me rendis le plus diligemment que je pus à Donavert.

Bataille & victoire d'Hochstet.

(a) » En partant, j'envoyai ordre

(a) Lettres au Roi, à M. le Duc de Bourgogne & à M. de Chamillard, des 21 & 24 Septembre.

» au Colonel la *Tour*, qui y com-
» mandoit, de faire sortir un parti 1703.
» de cavalerie au devant des enne-
» mis, afin qu'en arrivant dans cette
» ville je pusse être informé précisé-
» ment de l'endroit où ils auroient
» campé. Je trouvai le parti revenu avec
» les prisonniers qu'il avoit faits. J'en
» appris qu'ils avoient laissé l'armée
» campée au dessous d'Hochstet, leur
» camp s'étendant du bord du Danube
» au pied des montagnes. Les lettres
» de M. d'*Usson*, qui commandoit les
» troupes que j'avois laissées à Dillin-
» gen, me le confirmerent, & j'écri-
» vis à Son Altesse Electorale, à deux
» heures après minuit du dix-huit,
» que je croyois absolument néces-
» saire qu'elle suivît notre premiere
» résolution, & s'approchât de Do-
» navert. Pendant le dix-neuf, les avis
» furent un peu incertains. La plupart
» cependant confirmoient que l'armée
» de M. de Stirum étoit toujours dans
» le même camp. On défendit de
» laisser sortir personne de Donavert,
» de peur qu'on ne découvrît nos
» mouvemens, & j'allai trouver Son
» Altesse Electorale, que je rencon-

» trai comme elle arrivoit dans son
1703. » quartier d'Oberdoff, à près de deux
» lieues de Donavert. M. de *Chaludet*, qui avoit ordre d'observer
» les mouvemens des ennemis, avec
» la cavalerie de M. d'*Usson*, m'envoya son frere me dire que très-
» assurément ils étoient campés à la
» hauteur de Gremingen. Sur cela,
» je mandai à M. d'*Usson* de pren-
» dre ses mesures pour arriver à la
» pointe du jour près des ennemis;
» que dès qu'il verroit leur armée,
» il tirât trois coups de canon, que
» l'on feroit la même chose de notre
» côté, & il fut résolu qu'on mar-
» cheroit dès dix heures du soir, laif-
» sant tous les bagages entre le Da-
» nube & la Vernilts.

» Son Altesse Electorale partit d'O-
» berdoff à minuit. Cependant, quel-
» que diligence que l'on pût faire,
» les marches de nuit étant toujours
» embarrassantes, & l'armée ayant la
» Vernilts & le Danube à passer sur
» un seul pont, & près de quatre
» lieues à faire, on n'arriva à vue
» des ennemis que sur les huit heures
» du matin. Cependant M. d'*Usson*

» se trompa sur le signal de trois 1703.
» coups de canon, parce que les ennemis le voyant approcher, en tirerent autant pour rappeler leurs fourrageurs. Il crut que c'étoit nous, passa le ruisseau d'Hochster, & se mit en bataille devant eux, commençant même un gros feu d'artillerie, que nous n'entendions pas, parce que le vent étoit contraire. Les ennemis, qui n'étoient pas attaqués de notre côté, marcherent tous à lui, & se trouvant toute leur armée sur les bras, il rentra dans les lignes de Dillingen. Sa cavalerie, dans cette retraite, fit plusieurs charges heureuses. MM. de *Vivans*, *S. Contest*, d'*Aubusson*, *Montmain* s'y distinguerent. Les régimens de ces derniers prirent quelques étendards & des timbales.

» Cependant notre armée, que commandoit Son Altesse Electorale, approchoit : elle se mit en bataille, la droite au pied des montagnes, la gauche au château de *Schuening*, dans lequel les ennemis avoient cent hommes, que l'on somma, & qui répondirent fiérement. On les fit

» garder par un escadron de Dragons.
1703. » En approchant de l'ennemi, on » trouva qu'il avoit quitté son camp, » & qu'il s'étoit mis en bataille sur » deux lignes bien formées derriere le » ruisseau de Clanthein. La plupart des » tentes étoient tendues, & l'on ap- » perçut d'abord que leur bagage com- » mençoit à s'ébranler, pour prendre le » pied des montagnes. L'armée mar- » cha aux ennemis, & poussa quinze » à seize pelotons de cavalerie, qui se » retiroient à mesure que nous avan- » cions, laissant toujours deux cents » pas d'intervalle.

» Quand on se trouva sur le bord » du ruisseau derriere lequel étoient » les ennemis, l'on songea à gagner » le pied des montagnes, pour les » tourner. La brigade de Dauphin eut » ordre de border les bois, & l'on passa » plusieurs petits ruisseaux & marais » très-difficiles, mais que l'ardeur de » la cavalerie lui fit franchir prompte- » ment; M. le Comte de *Lanion* com- » mandant l'aile droite, lequel, dans » tout le cours de cette action, a mar- » qué sa valeur ordinaire. En appro- » chant d'un petit village au bas des

» montagnes, l'on fut fort étonné d'y » trouver la brigade de Bourbonnois » du corps de M. d'*Usson*, laquelle » n'avoit pu se retirer avec le reste de » ses troupes. Cette brigade, qui étoit » fort inquiete, ne fut pas fâchée de » nous voir arriver. L'on appuya dili- » gemment la droite à ce village; la » brigade de Dauphin eut ordre de » s'en approcher, & l'on attendit que » l'infanterie eût gagné un autre vil- » lage qui étoit dans le centre, pour » marcher de front aux ennemis. Les » Irlandois l'occuperent avec une ar- » deur de combattre qu'on ne peut » assez louer, & alors on marcha de » tous côtés aux ennemis. 1703.

» M. de *Lanion*, à la tête des bri- » gades de *Conflans* & de *Bouzoles*, » composées des escadrons des Gardes » de Son Altesse, des régimens de » Royal, Royal *Piémont*, Prince » *Charles*, *Livry*, d'*Hudicourt* & » *Conflans*, chargea la gauche des en- » nemis avec une extrême vigueur. » L'on ne peut trop louer tant ces » deux brigades que leurs Colonels. » L'on trouva devant soi plusieurs ba- » taillons, qui se retiroient avec beau-

» coup de fermeté; & comme le gros
1703. » de l'infanterie de Votre Majesté, » qui avoit fait près de huit lieues sans » repos, n'arriva pas assez vîte, l'on » ordonna aux escadrons de *Dauphin* » & de *Barentin* de charger cette in» fanterie. Ils le firent avec une ex» trême valeur. Le Marquis de *Ker*» *kado* s'y jeta, malgré un très-gros » feu, rompit deux bataillons & prit » un drapeau; mais comme il n'avoit » pas d'infanterie, celle des ennemis » reprit sa marche.

» Dans le même temps, l'on vit di» vers bataillons des ennemis, qui » appuyoient leur gauche à un bois » près des montagnes. M. de *Lée* » marcha, pour les attaquer, à la tête » de la brigade de *Dauphin*, que celle » de *Bourbonnois* suivoit. Les enne» mis firent un assez gros feu qui » ébranla un peu nos brigades de *Dau*» *phin* & de *Guienne*. Les escadrons » de *Dauphin* furent commandés pour » soutenir cette infanterie; mais elle » n'en eut pas besoin : elle se rétablit » d'elle-même, & fit de très-belles at» taques & très-hardies. Le régiment » de la *Feronaye* attaqua aussi les ba-

» taillons de l'arriere-garde, & rompit » les derniers rangs ; mais le reste fit » un feux prodigieux ; & quoique no» tre cavalerie, que M. *Damville* » faisoit suivre & servir le plus promp» tement qu'il étoit possible, leur fit » diverses charges, cette infanterie fit » plus de deux lieues & demie depuis » le premier champ de bataille, sans » être en façon du monde rompue. » Cependant la cavalerie la côtoyoit » toujours, gagnoit même les devants ; » & la brigade des Irlandois & quel» ques compagnies de Grenadiers » ayant joint les derniers rangs, le dé» sordre s'y mit : elle fut entiérement » rompue. Nos troupes en tuerent » beaucoup dans les bois, où le mas» sacre fut fort grand, lequel même a » duré toute la nuit.

1703.

» Il est certain que les ennemis ont » eu plus de cinq mille hommes tués » sur le champ de bataille. Le nom» bre des prisonniers passe sept mille, » & à tous momens nos partis, qui » sont dans les bois, nous en ame» nent ; & il en arrive quantité d'eux» mêmes, espérant plus de quartier de » l'armée, que de ceux qui les pour-

1703. » suivent. L'ennemi a perdu son artillerie entiere, consistant en trente pieces de fonte, dont plusieurs de vingt-quatre, un pont de bateaux sur des chariots, qu'ils avoient dessein de jeter sur le Danube, au dessous d'Hochstet, pour séparer l'armée du corps de M. d'*Usson*; généralement tout leur bagage, quantité d'étendards, drapeaux, timbales, dont on ne sait pas encore le nombre. Jamais armée n'a fait un plus grand butin : mais l'on doit cette louange aux troupes, qu'elles ont traversé les bagages sans qu'aucun homme ait quitté les rangs; & hors les Hussards, qui n'ont fait que piller, aucun cavalier ni soldat n'a eu part au butin, qu'après l'affaire entiérement consommée.

» La cavalerie de Votre Majesté y a fait tout ce que l'on peut attendre de sa réputation si établie. Quant à l'infanterie, commandée par M. de *Magnac* & de *Chamarente*, c'est un bonheur qu'elle n'ait pu joindre, dès le commencement, celle des ennemis, qu'elle auroit

» bien

» bien battue ; mais ce n'eût pas été » ſans perte ; & nous l'avons défaite » plus tard, mais plus ſûrement, ſans » qu'il nous en ait rien couté. M. de » *Lée*, qui ſe trouva à la tête de ces » bataillons *Dauphin* ébranlés, paya » dignement de ſa perſonne ; & a » été percé de cinq ou ſix coups. Il » en reviendra, comme je l'eſpere. » MM. du *Rozet* & *Dury*, qui me-» noient les ſecondes lignes, l'ont » fait avec tout l'ordre & la capacité » que leur expérience leur donne. » MM. de *Marivaux* & *Légal* ont » parfaitement bien fait. Je dois nom-» mer ſinguliérement M. le Marquis » de *Levy*, commandant la Cava-» lerie ; MM. les Marquis de *Con-» flans*, *Bouzoles*, *Maſſembach*, » de *Kerkado*, jeune du *Bourg*, » d'*Heudicour*. Enfin, Sire, tout ce » qui s'eſt trouvé à portée d'attaquer » les ennemis, les a parfaitement bat-» tus. M. le Comte de *Treſſemanes*, » Major-Général, & M. de *Beaujeu*, » Maréchal des Logis de la Cavale-» rie, ont très-utilement ſervi. J'ou-» bliois M. de *Beaufremont* & M. de

1703.

» *Listenois* son frere, dont le régi-
1703. » ment a pris deux étendards (*a*) «.

Je finissois ma lettre par un éloge de l'Electeur, qui en effet fit très-bien de sa personne; mais comme elle devoit passer sous ses yeux, je n'eus garde de mander combien j'avois été mécontent des troupes Bavaroises qui se trouvoient dans l'aile gauche que je commandois. J'avois fait dire aux Comtes d'Arco & de Monasteroles, qui étoient à la tête, de charger plus vivement. Ils s'approcherent. Les ennemis tirerent, & se replierent. La cavalerie Bavaroise tira, & se replia de même, de sorte que je me trouvai un moment sur le champ de bataille entre les deux troupes, seul avec MM. de *Tressemanes*, de *Barriere*, de *Verseilles*, & mes Aides de Camp.

Je ne parlai pas non plus de la précipitation de M. le Comte d'*Usson*, qui se retira trop tôt, après avoir très-bien fait dans son attaque. A la vérité, il fut trompé par la confusion des signaux; mais il auroit dû attendre, &

(*a*) Lettre au Roi, du 18 Octobre.

entretenir quelque temps le combat, puisque l'Officier qui commandoit à Hochstet l'avertit que, du haut du clocher, il voyoit arriver l'armée du Roi. Cette retraite trop prompte sauva une partie de l'armée ennemie, qui se seroit trouvée entre deux feux, & empêcha que la défaite ne fût entiere. Je fus obligé de faire au Roi dans la suite un récit plus fidele (a), parce que je sus qu'on donnoit à Versailles tout l'honneur de l'action à celui dont la manœuvre peu réfléchie avoit empêché que la victoire ne fût complette. Le zele de ses amis lui fut nuisible; parce que l'élevant trop, ils m'obligerent de dire, pour ma justification, des vérités peu agréables que j'aurois tues. 1703.

Enfin je ne nommai pas non plus un Officier-Général de l'armée du Roi, qui voyant la quantité de prisonniers qu'on amenoit dans les cours & les jardins du château d'Hochstet, au nombre de plus de sept mille, me proposa de les faire passer au fil de l'épée, pour s'exempter de l'embarras

(a) Lettre au Roi, du 21 Octobre; & à M. de Chamillard, de même date.

1703. de les garder, & de la dépense de les nourrir : une pareille proposition me fit horreur. » Si dans l'action, lui » dis-je, j'ai ordonné qu'on ne se char» geât pas de prisonniers, je trouve» rois inhumain & barbare de faire » périr par ordre du Général, ce qui » a échappé à la fureur du soldat «. Du nombre de ces prisonniers étoit le Lieutenant-Général Nasma, beaucoup de Généraux, de Colonels & de Capitaines.

L'Electeur incertain de rester attaché à la France, ou de traiter avec l'Empereur.

L'Electeur m'embrassa sur le champ de bataille, me dit une troisieme fois, que je lui sauvois l'honneur & la vie, & celle de sa femme & de ses enfans. J'envoyai une partie des drapeaux & étendards à Madame l'Electrice, qui auroit peut-être mieux aimé voir un traité avec l'Empereur, que les trophées d'une victoire remportée sur ses troupes. En effet, tout ce qui avoit quelque crédit sur l'Electeur, au loin comme au près, l'exhortoit à entrer en négociation. Il me dit, deux jours après la bataille, que son Ministre à la Diete de Ratisbonne lui mandoit (*a*) :

(*a*) Lettre au Roi, du 24 Septembre.

» que ceux de l'Electeur de Brande-
» bourg & du Duc de Hanover & 1703.
» de plusieurs autres Princes l'avoient
» pressé d'entendre enfin à un accom-
» modement; que, bien que ses affaires
» fussent dans une dangereuse situa-
» tion, par la supériorité des forces
» du Prince de Bade, lequel étant
» maître d'Ausbourg, l'étoit aussi de
» toute la Baviere, il ne différoit de
» la mettre à feu & à sang, que pour
» lui donner le temps de se reconnoî-
» tre; que cependant tous les Etats de
» l'Empire, considérant qu'il étoit de
» leur intérêt d'en soutenir un mem-
» bre aussi considérable, emploieroient
» leurs offices auprès de l'Empereur,
» pour que, malgré les justes raisons
» qu'il avoit d'être fort irrité, il con-
» sentît à un accommodement.

» M. l'Electeur m'a dit, ajoutois-
» je au Roi, qu'il ordonnoit à son
» Ministre de Ratisbonne de répon-
» dre conformément au changement
» qui vient d'arriver dans les affaires.
» Votre Majesté peut être assurée que
» nous n'étions pas à deux jours près
» de voir l'accommodement terminé,
» & Dieu sait quelles en auroient été

» les conditions pour l'armée de Vo-
1703. » tre Majesté. L'Electeur avoit déjà » dit, & par deux fois, à l'Intendant, » que l'armée de Votre Majesté ne » devoit avoir nulle inquiétude, & » qu'il feroit en forte que l'armée & » le Général se retirassent contens de » lui «. Ces promesses n'étoient pas fort capables de me rassurer de la part d'un Prince que je connoissois très-inconstant : bon & honnête homme à la vérité ; mais foible, & peut-être capable de s'abandonner à des gens qui pourroient sacrifier notre armée à l'espérance d'obtenir dans un traité des conditions plus avantageuses pour l'Electeur.

D'ailleurs il paroissoit lui-même se lasser de la guerre, & il regardoit comme importuns tous les avis qui ne tendoient pas à ses plaisirs. » Quand » je le presse, écrivois-je au Roi (*a*), » de faire un peu raccommoder Mu- » nich, il me parle des ouvrages de » son château de Scheleiskemb, qu'ils » ont été interrompus pendant trois » ou quatre jours, par la peur qui a

(*a*) Lettre au Roi, du 17 Octobre.

» pris aux ouvriers ; mais que tout y » est revenu. Quand j'insiste & lui » représente la nécessité de ces fortifications, il me parle de celle de » profiter du mois d'Octobre, pour » incruster les marbres de son orangerie. Il tient plus que jamais à ces » bagatelles ; mais en quoi je ne peux » le blâmer, c'est de préférer ses Etats » à la Flandre, & aux pensions que » Votre Majesté lui offre en cas de » malheur (a) : car, dit-il, quand » même je tirerois plus d'argent des » Pays-Bas que de la Baviere, je se» rois réellement moins riche, parce » qu'il me faudroit employer presque » tous les revenus à payer les garni» sons. Quant aux pensions, croyez» moi, mon cher Maréchal, un Prince » dont on a reçu des services, & qui » n'est plus utile, ressemble à une » vieille maîtresse, qu'on voit avec » peine & qu'on paye à regret «. 1703.

Le Roi, bien instruit des dispositions de l'Electeur & de sa Cour, ne voulut point s'obstiner à conserver un Allié qui, ou n'agissoit point du tout, *Le Roi consent qu'il traite.*

(a) Lettre au Roi, du 21 Octobre.

ou n'agissoit qu'à contre-cœur. Il m'é-
1703. crivit avant que d'avoir reçu la nouvelle de la bataille : » (a) S'il n'est pas » possible de préserver les Etats du » Duc de Baviere, je lui mande par » la lettre que vous trouverez dans » votre paquet, que, dans l'extrémité » où il se trouve réduit, ses intérêts » m'étant aussi chers que les miens, » il doit travailler à faire son accommodement avec l'Empereur, plutôt » que de perdre ses Etats ; & dans » cet accommodement, procurer une » entiere sûreté, pour que mon armée puisse rentrer en Alsace. Je » mande au Maréchal de Tallard, de se » tenir prêt à marcher vers Villinghen, » pour se rendre à jour nommé, aussitôt que vous lui aurez donné de vos » nouvelles ; & en les attendant, de se » tenir de l'autre côté du Rhin, afin » d'être plus à portée de vous secourir, si vous êtes forcé de prendre le » parti de vous retirer «.

Le Maréchal ne veut pas s'enfermer en Baviere sans communication avec la France.

Je ne donnai pas cette lettre au Prince, espérant que le gain de la bataille changeroit peut-être la face des

(a) Lettre du Roi, du 21 Octobre.

affaires ; mais ce fut une espece de malheur que notre victoire, puisque le Maréchal de Tallard en étant informé, crut que je n'avois plus besoin de lui : il s'attacha au siége de Landau, au lieu qu'il auroit établi par Villinghen la communication, dont j'étois malheureusement le seul à sentir le besoin. L'Electeur n'avoit d'autre désir que de se renfermer dans ses Etats avec notre armée, persuadé qu'elle suffiroit pour les garantir de toute insulte. Je lui remontrai, qu'en se concentrant dans la Baviere, on seroit infailliblement assailli, d'un côté par les débris de l'armée de Stirum, qui alloit incessamment être remise en état par les renforts que lui enverroient les Cercles de l'Empire, de l'autre par le Prince de Bade, qui ne cesseroit de nous resserrer ; qu'insensiblement notre terrein se rétréciroit, & que nous nous trouverions pris comme dans des toiles. Je concluois de ces raisons, que si on vouloit se mettre dans la Baviere, il falloit du moins écarter auparavant le Prince de Bade par une action. On me refusa. Je me rabattis à proposer d'étendre l'armée depuis le 1703.

1703. Danube jusqu'à Villinghen, de maniere que nous eussions un pied dans la Baviere & un autre dans les montagnes, afin d'avoir toujours au besoin la communication libre avec la France. A cette proposition, tout le Conseil de l'Electeur s'éleva contre moi, & même le sieur de *Ricoux*. Il avoit toujours sur le cœur le refus du grade de Maréchal de Camp, qu'il me demanda en revenant du Tirol. Il s'y étoit à la vérité bien comporté; mais je ne crus pas devoir le faire passer par-dessus d'autres Officiers plus anciens, & qui le méritoient autant que lui : de sorte que, tant par pique, que pour regagner les bonnes graces de l'Electeur, qu'il avoit perdues en s'opposant aux avis des mauvais Conseillers qui l'entouroient, il ne montroit plus, depuis quelque temps, qu'une complaisance aveugle à ses volontés : » (*a*) Je le fis » vénir en présence de MM. de *La-* » *nion*, du *Bourg*, du *Rozet* & *Dury*, » Lieutenans-Généraux, & lui dis » qu'il s'éloignoit du service de Votre » Majesté, de soutenir toujours des

(*a*) Lettre au Roi, du 1 Octobre.

» partis opposés aux miens, & sur-tout » celui de vouloir faire entrer l'armée » de Votre Majesté en Baviere. Il » me dit devant ces Messieurs, que je » voulois abandonner l'Electeur, & » me retirer aux montagnes Noires. » Je dis mon alphabet, pour ne me » pas laisser aller à la colere qu'un tel » discours pouvoit me causer, & je » lui dis qu'il imposoit, avançant un » discours contre la vérité; & ces » Messieurs indignés lui ont dit qu'il » n'avoit jamais été question que de ne » pas abandonner la communication » d'Ulm, & au plus d'envoyer un » corps pour faciliter le débouché » des montagnes «. 1703.

Mauvais état de l'armée.

Pendant cette indécision, nous restions oisifs; l'ennemi se renforçoit, & notre armée souffroit. Je ne cessois de demander au Roi des ordres précis sur le parti qu'il faudroit prendre. » Après quoi, lui disois-je (a), Votre » Majesté sera satisfaite de ma fer- » meté à les suivre, quelque périlleux » qu'ils puissent être. Elle peut comp- » ter que le soldat François ne trou-

(a) Lettre au Roi, du 1 Octobre.

» vera rien de difficile pour le com-
1703. » bat ; mais je ne puis répondre qu'il » méprise autant la peine, la misere » & le manque de pain, que l'enne- » mi. L'Officier, d'ailleurs, qui ne » tire aucun secours de chez lui, est » déjà réduit à de dures extrémités, » sur-tout le subalterne, bien que je » l'assiste autant que je puis «. Je me désespérois de voir une armée, composée de si braves gens, après une bataille gagnée, se fondre dans l'inaction. A la veille de l'hiver, je ne me voyois point de quartiers assurés : j'étois dans des transes mortelles, tant de la crainte de ne point recevoir de lettres du Roi, que de l'inquiétude de ce qu'elles contiendroient. » Si Votre » Majesté, lui écrivois-je (*a*), m'or- » donne de m'enfermer en Baviere, » & si Elle veut voir périr son armée, » je me ferai tuer à la premiere ren- » contre, plutôt que de voir vivant » un tel malheur «. Aussi n'envoyai-je pas une lettre qui ne réitérât la demande de mon congé.

Dessein mal concerté de l'Electeur sur Ausbourg.

En l'attendant, je m'armai de fer-

(*a*) Lettre au Roi, du 1 Octobre.

metté, pour ne pas me laisser entraîner par lassitude ou par impatience aux mauvais projets de l'Electeur & de ses Conseillers. Je lui avois déjà résisté efficacement, lorsqu'après la bataille il me pressa d'entreprendre le siége d'Ausbourg. » Et comment, lui dis-je (*a*), » prendre une ville sous laquelle il y » a une armée retranchée de plus de » vingt mille hommes? & commen- » cer ce siége à l'entrée de l'hiver, » c'est vouloir faire périr tout ce qu'on » vous enverroit de troupes. Une » ville, dans laquelle il y a plus d'ar- » tillerie & de poudre que nous n'en » pouvons rassembler; une circonval- » lation dans des lieux épuisés de » fourrage à tel point, que nous serions » obligés de nous en éloigner dans » cinq ou six jours, permettent-elles » de concevoir un pareil dessein? Je » le conjurai d'y renoncer, & il se » laissa fléchir : mais il n'adopta pas le » projet que je lui proposai, de faire » de Munich la tête de ses quartiers » d'hiver; couvert de cette grosse ville 1703.

(*a*) Lettre au Roi, du 3 Octobre, dans les Mémoires.

1703.

» & de la riviere d'Ifler, pouffer fes trou» pes par Braunaw vers l'Autriche, » s'emparer de Paffau, s'il étoit poffi» ble, & obliger les ennemis de par» tager leurs forces, pendant que l'ar» mée de Votre Majefté donneroit de » la jaloufie à tout le Wirtemberg, & » obligeroit les troupes de Suabe à » aller garder leurs propres Etats. Loin » d'entrer dans mes vûes, il me preffa, » peut-être pour la centieme fois, de » m'enfermer dans la Baviere «.

Le Maréchal effaie de s'ouvrir une communication malgré l'Electeur.

Je demeurai ferme à n'y pas confentir. Au contraire, jugeant qu'il étoit d'une extrême néceffité de me mettre à portée de Villinghen, fi le Maréchal de Tallard en approchoit, je réfolus de marcher à Memmingen, tant pour faciliter mon projet favori de la jonction, que pour empêcher les débris de l'armée de Stirum de revenir vers l'Ifler, pour s'unir au Prince de Bade (a). Après avoir plufieurs fois repréfenté à l'Electeur la néceffité de prendre ce pofte, & toujours inutilement, je me déterminai à faire de

(a) Ce récit eft tiré des Mémoires manufcrits.

moi-même ce qu'exigeoit la raison de guerre. J'allai chez lui à l'heure de l'ordre, & commençai par lui dire: » Est-il possible, Monseigneur, que » tout ce que j'ai eu l'honneur de » représenter à Votre Altesse Electo- » rale ne lui fasse aucune impression, » & que je sois assez malheureux pour » ne pouvoir lui persuader les seuls » bons partis qui puissent nous ren- » dre maîtres de la guerre « ? Il me répondit froidement, qu'il croyoit son dessein de s'enfermer dans la Baviere, plus raisonnable que le mien. » Je » dois donc, répliquai-je vivement, » déclarer le mien à Votre Altesse: » c'est que l'armée du Roi marchera » demain matin à Memmingen «. A cette parole, le rouge lui monta au visage; il jeta de dépit sur la table son chapeau & sa perruque. » J'ai com- » mandé, dit-il, l'armée de l'Empe- » reur avec le Duc de Lorraine, assez » grand Général, & jamais il ne m'a » traité ainsi. Feu M. de Lorraine, » lui répondis-je, étoit un grand » Prince & un grand Général; mais » moi, je réponds au Roi de son » armée, & je ne l'exposerai pas à

1703.

» périr par les mauvais conseils qu'on
1703. » s'obstine à suivre «. Là-dessus je sortis de la chambre.

Deux heures après, il m'envoya prier de venir chez lui, & chargea de cette commission le Comte Sangfré, un de ses Lieutenans-Généraux, brave homme & fidele à son Maître, quoique marié richement dans les Etats de l'Empereur. » Votre Altesse, lui » dis-je en entrant, a-t-elle quelques » ordres à me donner ? C'est vous, » répondit-il, qui me les donnez, & » c'est à moi de les suivre «. Le voyant à peu près subjugué, je lui exposai mes raisons avec tranquillité & respect, accompagnant mes remontrances d'expressions flatteuses sur sa science militaire & sa valeur, qui le rendoient capable de tout, quand rien ne l'empêchoit d'en suivre les impressions. » Eh bien, me dit-il; je marcherai » avec vous, puisque vous le voulez, » & j'irai où il vous plaira. Votre » Altesse Electorale, lui répondis-je, » verra dans cette occasion, comme » dans plusieurs autres, que je prends » le seul bon parti «.

En effet, l'armée du Roi n'avoit pas

fait deux marches sur Memmingen, que le Prince de Bade abandonna les environs d'Ausbourg, pour gagner le haut du Lek, & assurer, s'il pouvoit, les débris de Stirum qu'il attendoit. Je fis attaquer plusieurs postes que les ennemis avoient sur l'Isser, & je pris deux bataillons des troupes de Stirum dans la ville de Kempten. 1703. *Qui s'applaudit du succès.*

L'Electeur ravi de ces heureux succès, en parloit au Comte du *Bourg* & au Marquis de *Drui*, sans savoir que j'étois derriere lui. » Il faut bien » remercier Dieu, leur disoit-il, du » bon parti que nous avons pris, & » sans lequel nous étions perdus. Sans » doute, lui dis-je en me montrant, » sans doute, Monseigneur, il faut » toujours rendre graces à Dieu, la » premiere cause de nos bonheurs; » mais ne ferez-vous jamais aucune » réflexion favorable sur les causes » secondes? Vous me faites périr de » tristesse; jamais je ne puis prendre » un bon parti que par force : té- » moin la bataille d'Hochstet, & ce- » lui-ci. Comme les plus sages dans » la guerre ont encore besoin de for- » tune, le Général d'armée, qui a

1703. » un Supérieur, s'expose trop quand » il est obligé de combattre & les sentimens du Supérieur & l'ennemi. » Votre Altesse Electorale devroit un » peu mieux me connoître, & se souvenir de ce qu'elle a eu la bonté de » me dire, après mon entrée dans » l'Empire, & sur le champ de bataille d'Hochstet «.

Le Maréchal obtient son congé.

Pendant ce mélange de trouble & de calme, occasionné par les contradictions & les succès, je suivois toujours mon projet de retraite, & j'insistois sur mon congé. Il arriva enfin ce congé si désiré, signé du 14 Octobre, mais précédé de lettres auxquelles je fus très-sensible. » Je voudrois l'être » moins, écrivois-je au Ministre (a); » mais avez-vous pu croire que je ne » serois pas outré de douleur, que » dans la premiere lettre dont Sa » Majesté daigne m'honorer après la » bataille, sans qu'il paroisse la moindre attention sur un tel service, Elle » ne soit occupée que de ce qu'on lui » écrit faussement de ma conduite

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 21 Octobre.

» avec M. l'Electeur & ses Généraux?
» Je vous avoue, Monsieur, que je 1703.
» sens vivement un tel malheur, étant
» aussi occupé que je le suis de la
» gloire de plaire au Roi. Peut-être
» n'est-il jamais arrivé qu'à moi, que
» la premiere lettre que reçoive un
» homme qui vient de gagner une
» grande bataille, donnée malgré l'E-
» lecteur & son petit Ministre, le Gé-
» néral qui sauve l'Electeur & l'ar-
» mée pour la quatrieme fois, ne
» reçoive aucune marque de la satis-
» faction que l'on a de sa conduite «.
Je m'en plaignis vivement à Madame de Maintenon (*a*), & au Roi lui-même (*b*), auquel je ne dissimulai point que mon plus grand chagrin étoit de ce qu'il ajoutoit trop de foi aux jaloux de mes succès, & aux détracteurs de ma conduite.

» Je n'écris point ces lignes, Sire,
» lui disois-je, sans avoir les larmes
» aux yeux, & je connois trop la
» grande bonté de Votre Majesté,

(*a*) Lettre à Madame de Maintenon, du 21 Octobre.

(*b*) Lettres au Roi, des 12 & 21 Octobre.

» pour n'être pas persuadé qu'Elle est
1703. » sensible à ma juste douleur, laquelle
» certainement ne rétablira pas ma
» santé. Je n'y aurois pas de regret,
» & même à ma vie, si la perte en
» pouvoit être utile à votre gloire &
» à votre service; mais je souffre assu-
» rément, & depuis long-temps, plus
» que je ne puis dire. Car cette vi-
» vacité que Votre Majesté a quel-
» quefois désapprouvée, & qui l'a pour-
» tant heureusement servie, me coute
» cher. Heureux, Sire, heureux les
» indolens « !

Au milieu de mes peines, j'eus du moins la consolation de voir que le Roi choisit pour commander l'armée que je laissois, non quelqu'un des Officiers-Généraux qui avoient cabalé contre moi, mais celui précisément que j'avois indiqué en demandant ma retraite (*a*); d'ailleurs, la lettre du Roi qui me l'accordoit, étoit écrite de maniere à me contenter. Il me disoit (*b*) : » Après avoir pesé toutes vos

(*a*) Lettre du Roi, du 3 Octobre, qui se trouve dans les Mémoires manuscrits.

(*b*) Lettre du Roi, du 14 Octobre.

» raisons, j'ai pris le parti de vous » accorder la permission que vous me » demandez de revenir en France, & » d'envoyer le Comte de Marcin au- » près de l'Electeur. Vous lui connois- » sez les talens propres à gouverner » une Cour difficile. Vous en voyez » la nécessité. Vous m'assurez que » vous ne pouvez plus y demeurer. » La conjoncture est si délicate, & » les conséquences du retardement » sont si grandes, que j'ai jugé plus » convenable à mes intérêts de vous » employer ailleurs, que de vous lais- » ser dans une situation à ne pouvoir » me rendre tous les services que vous » pourriez faire, si vous n'aviez pas à » combattre la mauvaise volonté des » uns, & le peu de capacité des au- » tres. Prenez donc vos mesures pour » passer le plus promptement & le » plus sûrement que vous pourrez, à » Schaffouse, où vous trouverez le » Comte de Marcin le 9 ou 10 du » mois prochain; & prenez telle es- » corte que vous jugerez nécessaire. » Je me réserve, lorsque vous serez » de moi à vous, de vous faire con- » noître toute la satisfaction que j'ai

1703.

1703. » des services importans que vous m'a-
» vez rendus «.

J'étois donc sûr que le Roi, de *lui à moi*, étoit content ; & s'il ne me témoignoit pas publiquement sa satisfaction, j'avois droit de présumer que c'étoit par des ménagemens auxquels les Princes les plus absolus sont quelquefois forcés de s'assujettir comme les autres. Dans cette persuasion, je crus devoir, avant que de quitter, tâcher de rendre au Roi un dernier service, qui les mettroit en liberté d'avouer les premiers.

Il tâche inutilement d'engager l'Electeur à attaquer le Prince de Bade.

Campé à Memmingen (*a*), après avoir pris Kempten & plusieurs postes sur l'Isler, je tenois le Prince de Bade dans une situation assez embarrassante. Les débris de l'armée de Stirum, fortifiés par divers secours tirés du Rhin, restoient sur le Haut-Danube sans oser approcher. Le Prince de Bade étoit avec son armée auprès de Reischellrod, couvert d'un ruisseau, comptant toujours que l'Electeur reviendroit sur le Lek, & le craignant, parce que son

(*a*) Ce récit est tiré des Mémoires manuscrits.

armée, privée de ses renforts, n'étoit plus comparable à la nôtre. Le voyant dans cette position, si j'avois marché avec diligence, je pouvois le forcer à une action, ou à une retraite désavantageuse. J'allai donc trouver l'Electeur, & luis dis : » Le Prince de Bade, » informé de tout ce qui se passe chez » vous, a marché pour réunir toutes » ses forces. Il sait le malheur que » j'ai de vous déplaire, que je veux » m'en retourner ; & j'ose, sans va- » nité, assurer Votre Altesse qu'il en » a grande envie. Voulez-vous me » donner une marque de confiance qui » vous sera, pour le moins, aussi » utile que tout ce que j'ai fait jus- » qu'à présent pour votre service ? » Marchons cette nuit au Prince de » Bade. Nous le détruirons à coup » sûr, ou nous le forcerons de se re- » tirer dans le Tirol, ou chez les » Suisses. Nos forces sont unies. L'ar- » mée du Roi désire une action, & » voici la plus éclatante qui ait ja- » mais été entreprise. Au nom de » Dieu, faites-moi la grace de me » croire «. Mes prieres furent inutiles. L'Electeur refusa opiniâtrément ; & 1703.

1703.

je finis par lui dire : » Hé bien, je » prends congé de Votre Altesse Electorale, car j'ai mon congé dans ma » poche «. Il marqua une grande surprise, & assura qu'il ne consentiroit jamais que je me retirasse. Sans disputer, je me contentai de lui dire : » Je » viendrai demain saluer Votre Altesse à la pointe du jour, & lui » dire adieu «. Toute la nuit se passa en voyages du Comte de Sangfré, pour tâcher de me retenir. Il y employa tous ses efforts, & jusques aux larmes, aussi bien que plusieurs Officiers-Généraux. L'Electeur me fit dire qu'il ne me donneroit pas d'escorte. Je répondis que j'en prendrois d'autorité, puisque l'armée étoit à mes ordres; & en effet, j'en commandai une de deux mille chevaux, & j'allai, dès la pointe du jour, chez l'Electeur, selon ma promesse.

Il donne de bons avis à l'Electeur, & part.

Il n'oublia rien pour me faire changer de résolution; mais je demeurai ferme dans celle que j'avois prise, ou d'aller attaquer le Prince de Bade, ou de me retirer. Il persista aussi dans celle de ne point risquer d'action; ainsi il fallut se séparer. En prenant congé,

congé, je lui dis : » Je souhaite que » Votre Altesse Electorale se trouve, » après mon départ, dans des situa- » tions aussi heureuses que celles où » je la laisse. J'ose vous dire que vous » êtes environné de gens qui vous » vendent à l'Empereur. Vous avez » pu marcher à Vienne, & donner » la loi à l'Empire. Ils vous en ont » empêché. Vous êtes encore maître » du Danube; prenez Passau. Forti- » fiez vos villes, sur-tout Sternberg, » ce fort sur Donavert, dont le » grand Gustave nous a appris l'im- » portance. Voilà, Monseigneur, les » conseils que je dois au zele que j'ai » pour le service du Roi & le vôtre, » & au caractere de vérité & de pro- » bité que Dieu me fera la grace de » conserver toute ma vie «. Le Prince m'embrassa affectueusement, & honora mon départ de quelques larmes. En retournant au camp, je trouvai les Soldats & les Officiers en pleurs hors de leurs tentes, entre autres Milord *Clar* & le Comte de *Nettancour*, dont les marques de douleur étoient violentes. Je ne pus à mon tour m'empêcher de m'attendrir sur le sort de

1703.

1703. tant de braves gens, que je laissois exposés à des périls qui me paroissoient inévitables. J'arrivai sans accident à Schaffouse, le 19 Novembre. J'y trouvai le Comte de Marcin, auquel je remis l'escorte. Je l'instruisis de ce qui étoit le plus pressé, & je lui laissai d'*Hauteval*, mon premier Secrétaire, pour le mettre au fait des choses courantes, qu'il lui étoit important de savoir.

On lui propose le commandement d'une armée en Italie : il le refuse.

Je trouvai aussi à Schaffouse un courrier du Cabinet, chargé d'une dépêche du Roi, qui me proposoit le commandement de l'armée d'Italie, opposée à celle du Feld-Maréchal Comte Guido de Staremberg. Le Duc de *Vendôme* en commandoit une autre, composée en partie des troupes du Duc de Savoie. Ce Prince étoit soupçonné par la Cour de France d'une intelligence cachée avec l'Empereur, & j'en eus indice par un hasard assez singulier, qui prouve qu'en fait de secret, un Ministre doit se défier de tout ce qui l'environne. Je fis part au Roi de ma découverte, par celui même qui l'avoit faite. C'étoit un courrier que le Comte de Kaunitz avoit

congédié de son service, parce qu'il étoit François. En entrant auprès de moi, il me fit ce récit (*a*) : » Le 1703.
» Comte de Staremberg a une petite
» fille de dix à douze ans, très-éveil-
» lée, qui va souvent chez le Comte
» de Kaunitz son grand-pere, qui
» l'aime beaucoup. Se trouvant un
» jour dans sa chambre, & faisant sem-
» blant de badiner, elle écoutoit le
» Comte de Kaunitz, qui entrete-
» noit M. d'Aursberg. La petite fille
» a dit à l'homme qui porte ma dé-
» pêche à Votre Majesté, avoir en-
» tendu le Comte de Kaunitz dire
» à M. d'Aursberg : *Déguisez-vous*
» *tant que vous pourrez, & ne soyez*
» *que peu de jours à Turin* «.

Il paroît par-là qu'il y avoit une relation entre le Duc & l'Empereur, ou du moins qu'on vouloit l'établir. M. *Phelippeaux*, Ambassadeur de France en Savoie, étoit persuadé que le premier tort venoit de Versailles. Il me découvrit un jour, en présence de M. le Chancelier de Pontchartrain son parent, la marche de toute cette

(*a*). Lettre au Roi, du 12 Octobre.

1703. mésintelligence, qui vint d'une offre faite mal à propos. Il s'agissoit de s'assurer l'alliance de ce Prince, & la France & l'Espagne ne crurent pas trop l'acheter en proposant de lui céder le Milanois pour la Savoie. Il accepta de grand cœur, & se contenta de dire : » Vous me donnerez bien » Final ; car encore faut-il que je » puisse voir la mer «. Phelippeaux répondit, qu'il n'en étoit point parlé dans ses instructions. Cette affaire ainsi entamée, on ne sait par quelle fatalité le Roi changea de sentiment. Le Ministre dépêcha un courrier, qu'on supposa apparemment devoir atteindre le premier, pour retirer la proposition ; mais elle étoit faite de la veille.

Le Duc de Savoie informé que l'Ambassadeur avoit reçu un second courrier, & voyant qu'il ne se pressoit pas de renouer la conversation entamée sur le Milanois, eut quelques inquiétudes, sur-tout remarquant que l'Ambassadeur s'abstenoit de venir à la Cour comme à son ordinaire. Il n'y parut que le troisieme jour ; & au premier abord le Duc lui dit ; » Reprenons la conversation ; vous

» avez bien vu que j'ai été content » de la premiere proposition «. Phelippeaux répondit avec un air gourmé, qui lui étoit assez naturel : » Votre » Altesse Royale ne l'a pas approu- » vée, puisqu'elle a demandé le Mar- » quisat de Final. Il est vrai, je vous » l'ai demandé, répondit le Prince ; » mais je n'ai pas dit que je n'écou- » terois rien sans cet article ; repre- » nons la matiere. Qui demande plus, » répliqua Phelippeaux, n'accepte pas » le moins. Monsieur, reprit le Duc » de Savoie, vous avez reçu un cour- » rier avant-hier. Vous n'êtes pas venu » ici depuis trois jours ; y a-t-il du » changement «? Phelippeaux parut embarrassé. Le Duc lui dit : » Les » bonnes volontés ne sont pas longues » chez vous «, & se tut. Depuis ce temps, les défiances augmenterent, & elles allerent au point que l'on arrêta les troupes de Savoie, qui servoient dans l'armée du Roi en Italie, & les autres qu'il avoit en France. Le Duc de Vendôme le traita en ennemi, & marcha contre ses Etats. 1703.

Ce fut dans ces circonstances que le Roi me proposa le commandement

1703. de l'autre armée. Les peines que j'avois eues en Baviere, sous un Prince auquel il falloit déférer, furent pour moi un avertissement de ne me pas exposer aux mêmes embarras, avec un Collegue plus ancien que moi, & qui avoit en chef la direction de cette guerre. C'est pourquoi je suppliai Sa Majesté de me dispenser d'accepter ce commandement : ce qu'il m'accorda; & je pris à petites journées le chemin de la Cour, où j'arrivai à la fin de Décembre.

Le Maréchal très-bien reçu du Roi.

Les courtisans étoient bien empressés de voir si le mécontentement qu'ils supposoient qu'on avoit eu de ma mésintelligence avec l'Electeur, prévaudroit sur mes services; & plusieurs le désiroient. Mais le Roi trompa leur attente; il me marqua beaucoup de bonté. Quoiqu'il n'y eût pas de logement destiné pour moi à Marli, où étoit la Cour quand je me présentai, il m'en fit marquer un; & comme depuis cinq ou six ans que je n'y avois été, il s'y étoit fait beaucoup d'embellissemens, le Roi eut la complaisance de me les montrer lui-même, & de faire jouer les eaux

pour moi. Il m'entretint avec une confiance qui dut mortifier les jaloux (a). 1703.
» Sa Majesté me parla d'un Officier
» qui, dans le dessein de se donner les
» honneurs de la victoire d'Hochstet,
» lui avoit dépêché un courrier avant
» le mien, pour lui en annoncer la
» nouvelle : je le jugeai indigne de
» ma colere, & répondis seulement
» à Sa Majesté, que l'on pouvoit lui
» pardonner d'avoir manqué à son
» Général, puisque le bonheur d'être
» le premier à annoncer une bonne
» nouvelle, tourne quelquefois la tête;
» mais que cette action qui pouvoit
» être blâmée, étoit cependant une
» des plus raisonnables qu'il eût faites.
» M. de *Chamillard* ne me dit rien
» sur ce qui s'étoit passé. Je ne lui en
» parlai pas non plus. C'étoit lui qui
» avoit fait les fautes, & les Ministres
» ne les avouent jamais. Le Roi trouva
» bon que j'allasse me reposer dans
» mes terres, & y rétablir ma santé «.

Les commandemens se distribuoient 1704.
pour la campagne de 1704, sans qu'il

Le Maréchal de Villars est envoyé en Languedoc.

(a) Lettre à M. le Comte du Bourg, du 2 Septembre 1704.

parût être question de moi. Le Maréchal de Villeroi étoit destiné pour la Flandre, M. de Vendôme pour l'Italie, le Maréchal de Tallard pour le Rhin. » Quand vous vous reposeriez » après deux aussi belles campagnes, » me dit le Maréchal de Villeroi, c'est » demeurer sur la bonne bouche «. Que ce fût ironie ou compliment, je lui répondis sur le même ton : » Je ne » sais si le Roi me laissera sans commandement ; si cela arrive, j'aurai » quelque ennemi à la Cour qui s'en » réjouira ; mais les ennemis du Roi » s'en réjouiront encore davantage «.

1704. Cependant le Roi ne me perdoit pas de vue. Il me destinoit le commandement du Bas-Languedoc, qui étoit depuis plusieurs années le centre d'une révolte opiniâtre. Sa Majesté m'apprit elle-même, sur la fin d'Avril, sa résolution en ces termes pleins de bonté. » Des guerres plus » considérables à conduire, vous con» viendroient mieux ; mais vous me » rendrez un service bien important, » si vous pouvez arrêter une révolte » qui peut devenir très-dangereuse, » sur-tout dans une conjoncture, où

» faisant la guerre à toute l'Europe, il » est assez embarrassant d'en avoir une » dans le cœur du Royaume «. 1704.

Je pris peu de jours pour me préparer à mon départ, & pendant ce court intervalle, je tâchai de me former une idée de l'état des choses, autant qu'il se pouvoit, d'après les relations contradictoires qui venoient de ce pays. Ce que je démêlai le plus clairement, c'est qu'on employoit contre les coupables les supplices les plus cruels, sans grace aucune, & je jugeai que c'étoit peut-être cette rigueur inflexible qui les portoit aux actions barbares qu'on leur reprochoit, & à exposer sans ménagement, dans les combats, une vie qu'ils étoient infailliblement destinés à perdre par une mort ignominieuse & cruelle. Je me proposai d'essayer une autre conduite, & en prenant congé du Roi & ses derniers ordres, je lui dis : » Si Votre Majesté me le permet, j'agirai par des manieres toutes différentes de celles que l'on emploie, » & je tâcherai de terminer par la » douceur, des malheurs où la sévérité me paroît, non seulement inu-

Intentions du Roi.

» tile, mais totalement contraire. Il
1704. » me répondit : Je m'en rapporte à » vous, & vous croyez bien que je » préfere la conservation de mes peuples à leur perte, que je crois certaine, si cette malheureuse révolte » continue «.

Promesse qu'on lui fait, & son but. Le Ministre me dit en partant, que si j'appaisois la révolte, je rendrois au Roi un service plus grand que de gagner trois batailles sur la frontiere, & que j'en serois bien récompensé. J'étois accoutumé à ces douceurs, à les voir sans effet, & ne m'en pas moins sacrifier à tout ce que je croyois utile. (*a*) » Je me mis dans la tête de » tout tenter, d'employer toute sorte » de voies, hors celle de ruiner une » des meilleures Provinces du Royau» me, & même que si je pouvois ra» mener les coupables sans les punir, » je conserverois les meilleurs hommes » de guerre qu'il y ait dans le Royau» me ; ce sont, me disois-je, des » François, très-braves & très-forts, » trois qualités à considérer «.

(*a*) Lettre à M. le Cardinal Janson, du 6 Août.

Plein de ce projet, je me mis en route avec confiance (*a*). On me fit de grands honneurs à Lyon, & dans les principales villes où je passai. L'empressement des peuples me dédommagea bien de la froideur des courtisans. Le Vice-Légat d'Avignon vint me recevoir à mon bateau, hors de la ville, avec sa cavalerie consistant en une compagnie. Le frere du Cardinal Maldaquini, qui la commandoit, a titre de Général, & le privilége de ne jamais monter à cheval (*b*). J'allai de là descendre à Beaucaire, où M. *de Lamoignon de Baville*, Intendant, & les premiers de la Province m'attendoient. Ils me montrerent une prophétie de Nostradamus, qui marquoit que le Commandant qui arriveroit dans le Languedoc par Beaucaire, dissiperoit les révoltés, & rétabliroit entiérement le calme. J'aurois pu dire de la prophétie, comme le Cardinal Mazarin de la comete 1704.

Bons pronostics.

(*a*) Lettre à M. de Chamillard & à Madame de Maintenon, du 13 Mars.

(*b*) Tiré des Mémoires, soixante-unieme cahier.

dont on voulut lui appliquer les influences : *Elle me fait trop d'honneur.* Mais je laissai croire, cela ne pouvant nuire à mes opérations.

1704.

Eloge de M. de Lamoignon de Baville.

Je trouvai une grande ressource dans M. *de Baville*, & je n'hésitai pas à lui rendre, dès les premiers jours, un témoignage que je confirmai quand je l'eus mieux connu. » Il » voit, écrivis-je au Ministre (*a*), » plus clair que personne dans les sen- » timens de cette Province. Vingt » années qu'il y a passées, la soli- » dité de son esprit, & son extrême » application au bien du service, le » mettent plus en état que personne » du monde, de ne se pas tromper : » aussi n'ai-je pas hésité à suivre ses » sentimens, qui m'ont paru aussi zé- » lés que remplis de vérité & de » bon sens. Ces mêmes qualités lui » ont fait beaucoup d'ennemis dans la » Province. Cependant le Général qui » y commanderoit sans son secours, » seroit embarrassé «.

Il fut d'abord question de connoître

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, des 30 Mai & 2 Août.

les gens à qui j'avois affaire, & M. de Baville m'y servit beaucoup. J'en instruisis le Roi. » Le mérite de M. de » Baville, lui dis-je (a), est si connu de » Votre Majesté, qu'il ne me convient » pas d'en parler. Mais quand je pense » qu'une infinité de gens me pressoient » de commencer par supplier Votre » Majesté de vouloir bien nommer un » autre Intendant, ils connoissoient » bien peu ce qui convient au service » de Votre Majesté; & pour moi, » Sire, j'étois bien persuadé que ses » lumieres me seroient d'un grand se» cours; & je dois me louer infini» ment de la maniere dont il a bien » voulu me les donner « : aussi pris-je dès-lors avec lui un plan de conduite qui ne se démentit point. » (b) Nous » étions entourés d'esprits légers, pré» somptueux & mutins, gens qui » croyoient en savoir bien plus que » ceux qui les gouvernoient. Je reçus » une infinité de lettres anonymes con» tre lui. Il n'y a rien qu'on ne fît 1704.

(a) Lettre au Roi, du 2 Août.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai.

1704. » pour nous brouiller; mais je lui montrai tout ce qu'on m'écrivoit, & je » lui dois cette justice, que personne, » dans ces troubles, n'a servi le Roi » plus utilement «.

Disposition des esprits. Il m'apprit donc, ce que j'eus lieu de vérifier ensuite par moi-même, » qu'en général nous avions affaire à » des têtes bien extraordinaires (*a*); » à un peuple qui ne ressemble en rien » à tout ce que j'ai connu; vif, turbulent, emporté, susceptible d'impressions légeres comme profondes, » tenace dans ses opinions. Joignez à » cela le zele de la Religion aussi ardent chez le Catholique que chez » l'Hérétique, & vous ne serez pas » surpris, disois-je au Ministre, que » nous soyons souvent très-embarrassés.

» Il y a trois sortes de Camisards (*b*): » les premiers, avec lesquels on pourroit entrer en accommodement, » pour être las des miseres de la guerre, » & connoissant qu'elle causera tôt ou

(*a*) Lettre à M. de Chamillart, du 9 Mai.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Juin.

» tard leur perte. Les seconds, d'une » folie outrée sur le fait de la Religion, absolument intraitables sur cet » article. (a) Le premier petit garçon » ou petite fille qui se met à trembler, » & assure que le Saint-Esprit lui » parle, tout le peuple le croit ; & si » Dieu, avec tous ses Anges, venoit » leur parler, il ne les croiroit pas » mieux. Gens d'ailleurs sur lesquels » la peine de mort ne fait pas la moindre impression. Ils remercient dans » le combat, ceux qui la leur donnent ; ils marchent au supplice en » chantant les louanges de Dieu, & » exhortent les assistans, de maniere » qu'on a été souvent obligé d'entourer les criminels de tambours, pour » empêcher le pernicieux effet de leurs » discours. Les troisiemes enfin (b), » gens sans religion, accoutumés au » libertinage, au meurtre, à se faire » nourrir par les paysans, & à ne plus » faire que voler, & même beaucoup

1704.

(a) Lettre à M. de la Feuillade, du 10 Juin.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai.

» de débauches, canaille furieuse ;
1704. » fanatique, & remplie de Prophé-
» tesses «.

Beaucoup des Catholiques n'étoient guere plus raisonnables, & pouvoient aussi se partager en plusieurs classes : » Entre les anciens, les uns (*a*), aveu- » glés par leur zele, trouvoient du » danger pour la Religion dans tous » les adoucissemens qu'on croyoit de- » voir accorder aux Hérétiques, par » l'espérance de les ramener. D'autres, » entraînés par leur cupidité (*b*), se » voyant les plus nombreux & les plus » forts, regardoient le bien des Héré- » tiques, & même des nouveaux con- » vertis, comme une proie qui leur » étoit due. Il n'y avoit pas en eux la » moindre ombre de charité chré- » tienne. A les entendre, il n'y avoit » d'autre parti à prendre que de tuer » tous ces gens-là, du moins de les » chasser du pays sans distinction (*c*) ;

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 12 Mai.

(*c*) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai.

» ils tenoient à cet égard des propos » mêlés de menaces, qui revenoient » aux révoltés & les aigrissoient. En- » fin le plus petit nombre étoit de » ceux qui plaignoient l'aveuglement » des Hérétiques, sans leur faire de » mal, ni désirer qu'on leur en fît «. 1704.
Quant aux nouveaux convertis, j'ai su de gens censés, Ecclésiastiques, Grands-Vicaires & autres, que, sur mille, il n'y en avoit peut-être pas deux qui le fussent véritablement : (a) ceux des villes qui avoient quelque chose à perdre, n'osoient rien dire ; mais ils gémissoient en secret, d'être obligés de se faire violence, & aidoient d'argent & de conseil ceux de leurs freres qui exposoient leur vie pour la cause commune. Nous découvrîmes même, (b) que, malgré les précautions prises pour empêcher toute correspondance, il y avoit un consistoire secret qui dirigeoit les mouvemens des troupes. » On crut bien faire d'opposer aux » Camisards armés, des compagnies de

(a) Lettres à M. de Chamillard, du 1 Novembre; & à M. le Chancelier, du 8.
(b) Lettre à M. de Chamillard, du 28 Juin.

» Cadets, formées de nouveaux con-
1704. » vertis, qu'on nomma *Camisards* » *blancs*. (*a*) Ils réussirent quelque » temps à arrêter l'extrême brigandage » des *Camisards noirs*. Mais bientôt » ils eurent les vices de ceux qui; » ayant perdu la Religion qu'ils pro- » fessoient, ne connoissent plus ni » celle-là, ni celle qu'on veut leur » donner, & deviennent capables des » plus grands crimes. Ils nous firent » même craindre quelque temps de les » voir se réunir aux Camisards noirs, » sous le prétexte toujours flatteur pour » le peuple, de s'opposer à l'augmen- » tation des impôts. Il me fallut beau- » coup d'adresse & de circonspection, » pour manier ces esprits mal dispo- » sés (*b*). Je prévis qu'il n'en faudroit » pas moins pour conduire nos propres » troupes. (*c*) Le soldat n'aimoit pas » cette guerre, & même la craignoit, » parce qu'il falloit se battre contre des

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Juin.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 22 Septembre.

(*c*) Lettre à M. de Chamillard, du 18 Juin.

» gens déterminés, parens & amis de
» leurs hôtes ordinaires. L'Officier la 1704.
» détestoit, & redoutoit encore da-
» vantage, parce qu'il n'y avoit ni
» honneur ni sûreté, étant réduit à
» faire le métier de Prévôt & d'Ar-
» cher, dans la crainte perpétuelle des
» représailles. (*a*) Nous découvrîmes
» aussi, que, parmi nos Commandans,
» ceux sur-tout qui étoient du pays,
» il y en avoit qui craignoient la fin
» de la guerre, qui leur auroit fait per-
» dre leur petite domination; (*b*) qu'ils
» écrivoient aux révoltés des lettres
» dures, qui leur faisoient croire que
» les offres de graces dont ils accom-
» pagnoient leurs menaces, n'étoient
» qu'un leurre pour les surprendre.
» Nous eûmes lieu de croire que quel-
» ques massacres, qu'on vouloit faire
» passer pour fortuits, avoient été mé-
» nagés pour intimider & éloigner
» plus que jamais des rebelles qui

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 1 Mai.

b) Lettre de M. *Daigaillier*, du 2 Juin; à M. de *Bombelles*, du 12 Juin : d'autres, de diverses dates, à MM. de *Planque* & de la *Lande*, dont il loue les services.

» étoient prêts à se rendre. Ce conflit
1704. » d'intérêt étoit cause qu'à la moindre » alarme nous étions assaillis de donneurs d'avis, qui prétendoient que » leurs conseils fussent préférés, qui » se fâchoient quand on ne les suivoit » pas, & dont il falloit pourtant se » défier, parce que la plupart n'étoient » guidés que par la haine, la jalousie, » la vengeance, l'avarice, & très-peu » par le vrai désir du bien «. Tel est le tableau que je me fis de l'état des choses, & le labyrinthe dans lequel je m'enfonçai.

Plan de conduite. (a) Pour m'y conduire & en sortir avec honneur, je pris la résolution, de concert avec M. de Baville, de joindre persévéramment la douceur & la fermeté; de poursuivre les rebelles à outrance, de ne leur point donner de relâche, ni grace à ceux qui seroient pris les armes à la main; mais d'accorder à ceux qui se rendroient tout ce que les circonstances pourroient permettre; c'est-à-dire, aux uns de se retirer en pays étranger, en emportant

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 1 Mai.

le prix de leur bien, qu'on leur laisseroit vendre; aux autres, de rester dans leur patrie, sous le cautionnement de quelques Catholiques connus, qui répondroient de leur conduite; mais à aucun, ni dans aucun cas, l'espérance d'exercer leur Religion. Je fis connoître ces intentions dans les évêchés de Nîmes, d'Alais, de Mende, & partie de celui de Montpellier, par des placards, & je les expliquai moi-même à ceux qui purent m'entendre. 1704.

» (*a*) L'on me flattoit que mes dis» cours au peuple faisoient quelque » impression. Je les faisois devant » MM. les Evêques même, afin qu'ils » vissent que je ne sortois pas de mon » caractere; & MM. de Nîmes & » d'Alais m'ont assuré que je disois » précisément ce qui étoit le plus pro» pre à ramener les esprits «.

Recherche des rebelles.

Mais je dois avouer que je réussis mieux à les forcer, qu'à les persuader. Quand j'eus un peu étudié le pays, je distribuai & plaçai en différens endroits mes troupes, qui consistoient environ en deux mille cinq cents hom-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mai.

mes, avec des ordres de partir toutes
1704. ensemble, comme pour une chasse générale. Afin que les Officiers supérieurs n'eussent point de répugnance en se voyant réduits à commander de petits corps, (a) moi Maréchal de France, je me mis à la tête d'un parti de quatre cents hommes. Je parcourus la plaine, je m'enfonçai dans les montagnes. » Nous avons fait, mandai-je » au Ministre (b), une course très- » rude par des pays horribles; M. de » Baville en a été : j'ai voulu aller » dans les retraites les plus secretes de » ces gens, où on n'avoit pas encore » pénétré. En même temps que cinq » détachemens, dont je commandois » un, fouilloient les fermes, les ha- » meaux, les villages, les garnisons » des petites villes s'étendoient comme » un filet le long des rivieres, gar- » doient les ponts & les défilés, bat- » toient l'estrade, & se donnoient la » main par des vedettes de correspondance.

Leur frayeur & leur détresse. » Les Rebelles, ainsi pressés, se sont

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 4 Mai.
(b) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mai.

» séparés par petites troupes; dont les
» unes se cachent dans les cavernes, 1704.
» d'autres rodent dans les forêts, fa-
» vorisés par les gens du pays, qui les
» soutiennent; de sorte qu'il est im-
» possible, ni par argent, ni par me-
» naces, de savoir où ils sont retirés.
» Une recherche si exacte les désole,
» & les met sur les dents. Les provi-
» sions leur manquent. J'ai su que
» Cavalier, leur principal Chef, a en-
» voyé à minuit demander du pain dans
» un village voisin de l'endroit où j'é-
» tois. *Vous allez vous perdre*, a-t-on
» répondu à ces pourvoyeurs, *M. le
» Maréchal est ici près avec toute
» sa troupe. N'importe où il soit*, ont-
» ils dit, *il vaut autant être tué, que
» de mourir de faim. Il y a deux
» jours que nous n'avons mangé.* Ils
» se sont informés curieusement de ce
» que je dis aux Communautés à mon
» passage, & il paroît que les promes-
» ses de grace & de bons traitemens,
» dont on leur a fait part, les ont
» touchés, puisque, sur leur rapport,
» la troupe de Cavalier, qui est d'en-
» viron quatre cents hommes, s'est
» émue au point, que ce Chef, qui a

» grande autorité sur eux, a éclaté en
1704. » reproches. *Ceux de vous autres*,
» leur a-t-il dit, *qui veulent aban-*
» *donner Dieu, je les abandonne au*
» *démon. Partez, mais au moins,*
» *laissez-moi vos armes. J'en trouve-*
» *rai d'autres qui défendront avec*
» *moi la cause de Dieu, ou je mour-*
» *rai à leur tête.* Par ses discours,
» il les a retenus encore un jour; mais
» ensuite ils se sont séparés par petits
» pelotons de quinze ou vingt, &
» moins encore, dont la plupart n'é-
» tant plus encouragés par leur nom-
» bre, viennent se rendre successive-
» ment «.

Cavalier, le principal Chef, parlemente. Son portrait.

Cette désertion fit connoître à Cavalier, que, de la maniere dont je m'y prenois, offrant la grace à ceux qui se soumettoient, ne faisant point de quartier à ceux qui résistoient, & surtout ne leur manquant jamais de parole, il étoit impossible que sa troupe ne défilât, & qu'il ne se vît bientôt lui-même réduit aux dernieres extrémités. Pour les prévenir, il résolut de traiter. Je le sus, & je lui détachai des gens qui lui donnerent des espérances. Il m'écrivit; je répondis. Il demanda une

une entrevue, je l'accordai (*a*). Voici ce qui me parut de cet homme, & le portrait que j'en fis au Ministre (*b*). 1704.

» C'est un paysan du plus bas étage, » qui n'a pas vingt-deux ans & n'en » paroît pas dix-huit; petit, & aucune » mine qui impose, qualités nécessai- » res pour les peuples; mais une fer- » meté & un bon sens surprenans. Je » vous en conterai ce trait. Il est cer- » tain que, pour contenir ses gens, » il en faisoit souvent mourir, & je » lui demandois hier : *Est-il possi- » ble qu'à votre âge, & n'ayant pas » un long usage du commandement, » vous n'eussiez aucune peine à or- » donner souvent la mort de vos pro- » pres gens ? Non, Monsieur*, me » dit-il, *quand elle me paroissoit » juste. Mais de qui vous serviez- » vous pour la donner ? Du premier » à qui je l'ordonnois, sans qu'au- » cun ait jamais hésité à suivre mes » ordres*. Je crois, Monsieur, que » vous trouverez cela surprenant : d'ail-

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, depuis le 13 Mai jusqu'au 30 Juin.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Juin.

» leurs il a beaucoup d'arrangemens
1704. » pour ses subsistances, & dispose aussi
» bien ses troupes pour une action;
» que des Officiers bien entendus le
» pourroient faire; c'est un bonheur si
» je leur ôte un pareil homme «.

Il se rend. Du moment que Cavalier eut commencé à traiter, jusqu'à la fin, il agit toujours de bonne foi. Il y eut plusieurs conditions agréées & rejetées, avant qu'on tombât d'accord. Il se flattoit de ramener à la soumission environ trois mille hommes, & il proposoit de tirer de ce nombre de quoi former un beau régiment, qu'il commanderoit sous mon nom, & consentoit d'aller servir en Alsace, en Portugal, & par-tout où on l'enverroit. Il demandoit pour ceux que des raisons de famille, d'intérêt, ou autres, retiendroient dans le pays, permission de professer leur religion publiquement dans des endroits dénommés. Je répondis, que jamais ce dernier article ne passeroit; qu'à la bonne heure, comme je l'avois déjà promis de vive voix & par des placards, on accorderoit à ceux qui voudroient s'expatrier, permission de vendre leurs biens; que

ceux qui ne vendroient pas, pourroient rester dans leurs maisons, sous le cautionnement de personnes connues, qui répondroient de leur conduite; que les prisonniers seroient délivrés, ou pour s'en aller, ou pour rester, à ces conditions; qu'à l'égard de Cavalier, plus il rameneroit de monde, plus il seroit récompensé; que si on formoit un régiment, il en seroit le Colonel; mais qu'en attendant, il en auroit toujours le titre avec une pension. 1704.

J'assignai la petite ville de Calvisson pour tous ceux qui voudroient imiter la troupe de Cavalier, que j'y établis, avec des vivres, des habits, & les autres choses nécessaires à ces malheureux, qui y vinrent manquant de tout. Pour Cavalier lui-même, à la tête d'un petit détachement, composé des plus sages de ses gens, il se mit en route pour aller chercher ses Lieutenans, & leur faire entendre raison, s'il pouvoit. Je le suivis, pour être à portée de traiter ou de combattre, selon les circonstances. Les plus considérables d'entre eux, qui jusqu'alors s'étoient dits Lieutenans de Cavalier, mais

Séjour à Calvisson.

1704. qui, par sa retraite, devenoient chacun Chef indépendant, étoient Roland, Ravanel & Catinat, ce dernier ainsi nommé, parce qu'il avoit servi sous ce Général.

Pendant que nous les cherchions, comme on croyoit que ceux de Calvisson ne demeureroient pas longtemps dans cette ville, on leur permit de faire leurs prieres publiques, & de chanter leurs pseaumes. Cela ne fut pas plus tôt connu des environs, que voilà mes foux qui accourent des bourgs & châteaux voisins (a), non pour se rendre, mais pour chanter avec les autres. On ferme les portes ; ils sautent les murailles, & forcent les gardes. Les Curés & autres Ecclésiastiques murmurent de ce concours occasionné par une tolérance momentanée, dont ils craignent la continuité. On publie que j'ai accordé indéfiniment le libre exercice de la Religion, & que je ne dois qu'à cette condition le retour de ceux qui se soumettent. Ce bruit se répandit jusqu'à la Cour, où

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai.

je fus obligé d'écrire pour me justifier (*a*). Les plus sensés, loin de me faire un crime de ma correspondance, la regardoient comme un mal nécessaire. *Bouchons-nous les oreilles*, disoit l'Archevêque de Narbonne, *& finissons*. 1704.

Bonnes dispositions des Rebelles.

Cavalier réunit avec peine les deux troupes de Ravanel & de Roland. Pour Catinat, il s'étoit sauvé dans les Hautes-Sévennes : » Il leur fit un discours qui » les ébranla (*b*) ; de sorte que Mal» plet & Mialet, deux jeunes hommes » très-bien faits, des premiers Offi» ciers de Roland, & au dessus du » paysan, vinrent me trouver de sa » part, & m'assurer que sous deux » jours lui Roland, & tout ce qu'il » pourroit rassembler, viendroient se » mettre entre mes mains. J'ajoutois » au Ministre : Les nouveaux conver» tis font des merveilles. La crainte » des maux qu'ils prévoient, l'espé» rance de voir la tranquillité réta» blie, un zele de bons François &

(*a*) Lettre au Roi, du 14 Juin.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Juin.

1704.

» bons serviteurs du Roi les anime. » J'ai tellement exhorté tous les paysans, que les meres même vont arracher leurs enfans du milieu des » Camisards, & l'on m'a assuré que » celle de Roland a été le trouver, & » lui a dit : *Tu ne me tueras pas, car* » *je suis ta mere, & je ne te quitterai* » *pas que tu n'ayes donné le repos à* » *ton pays*. Enfin j'ose à présent espérer la fin entiere de tous ces désordres. Cependant, quand on a à » ramener un peuple qui a la tête renversée, on ne peut répondre de rien, » que tout ne soit consommé «.

Elles changent : Cava- [illegible] que de la vie.

En effet, pendant que Cavalier, aidé du sieur d'Aigalier, Gentilhomme du canton, traitoit avec ces troupes, qu'il voyoit prêtes à se rendre, » Ravanel, qui n'avoit jamais été bien » disposé, se laisse tomber de cheval (a), est un quart-d'heure à trembler, & puis dit de la part de Dieu, » que Cavalier & Roland les trahissent, qu'il faut les arrêter. La discorde se met aussi-tôt entre les deux

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 11 Juin.

» troupes de Roland & de Ravanel ; 1704.
» elles se battent. Celui-ci ne se trou-
» vant pas le plus fort, se rend aux
» inspirations de Ravanel. Cavalier,
» qui heureusement montoit un de
» mes chevaux, se sauve de vîtesse.
» Le sieur d'*Aigalier* demeure au mi-
» lieu d'eux, offre de se battre pour
» la vérité contre Ravanel & ceux
» qui osent soutenir que Dieu ne pré-
» fere pas la paix à la guerre.

» Ayant appris que la négociation
» étoit rompue, je fais marcher dès la
» nuit toutes les troupes par différens
» endroits. De ma personne, je me
» porte avec huit cents hommes dans
» les plus périlleux. M. de Menou in-
» vestit Roland dans le château de la
» Prade. Il se sauva tout nu. On prit
» ses habits, ses chevaux, & tout ce
» qu'il avoit (*a*). J'envoyai de tous
» côtés des ordres de pousser les Re-
» belles à outrance, de ne se point
» laisser amuser par leurs offres, que
» dans les promesses qu'ils faisoient
» quelquefois de se soumettre, ils
» n'avoient pour but que de gagner

(*a*) Lettre à M. de la Lande, du 15 Juin.

1704. » la récolte, après quoi ils deviendroient plus insolens. Je commandai de les chercher, de les attaquer, » de leur faire une guerre si vive dans » la plaine & dans les montagnes, » qu'on ne leur laissât pas le temps de » respirer «.

Cavalier part. Je songeai en même temps à me débarrasser de ceux de Calvisson. J'en trouvai, au retour de ma course, le nombre bien diminué, par des événemens que je n'avois pu prévoir. Il s'étoit répandu un bruit, que les ennemis étoient déterminés à soutenir cette année efficacement les Rebelles; que les Anglois devoient jeter sur la côte du Languedoc, des armes, de l'argent, des provisions, pendant que le Duc de Savoie feroit filer du côté de Nice des Officiers, la plupart du pays, & réfugiés dans le sien, capables de discipliner les Camisards, & de les former à une guerre réguliere. Ce bruit, qui n'étoit pas destitué de fondement, parvenu à Calvisson, y causa bien du changement. Comme s'ils touchoient déjà tous les secours qu'on leur promettoit, ils déserterent par bandes; & Cavalier, qui resta fidele

à ses engagemens, se vit réduit à cent vingt hommes. Je les fis partir pour la frontiere. Ils étoient précédés & suivis d'un détachement de Dragons, commandé par le sieur de *Bassignac*, Capitaine & Aide-Major de Firmaçon, homme prudent & ferme, qui s'acquitta très-bien de sa commission. Sur la route ils prirent tous les prisonniers qui voulurent bien s'incorporer à eux, & qui ne laisserent pas de grossir la troupe. Cavalier écrivit plusieurs fois pendant sa marche à ses anciens camarades, qu'il étoit bien traité, & les exhorta à suivre son exemple. Arrivés en Alsace, on leur permit de se retirer chez l'Etranger, ou d'entrer dans nos troupes, à volonté. Je fis donner à Cavalier une pension de deux mille livres; mais il n'en fut pas long-temps payé, parce qu'il passa dans les troupes de Hollande, où on lui donna le grade de Colonel; & j'ai su depuis, qu'il y a servi avec honneur.

1704.

Les Camisards rassurés par les ennemis.

Les Rebelles eurent ensuite quelque relâche, parce que je fus obligé de me rendre sur la côte, qui sembloit menacée par une escadre de quarante-cinq vaisseaux de ligne, que les Anglois

avoient fait entrer dans la Méditer-
1704. ranée. Je fus averti à temps (*a*) ; & je pris si bien mes mesures, que ni les Officiers qu'ils débarquerent, ni ceux que le Duc de Savoie envoya par Villefranche, ne purent pénétrer dans le pays. Il ne me fut cependant pas possible d'empêcher quelques émissaires de s'y glisser avec de l'argent, qui rehaussa les espérances des plus entêtés. Ils se flatterent que la crainte de voir perpétuer la guerre par ces secours, pourroit leur faire obtenir, dans ces circonstances, des conditions plus avantageuses, comme la permission des exercices de religion moins gênés, si on ne pouvoit les avoir publics. Les Consistoires secrets qui subsistoient toujours dans les villes, malgré les recherches de M. de Baville, firent dire aux Camisards, qu'il y auroit de la folie à eux de quitter les armes dans le temps que les embarras qui m'environnoient alloient me forcer de tout accorder. On répandit

(*a*) Lettre de M. de *Quinson* à M. de Villars, du 27 Mai ; & du Prince Monaco au même, du 2 Juin.

aussi avec profusion les libelles d'un certain Abbé de la Bourlié, qui faisoit une peinture affreuse des tourmens qu'il supposoit qu'on faisoit souffrir aux Religionnaires, & dont il assuroit que leur soumission ne les exempteroit pas (*a*). » Ils étoient » écrits avec esprit, mais follement, » & avec assez de malignité & de » noirceur, pour faire impression sur » des têtes seches & fanatiques «. 1704.

Ce moment fut celui des intrigans de toute espece (*b*); les uns me présentoient des projets de guerre, d'autres d'accommodement, & le refrein étoit toujours des graces, ou des pensions qu'ils demandoient. Ne se voyant pas trop écoutés, ils envoyoient leurs imaginations à la Cour; quelques-uns y allerent eux-mêmes, malgré moi, pour les faire valoir; je fus obligé d'écrire qu'on ne leur laissât pas entrevoir les moindres espérances, de peur qu'elles ne rendissent plus difficiles *Ils sont poursuivis plus vivement.*

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 26 Juillet.

(*b*) Lettres à M. de Chamillard, des 22 Juillet & 14 Septembre.

ceux avec lesquels je traitois sur les
1704. lieux. Il en revenoit toujours quelques-uns à résipiscence. Pour les hâter, je fis enlever tout ce que je pus trouver de peres & meres de ceux qui continuoient à porter les armes. Ces especes d'otages renfermés dans des lieux sûrs, mais sans mauvais traitemens, en rappelerent un grand nombre. J'interdis le transport des blés aux endroits les plus suspects. Dans ces lieux mêmes on arrêta tous les jeunes gens indistinctement, sauf à faire ensuite le triage. On renvoyoit ceux qui donnoient des espérances, & on gardoit les autres, jusqu'à ce qu'ils laissassent appercevoir quelques signes de soumission.

Exemples singuliers de fanatisme.

Mais ces signes étoient rares & très-équivoques. Jusque dans les prisons, lorsqu'ils croyoient n'être pas vus, ils se livroient à leur fanatisme. Le Subdélégué de Lunel y entrant un jour brusquement, trouva tous les Camisards prisonniers à genoux, dans le plus grand silence, autour d'un de leurs Prophetes, qui, couché à terre, trembloit & faisoit des contorsions effroyables. » J'ai vu, dans ce genre, des

» choses que je n'aurois jamais crues,
» si elles ne s'étoient passées sous mes 1704.
» yeux (*a*); une ville entiere, dont
» toutes les femmes & les filles, sans
» exception, paroissoient possédées du
» diable. Elles trembloient & prophé-
» tisoient publiquement dans les rues.
» J'en fis arrêter vingt des plus mé-
» chantes, dont une eut la hardiesse
» de trembler & prophétiser pendant
» une heure devant moi. Je la fis
» pendre pour l'exemple, & renfer-
» mer les autres dans les hôpitaux «.

Mais de toutes ces folies, la plus surprenante, fut celle que me raconta M. l'Evêque d'Alais, & que je mandai à M. de Chamillard en ces termes (*b*). » Un Monsieur de *Manda-*
» *gors*, Seigneur de la Terre de ce
» nom, Maire d'Alais, possédant les
» premieres charges dans la ville &
» dans le Comté, ayant d'ailleurs été
» quelque temps Subdélégué de M.
» de Baville, vient de faire une

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 25 Septembre.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 14 Novembre.

» chose extraordinaire. C'est un hom-
1704. » me de soixante ans, sage par ses
» mœurs, de beaucoup d'esprit, ayant
» composé & fait imprimer plusieurs
» Ouvrages. J'en ai lu quelques-uns,
» mais dans lesquels, avant que de
» savoir ce que je viens d'apprendre
» de lui, j'ai trouvé une imagination
» bien vive; voilà le caractere de cet
» homme.

» Une Prophétesse âgée de vingt-
» sept à vingt-huit ans, fut arrêtée il
» y a environ dix-huit mois, & menée
» devant M. d'Alais. Il l'interrogea en
» présence de plusieurs Ecclésiastiques.
» Cette créature, après l'avoir écouté,
» lui répond d'un air grave & mo-
» deste, & l'exhorte à ne plus tour-
» menter les vrais enfans de Dieu, &
» puis lui parle, pendant une heure
» de suite, une langue étrangere, à
» laquelle il ne comprit pas un mot:
» comme nous avons vu le Duc de
» la Ferté autrefois, quand il avoit
» un peu bu, parler anglois devant
» les Anglois. J'en ai vu dire: J'en-
» tends bien qu'il parle anglois, mais
» je ne comprends pas un mot de ce
» qu'il dit. Cela eût été difficile aussi

» à comprendre, car jamais il n'avoit
» su un mot d'anglois. Cette fille par- 1704.
» loit grec & hébreu de même.

» Vous croyez bien que M. d'Alais
» fit enfermer la Prophéteſſe. Après
» plusieurs mois, cette fille paroiſſant
» revenue de ses égaremens, par les
» soins & avis du sieur de *Mandagors*
» qui la fréquentoit, on la laiſſa
» en liberté; & de cette liberté, &
» de celle que le sieur de *Mandagors*
» prenoit avec elle, il en eſt arrivé
» que cette Prophéteſſe eſt groſſe.

» Mais le fait préſent eſt que, depuis
» deux jours, le sieur de *Mandagors*
» s'eſt défait de toutes ses
» charges, les a remises à son fils, &
» a dit à quelques particuliers, & à
» M. l'Evêque lui-même, que c'étoit
» par le commandement de Dieu
» qu'il avoit connu cette Prophéteſſe,
» & que l'enfant qui en naîtra, sera
» le vrai Sauveur du Monde. De tout
» cela, & en un autre pays que celui-ci,
» l'on ne feroit autre chose
» que d'envoyer M. le Maire & la
» Prophéteſſe aux Petites-Maisons. M.
» l'Evêque m'a proposé de le faire arrêter.
» J'ai voulu auparavant en con-

» férer avec M. de Baville, ordon-
1704. » nant cependant de l'obferver, & la
» Prophéteffe auffi, de maniere qu'il
» ne puiffe s'échapper. Ma penfée
» étant, qu'au milieu des foux, ce
» qui regarde un fou de cette impor-
» tance, doit faire le moins de bruit
» qu'il eft poffible; qu'il falloit par
» conféquent tâcher de le dépayfer
» tout doucement, & s'en affurer en-
» fuite. Car vous jugez bien, Mon-
» fieur, que de déclarer publique-
» ment pour Prophete un Maire
» d'Alais, Seigneur de terres affez
» confidérables, ancien Subdélégué de
» l'Intendant, Auteur, & jufques
» alors réputé fage, au milieu de gens
» qui font accoutumés à l'eftimer, &
» le refpecter, tout cela pourroit en
» pervertir plus qu'en corriger; d'au-
» tant plus que, hors la folie de croire
» que Dieu lui a ordonné de connoître
» cette fille, il eft très-fage dans fes
» difcours, comme étoit Dom Qui-
» chotte, très-fage, hors quand il
» étoit queftion de Chevalerie erran-
» te «. L'avis de M. de Baville fut
comme le mien, de ne pas brufquer.
Ses enfans le menerent fans éclat dans

un de ses châteaux, où on le retint, & la Prophéteſſe fut renfermée. 1704.

» On commençoit à remarquer un grand libertinage entre eux, ce qui en détachoit les honnêtes gens, & nous servit à en ſurprendre quelques-uns (a). La plupart des Chefs avoient leurs Demoiſelles. Je fus un jour informé que deux filles de condition, nommées Meſdemoiſelles *Cornely*, très-bien faites, honoroient de leurs bonnes graces Roland & Maillé ſon Lieutenant. Des lettres de Roland interceptées m'apprirent qu'elles l'attendoient dans le château de Caſtelnau, & qu'il devoit les y joindre le plus tôt qu'il pourroit. Je le fis guetter, & je ſus la nuit même qu'il s'y rendit. Il étoit accompagné de ſix de ſes principaux Officiers, & deux valets. J'y envoyai en diligence le ſieur de *Caſtelladi*, commandant le premier bataillon du Régiment de Charolois, avec tous les Officiers de ſon bataillon, & trente Dragons choi-

Libertinage parmi eux.

(a) Lettres à M. de Chamillard, des 8, 9 & 18 Août.

1704. » ſis. Ils s'avancerent à toute bride.
» Mais Roland averti par une ſenti-
» nelle qu'il avoit poſée au haut du
» château, ſortit du lit, & eut encore
» le temps de deſcendre dans la cour,
» de monter à cheval à poil, & de
» ſortir avec ſes gens par une porte de
» derriere, pendant que les Officiers
» entroient par-devant; mais la troupe
» de Dragons, qui avoit fait le tour,
» les coupa dans la plaine, & les ar-
» rêta dans un chemin creux; j'avois
» fort recommandé que l'on prît Ro-
» land vif; mais un Dragon le tua,
» & cinq de ſes Officiers, dont Maillé
» étoit un, furent arrêtés.

Inutilité des ſupplices.

» (*a*) On les deſtina à ſervir d'exem-
» ple : mais la maniere dont Maillé
» reçut la mort, étoit bien plus propre
» à établir leur eſprit de religion dans
» ces têtes déjà gâtées, qu'à le dé-
» truire. C'étoit un beau jeune homme,
» d'un eſprit au deſſus du commun.
» Il écouta ſon arrêt en ſouriant, tra-
» verſa la ville de Nîmes avec le même
» air, priant le Prêtre de ne pas le

(*a*) Lettre à Mr de Chamillard, du 18. Août.

» tourmenter, & les coups qu'on lui » donna ne changerent point cet air » & ne lui arracherent pas un cri. » Les os des bras rompus, il eut en» core la force de faire ſigne au Prê» tre de s'éloigner ; & tant qu'il put » parler, il encouragea les autres. Cela » m'a fait penſer, ajoutois-je au Mi» niſtre, que la mort la plus prompte » à ces gens-là, eſt toujours la plus » convenable ; qu'il eſt ſur-tout con» venable de ne pas donner à un peu» ple gâté le ſpectacle d'un Prêtre qui » crie, & d'un patient qui le mépriſe, » & qu'il faut ſur-tout faire porter leur » ſentence, plutôt ſur leur opiniâtreté » dans la révolte, que dans la Reli» gion «. D'après ce principe, on ſupprima tout-à-fait les ſupplices, dont l'uſage avoit été bien ralenti depuis que j'étois en Languedoc. 1704.

Fin de la rebellion.

Mais je ſuppléai à ce moyen, par d'autres plus efficaces. Outre les Camiſards épars & iſolés, il en reſtoit encore trois ou quatre troupes errantes. Je m'appliquai à les priver d'aſile, de ſubſiſtance, enfin de toute eſpece de correſpondance. Je faiſois raſer les maiſons de ceux qui entretenoient com-

merce avec eux, ou qui les recevoient.
1704. J'usai quelquefois de la même rigueur à l'égard de ceux qui disparoissoient, sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Je supposois qu'ils étoient allés se joindre à des troupes, & ordinairement je ne me trompois pas. Ainsi tourmentés & poursuivis, ils ne savoient où se réfugier. Comme on leur refusoit retraite, de peur d'en être punis, ils la prenoient de force, enlevoient les vivres de leurs propres partisans, pilloient, tuoient, ravageoient à la fin sans distinction. Par-là ils se firent détester de tout le pays. Ceux-mêmes qui les avoient soufferts jusqu'alors, se tournerent contre eux. La désertion s'y mit, parce que ceux qui se soumettoient étoient bien traités. Ils commencerent à se vendre & à se trahir, ce qu'ils n'avoient pas encore fait. Enfin les Chefs vinrent se rendre successivement avec leurs Prophetes. L'exemple de ceux-ci fit la plus grande impression, sur-tout la soumission d'un nommé *Castanet*, le plus suivi d'entre eux (*a*) : *Ravanel* mourut de ses

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Septembre.

blessures dans une caverne (*a*); *la Rose*, *Salomon*, *la Vallette*, *Masson*, *Brue*, *Joanni*, *Fidel*, de la *Salle*, noms dont je ne devrois pas me souvenir, se soumirent, & je leur fis grace, quoiqu'il y eût parmi eux des scélérats qui n'en méritoient aucune, & que j'aurois bien voulu punir. Ils demanderent tous à quitter le pays, moins par le désir d'aller professer ailleurs leur religion, que par la crainte d'éprouver, lorsqu'ils seroient désarmés, la vengeance de ceux dont ils avoient massacré les parens & les amis, & ruiné les possessions. 1704.

Je les fis conduire par petites bandes, comme celle de Cavalier, jusque sur les frontieres du Royaume. On les nourrit bien en route; on leur donna des habits, & même quelque argent, dont ils parurent très-contens. Ainsi l'expulsion d'environ trois cents bandits, rendit la tranquillité à la Province. J'en reçus de grands remercîmens des Etats de Languedoc, que

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, du 3 Novembre & du 2 Janvier 1705; & à M. de la Vrilliere, du 4.

je tins pour le Roi à Montpellier.
1704. J'eus lieu de me louer des égards qu'on me marqua dans cette Assemblée, & de la maniere prompte & généreuse dont le don gratuit fut accordé. On me fit entendre que c'étoit en reconnoissance des grands & importans services que je venois de rendre à la Province. Il ne resta plus que quelques brigands dans les Hautes-Sévennes, pays qu'il est peut-être impossible de purger de cette engeance.

Lettres sur la bataille d'Hochstet. Mes occupations en Languedoc, quoique pénibles & attachantes, ne m'empêchoient pas de suivre ce qui se passoit en Baviere. J'en avois souvent la carte sous les yeux (a); je suivois les mouvemens de nos Généraux, & je tremblois en voyant les fausses démarches que l'Electeur leur faisoit faire, parce qu'ils n'avoient pas la force de lui résister. Je fus donc moins surpris qu'affligé de la perte de la bataille d'Hochstet. Au premier bruit qui s'en répandit, j'écrivis au Comte du *Bourg* une lettre qui exprimoit

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Août.

ma profonde douleur (*a*). » Je ferai, » lui difois-je, dans une bien vive in- 1704.
» quiétude, jufqu'à ce que j'apprenne
» que vous revenez en bonne fanté,
» vous & tous les amis que je compte
» avoir dans ma chere armée. Nous
» n'avons encore aucun détail; on dit
» feulement que M. l'Electeur prend
» le parti d'abandonner fes Etats. Voi-
» là, Monfieur, une grande réfolu-
» tion. Comment peut-on être forcé
» d'abandonner tant d'Etats à l'Em-
» pereur, la révolte de Hongrie étant
» fur-tout dans fa force, & par con-
» féquent M. l'Electeur toujours en
» état de faire un accommodement,
» moins avantageux à la vérité qu'a-
» vant la bataille, mais moins fatal à
» la caufe commune? N'eft-il pas
» toujours temps de fe dépouiller?
» Faut-il tant fe preffer, quand il eft
» queftion de livrer fes villes, fes
» troupes, fes arfenaux? Et puis,
» vingt mille hommes fe rendre fans
» tirer un coup de fufil! Ah! mon
» cher Comte, quel revers! J'en ai le

(*a*) Lettre au Comte du Bourg, du 2 Septembre.

» cœur ſerré. Je vous écris ſans ſavoir
1704. » ſi vous n'avez pas péri dans cette
» malheureuſe affaire, & je vous aſ-
» ſure que je fais une vive expérience
» de mes ſentimens pour vous & pour
» mes autres amis, par toutes les in-
» quiétudes que je reſſens. Je ſuis tou-
» ché de tout ce qui regarde mon ar-
» mée, comme je le ſerois de mon frere.
» J'eſpere qu'elle me pardonnera la
» liberté de la nommer ainſi; elle n'a
» pas été aſſez malheureuſe avec moi,
» pour me déſavouer. Je ſonge à tous
» ceux qui avoient employé tant de
» ſollicitations pour n'en être pas,
» quand je paſſois en Baviere, les uns
» tués, les autres priſonniers. Hélas!
» ils avoient bien raiſon; mais pou-
» vois-je prévoir que je les quitterois?

» Mille amitiés, je vous prie, à
» mon cher *Lanion*, à M. de *Légal*,
» qui eſt celui dont j'ai reçu plus de
» marques de ſouvenir. Je vous de-
» mande mille complimens pour M.
» de *Lée*, le Major-Général de *Ver-
» ſeilles*, *Beaujeu*, le pauvre Inten-
» dant; n'oubliez pas le Comte de
» *Druy*: mais, mon Dieu! tout cela
» ſe porte-t-il bien? Ils peuvent comp-

» ter

» ter que j'ai parlé avec chaleur de
» leurs services au Roi. Que j'aurois 1704.
» de plaisir de mes succès ici, si je
» n'étois pénétré de la juste douleur
» de la perte que nous avons faite,
» & encore de ne savoir si je parle
» & si j'écris à des gens morts ou
» en vie! Mille amitiés à M. de
» *Lévy*, M. de *Bouffoles*, MM. *Ma-*
» *rivault*, *Chamarente*. Enfin je vous
» donne la dispensation de mes com-
» plimens. Le pauvre Milord *Clare*!
» ne l'oubliez pas. Je lui suis obligé
» de ses larmes, quand je lui ai dit
» adieu. Ce pauvre *Nettancourt*, je
» le regrette bien; & mon cher *Nan-*
» *gis*, je suis en peine de ce petit
» garçon. Mon Dieu, que je suis in-
» quiet «!

Je ne tardai pas à apprendre que ce cruel échec avoit délié la langue de mes amis à la Cour; qu'on regrettoit assez publiquement de m'avoir retiré de la Baviere, & qu'on parloit de me donner l'année prochaine le commandement d'une des principales armées. Comme l'occasion s'en présentoit assez naturellement, en répondant au Ministre sur quel-

ques observations critiques qu'on m'attribuoit touchant la bataille d'Hochstet,
1704. je jugeai à propos de le prémunir contre les préventions qui m'avoient fait tort (*a*). » Je vois dans vos lettres, lui » disois-je, des bontés infinies pour » moi, & qui me permettent d'espé» rer qu'à la fin je ferai un peu mieux » connu de vous. J'aurai l'honneur de » vous dire, que je ne me flatte point » du bonheur de l'être entiérement de » Sa Majesté. On m'a donné à Elle, » pour un homme dur aux Officiers, » assez incompatible. J'ai consenti mê» me de passer pour peu docile. Je » vous supplie d'avoir la bonté de vous » informer si on me trouve ces qua» lités en ce pays. Et ce n'est point » pour m'être corrigé, je vous assure; » mais je vous prie de vouloir bien » vous rappeler que je me suis trouvé » nouveau Général à la tête d'une ar» mée qu'il falloit soumettre à une » févere discipline, selon les ordres » mêmes du Roi. Quelques exemples » sur peu d'Officiers & de soldats,

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Décembre.

» ont rétabli l'ordre. M. l'Electeur de » Baviere vient, & me gâte tellement » l'armée, qu'un seul fourrage sous » Neubourg nous a couté plus de sol- » dats que ma bataille d'Hochstet. 1704.

» D'ailleurs, si on me reproche » d'être trop ferme, on me connoît » aussi incapable de m'écarter de la » vérité, par aucune considération hu- » maine. Vous avez vu avec quelle » liberté je vous ai mandé que cer- » tains régimens ne devoient pas être » donnés aux neveux de gens qui ont » le premier crédit, préférablement » à des services plus anciens & plus » distingués. Un homme connu de » cette humeur-là ne convient qu'au » Roi, & à un Ministre comme vous.

» Je vous dirai encore, que les prin- » cipaux Officiers d'une armée aime- » roient tout autant un Général qui » laisse piller, que celui qui, se trou- » vant au milieu de l'Allemagne, » dira : Monsieur, je comprends que » vos quartiers d'hiver doivent vous » donner les moyens de servir avec » commodité ; mais quand M. le Lieu- » tenant-Général en aura douze mille » écus, & le Maréchal de Camp six,

» je ne veux pas que cela aille plus
1704. » loin, & toucher le reſte au profit
» du Roi ; penſez-vous, Monſieur,
» que le Général qui eſt occupé de
» plaire au particulier aux dépens du
» Maître, ne ſe faſſe pas un plus grand
» nombre d'amis ?

» Falloit-il, de peur de déplaire à
» M. l'Electeur, me ſoumettre à ſui-
» vre les avis des mauvais conſeil-
» lers qui le conduiſoient, & m'expo-
» ſer par-là à perdre l'armée de Sa
» Majeſté, comme cela vient d'ar-
» river (a) ? Il n'auroit pas fait avec
» moi ce qu'il vient de faire : car
» après bien des reſpects, quand la
» raiſon ne pouvoit rien ſur lui, je
» lui diſois avec une grande ſou-
» miſſion : Je n'en ferai rien ; & c'eſt
» par-là que je l'ai ſauvé quatre fois,
» malgré lui. Voilà ce qu'on appelle
» mon incompatibilité.

» Je vous demande pardon, Mon-
» ſieur, de vous parler encore de tout
» cela ; mais ne dois-je point ſouhaiter
» que le Roi & vous, connoiſſiez qu'il

(a) Lettre au Prince de Conti, du 4 Août.

» n'y a point d'humeur dans ma con-
» duite; mais assez de droiture & de 1704.
» fermeté, pour vouloir le bien du
» service, & ne m'en laisser détour-
» ner par aucune considération. Je ne
» songe à faire de cour à personne,
» pas même à vous, Monsieur, ne
» voulant, quand je vous écris, que
» vous mander la vérité, & vous ren-
» dre un compte exact & fidele. Ceux
» qui, dans les armées, songent à
» s'élever par leur courage, leur zele,
» & leur application au service, di-
» sent de moi : Voilà notre homme.
» Ceux qui comptent sur leurs cou-
» sins, leurs cousines & leurs tantes,
» & au lieu d'être occupés de la
» guerre, ne le sont que de leur com-
» merce de Cour, me craignent ;
» non que j'aye des manieres hautes,
» car jamais il ne m'est arrivé de dire
» une parole dure à personne, mais
» je ne suis pas leur fait (*a*). Enfin,
» Sa Majesté a trouvé ses principales
» armées mieux en d'autres mains que
» dans les miennes; je dois être per-
» suadé, par les paroles pleines de

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Août.

1704. » bonté dont Elle m'a honoré, que » ce n'est pas manque d'estime. Cependant je vous avoue que l'amour-» propre voudroit quelquefois qu'on » ne trouvât pas tous les hommes » égaux «.

Il est appelé à la Cour. Il paroît au reste que les libertés que je prenois, ne déplaisoient pas, puisqu'elles n'empêcherent pas d'accomplir les vûes qu'on avoit sur moi (*a*). M. de *Chamillard* m'en donna avis en ces termes : » Le Roi » m'ordonne de vous mander de vous » rendre incessamment auprès de lui. » Vous avez si heureusement rétabli » le calme dans la province de Lan-» guedoc, & vous contribuez avec » tant de succès à tout ce qui peut » assurer son repos, que Sa Majesté » est déterminée à vous envoyer ail-» leurs, où vous aurez matiere à vous » employer encore plus utilement à » l'avenir. Rien ne doit retarder l'em-» pressement que vous devez avoir de » vous rendre auprès de Sa Majesté, » qui n'a point oublié ce qu'Elle vous

(*a*) Lettre de M. de Chamillard, du 29 Décembre.

» a dit, lorsqu'Elle vous a envoyé » dans ce pays-là «. 1705.

Dispositions du Maréchal sur le service.

Je n'avois rien demandé ; mais comme demander fréquemment, c'est souvent importunité, ne point demander du tout est quelquefois nonchalance répréhensible, j'écrivis donc à M. de *Chamillard*, pour me défendre de ces deux excès (*a*). » J'ai supplié, lui disois-je, Sa Majesté, l'hiver dernier, de vouloir bien que » mon inaction sur briguer des emplois, ne fût pas mal interprétée. » Je désire en général, plus qu'aucun » autre de ses sujets, de ne lui être » pas inutile. Mais je tiens que nous » devons attendre tranquillement ce » qu'un grand Maître veut faire de » nous; ne rechercher aucun emploi, » faire de son mieux dans ceux que » nous avons, & les attendre uniquement de sa volonté. Pour moi, » naturellement je suis porté à bien augurer de mon étoile. Si elle me met » en place, je crois que c'est pour mon » bonheur; si elle m'en ôte, je pense

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 2 Janvier.

1705. » la même chose ; ainsi sur les destinations, dont je suis toujours content ».

Il est fait Chevalier des Ordres.

Ses offres au Roi.

J'appris alors (*a*) que, sans avoir sollicité de graces, Sa Majesté s'étoit souvenue de moi, dans la promotion qu'elle venoit de faire des Chevaliers de ses Ordres. En réfléchissant à ces bontés du Roi, & à l'état du Royaume, calculant aussi mes revenus, & comptant avec moi-même, je crus pouvoir faire une proposition, dont l'acceptation m'auroit comblé de joie. J'en expliquai les motifs & les moyens au Ministre, dans une lettre que je fis longue, parce que mon désir de réussir étoit sincere & même violent (*b*). » Je ne doute pas, lui disois-je, que par vos soins, vous » ne soyez tranquille sur les fonds » de cette année ; mais, Monsieur, » il faut ôter aux ennemis toute espérance qu'ils puissent manquer, si » la guerre alloit plus loin.

» Ils se flattent que les affaires nou-

(*a*) Lettre de remercîment au Roi, du 6 Janvier.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 14 Février.

» velles sont épuisées. Voici les occasions où les bons & fideles sujets doivent donner des marques solides de leur zele pour le plus grand Roi & le meilleur Maître du Monde. Comme je suis pénétré des graces dont il m'a honoré, je voudrois bien, Monsieur, être des premiers à donner les plus fortes marques de reconnoissance. Quelque pénétré que j'en sois pour les dignités qu'il a plu à Sa Majesté de m'accorder, ce ne sont point ses plus sensibles graces, celle de sa confiance, marquée par les plus importans emplois; celle qu'Elle a eue, il y a deux ans & demi, de me donner son armée d'Allemagne, n'étant que le sixieme Lieutenant-Général de ses armées, ont imprimé dans mon cœur des désirs, ou plutôt un tourment de satisfaire à mes devoirs & à mes obligations, qui ne se peut dissiper que par les services que je pourrai rendre à Sa Majesté. 1705.

» En attendant ceux de la guerre, je vous prie, Monsieur, de m'attirer une grace de Sa Majesté, d'une nature différente de celle dont Elle

1705. » m'a honoré ; mais auparavant, je » dois, Monsieur, vous expliquer » l'état de mes affaires. En me ma- » riant, je pris la liberté de dire à » Sa Majesté, que parmi tant de su- » jets qui se ruinoient à son service, » Elle ne seroit peut-être pas fâchée » d'en trouver un qui, en soute- » nant une dépense au dessus de son » état, s'étoit enrichi. Je lui montrai » que j'avois pour lors 737000 livres ; » les sauve-gardes, dans l'Empire, » m'ont valu depuis 210000 livres, » ce qui fait 947000 livres, outre » des Terres en Dauphiné & en Lyon- » nois, qui me viennent de ma fa- » mille. Le revenu de celles-ci est » employé à ma mere, mon frere, à » qui je donne une pension, outre » sa légitime, & à deux sœurs aux- » quelles mon secours est nécessaire. » Je ne comprends pas les biens de » Madame la Maréchale de Villars. » Ce que j'en retire n'a pas fait jus- » qu'à présent sa dépense ; mais comme » je veux retrancher les miennes, elle » en fera de même.

» Ces 947000 livres ne me pro- » duisent présentement que 35000 l.

» de rente, parce qu'il y a là dedans » de l'argent qui ne porte aucun intérêt, le voulant employer à une » Terre. Je laisse donc ce qui reste » du revenu de mes Terres, ma mere, » mes frere & sœurs payés avec les » biens de Madame la Maréchale, » pour l'entretien de ma famille. Je » puis ensuite compter sur 35000 l. » bien venant du reste de mon bien. » J'ai en outre, des bontés du Roi, » 15000 francs, comme Gouverneur » de Fribourg, 8000 livres de pension, & 13000 comme Maréchal » de France. Cela fait 71000 livres, » dont je prie Sa Majesté de se servir tous les ans, jusqu'à la paix » générale. 1705.

» Ce qu'Elle me fait l'honneur de » me donner comme Commandant » de ses armées, suffira pour ma dépense; laquelle je modérerai. Mais » assurément, Monsieur, ni l'Officier, ni le soldat, n'en auront » moins d'estime & d'amitié pour » moi, connoissant l'usage que je fais » de mon bien. D'ailleurs, je n'ai » point entendu ni lu, que les Généraux les plus fameux l'aient été

» par le nombre de leurs chevaux de
1705. » main, ou par la délicatesse de leur
» table. Je conjure Sa Majesté, que je
» sois le premier à donner un exem-
» ple qui sera ardemment suivi. Au
» reste, il n'y a pas tant de mérite
» à le donner. Nous nous assurons les
» bienfaits du Roi, en lui fournissant
» les moyens de soutenir sa gloire,
» & celle de la Nation, dans une si
» juste guerre. Et rien n'étonnera tant
» les ennemis, que d'apprendre que le
» Roi, par ce qui lui reste de libre de
» ses anciens revenus, par la capitation
» & les efforts de ses sujets, sou-
» tiendra la guerre, quelque longue
» qu'elle puisse être. Enfin, Monsieur,
» je vous demande votre protection,
» pour m'obtenir cette grace., & je
» vous la demande par tout l'attache-
» ment que je vous ai voué «.

M. de Chamillard me répondit (*a*) : » J'ai lu votre lettre toute entiere au » Roi; vous en aurez tout le mérite, & » il ne vous en coutera pas beaucoup. » Sa Majesté est bien convaincue de

(*a*) Lettre de M. de Chamillard, du 28 Février.

» votre bonne volonté, & espere
» qu'Elle en aura des preuves en tout 1705.
» genre ; mais elle ne veut pas ac-
» cepter celle-ci. Cependant, comme
» il ne seroit pas juste que vous euf-
» siez fait voir de l'argent au Contrô-
» leur-Général des Finances, sans qu'il
» vous en coutât quelque chose, c'est
» un peu de temps que je vous de-
» mande, & de ne me pas tenir ri-
» gueur sur la régularité des payemens.
» Je serois bien content s'il se trou-
» voit un grand nombre de gens dans
» les mêmes dispositions que vous, je
» ne leur en demanderois pas davan-
» tage. Cela ne laisseroit pas de me
» soulager «.

Je fus très-fâché de ce que mes offres n'étoient point acceptées. Je les faisois de bon cœur, & par un véritable attachement pour le Roi (*a*), *Idée qu'il avoit du Roi.*
» le meilleur Maître du Monde, &
» qui méritoit le mieux d'être bien
» servi. Avant d'avoir la gloire d'être
» admis à certaines conversations,
» dans lesquelles Sa Majesté s'épan-

(*a*) Lettre à Madame de Maintenon, du 11 Avril.

» choit avec ses serviteurs, je ne pouvois moi-même penser que, parmi tout ce que nous avons vu de grand en lui, il y eût autant de bonté, d'affabilité, de raison & d'humanité, que j'en ai connu par moi-même «.

1705.

Position des ennemis.

Par une suite fâcheuse des mauvaises dispositions faites après la malheureuse bataille d'Hochstet, nos frontieres étoient bien rapprochées du centre du Royaume. On auroit pu avec les débris de l'armée, qui étoient encore assez considérables, empêcher les ennemis de passer le Rhin à Philisbourg, & les forcer de descendre jusqu'à Maïence. La saison étoit si avancée, qu'en apportant ainsi quelque délai au passage du Rhin, on auroit pu avoir le temps de se placer derriere Landau, la Kreith devant soi, & par ce moyen empêcher très-aisément que le siége de cette place ne se fît (*a*). Mais au lieu de prendre quelque parti, on laissa les ennemis entiérement maîtres de la campagne, & ils pla-

(*a*) Tiré des Mémoires, soixante-quatrieme cahier.

çerent leur armée commodément sur la Lutter. Le Roi des Romains qui vint voir prendre Landau, pour la seconde fois, mit son quartier dans Veissembourg. Pendant que les Généraux de l'Empereur pressoient le siége, Milord Marlborough occupoit Treves, & s'étendoit le long de la Basse-Sare; de sorte que quand Landau eut capitulé, les ennemis se trouverent avantageusement postés pour fondre, après l'hiver, sur la partie de la frontiere qu'ils voudroient percer. Le Roi me donna la plus exposée à défendre, depuis le Fort-Louis jusqu'à Luxembourg, par où les Alliés pouvoient facilement pénétrer en Champagne; ce qui leur auroit aussi donné la Lorraine, dont le Duc leur étoit fort dévoué. 1705.

Le Maréchal visite la frontiere.

Je commençai par aller visiter la frontiere & les troupes qui m'étoient confiées (*a*). » C'étoit le moyen de » faire connoître à chacun ses devoirs, » & de hâter un peu tout ce qui alloit » trop lentement. Je trouvai le soldat

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Février.

» en bon état, mais point d'Officiers.
1705. » Il y avoit des Régimens entiers qui » n'étoient commandés que par un » Lieutenant (*a*). Cet abus, toujours » très-dangereux, le devenoit da» vantage sur une frontiere perpétuel» lement menacée. Je m'en plaignis » à la Cour; mais en même temps » je fis l'éloge de ceux dont l'assiduité » & le zele méritoient d'être distin» gués (*b*).

Premier succès.

(*c*) » Presque au moment de mon » arrivée, le Général Bulter qui com» mandoit dans les Deux-Ponts, avoit » voulu attaquer le château de Bli-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 18 Février.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 17 Février. Il loue les sieurs de *Boiseau*, de *Rodemat*, de *Rot*, & demande qu'on lui conserve son ancien Etat-Major; le sieur de *Tressemanes* pour Major-Général; le sieur de *Beaujeu* pour Maréchal des Logis; le sieur de *Verseilles*, pour reconnoître les camps. Le 25 Février, au même, il loue les sieurs de *Sommery*, *Flaische* & *Despeaux*; le vieux *La Feronais*, & sur-tout le jeune Duc de *Mortemar*, qui donne le meilleur exemple.

(*c*) Lettre à M. de Chamillard, du 11 Février.

» castel, où le sieur *Duvernon*, qui
» y commandoit, lui tua beaucoup 1705.
» de gens & le força de se retirer,
» & ayant envoyé un parti après eux,
» leur fit plusieurs prisonniers. Ce
» n'est pas, disois-je au Ministre, un
» grand événement, mais j'espere que
» c'est un commencement. Je suis bien
» aise de commencer à porter bon-
» heur à cette frontiere. Les troupes
» & les peuples me marquent avoir
» cette opinion. Le Roi fut aussi fort
» content de ce petit succès, & il dit
» publiquement, que ma présence
» avoit déjà relevé le courage de ses
» troupes (*a*) «.

Plan de la campagne.

Je parcourus le pays, autant que les neiges & les frimas me le permirent. Je ne négligeai pas un ravin, un bouquet de bois, un ruisseau, une monticule, une fondriere. J'examinai avec grande attention les fortifications des places, qui pouvoient nous servir de ressource, sur-tout celle de Thionville. On me l'avoit fait mauvaise. » Je viens, disois-je au Minis-

(*a*) Lettre de M. le Pelletier au Maréchal de Villars, du 21 Février.

» tre (*a*), de la visiter par-dedans
1705. » & par-dehors. Avec quelques ouvrages que l'on peut faire, je la » trouve très-bonne, & vous pouvez » compter qu'elle peut tenir les ennemis très-long-temps. J'en ai fait » convenir les Ingénieurs. Je ne me » pique pas d'un profond savoir dans » leur art, mais j'en sais assez pour » qu'on ne me puisse pas faire prendre le blanc pour le noir «. Je fis dans ma course de bonnes observations, & je revins assez content à la Cour, où j'étois appelé pour conférer avec les Maréchaux de Villeroi & de Marcin (*b*); le premier devoit commander en Flandres, le second sur le Rhin, moi dans le centre, sur la Sare & la Moselle. Dans l'incertitude où on étoit de l'endroit vers lequel les ennemis dirigeroient leurs plus grands efforts, il fut convenu que les trois armées occupant des points principaux, chacune dans le district qui leur étoit assigné, tiendroient entre

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Février.

(*b*) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Mars.

elles des communications libres, depuis Liege jusqu'à Huningue, pour s'envoyer réciproquement du secours. 1705.

Revenu de ce voyage, qui ne dura que quatorze jours, je ne tardai pas à m'assurer que c'étoit à moi que les ennemis en vouloient. Ils faisoient à Treves d'immenses provisions de guerre & de bouche, des amas considérables de farine, d'avoine, paille, foin, poudre, boulets, mortiers, canons, qui leur arrivoient journellement par le Rhin & la Moselle. Il n'étoit pas vraisemblable que de pareilles dépenses se fissent pour épouvanter seulement. Elles marquoient nécessairement l'approche d'une grosse armée; & en attendant qu'elle pût par elle-même protéger son dépôt, les ennemis avoient, pour sa sûreté, couvert toutes les avenues de Treves de fortifications. *Desseins des ennemis.*

Mon dessein étoit d'aller les visiter, pour rompre, s'il étoit possible, leurs projets; » Et voici, écrivois-je au Mi» nistre (*a*), ce que je me proposois: *Projet pour les rompre.*

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Avril.

» d'emporter Hombourg, les Deux-
1705. » Ponts & Hornebach, qui ne pouvoient nous arrêter que peu d'heures, moyennant des pieces de feize que j'aurois fait fuivre ; me rabattre après cela fur ma gauche, & déjà informé, à la hauteur de Sar-Louis, des forces que les ennemis auroient pour lors dans Treves, m'en approcher, faifant attaquer Sarbourg, par un petit corps que j'aurois fait marcher de Thionville à Sirk : tout cela prifonnier de guerre ; & enfuite reconnoître par mes yeux, fi dans la haute opinion que les ennemis avoient de leurs forces, & s'imaginant que les nôtres ne pouvoient être fi-tôt en état, ils n'auroient pas négligé quelques points par où je pourrois les attaquer «.

Qui ne réuffit qu'en partie.

Mais il fit un temps horrible. La pluie tomboit avec une abondance effrayante ; les moindres ruiffeaux étoient devenus des fleuves. A chaque moment je me mettois à ma fenêtre, & j'avois la douleur de voir tout inondé. Je profitai cependant de quelques jours moins fâcheux, pour inquiéter les ennemis, & mon fuc-

cès me fit regretter de n'avoir pas pu faire davantage. » Nous avons trouvé, 1705.
» écrivois-je au Ministre (*a*), le seul
» pont dont on pouvoit se servir sur
» la Blise, soutenu par une redoute
» & quelques retranchemens. On a fait
» passer cent cinquante Grenadiers
» dans de petites nacelles, qui ont pris
» les ennemis par les derrieres, tandis
» qu'on les amusoit par-devant. On a
» emporté la redoute. Le Comman-
» dant a été pris, & trente hommes
» des troupes de M. l'Electeur Pala-
» tin. En même temps, M. de *Streff*
» a marché avec les Dragons de *Des-*
» *peaux* sur quelques quartiers de ca-
» valerie que les ennemis avoient au-
» près des Deux-Ponts; lesquels aver-
» tis par le feu, & leurs chevaux plus
» frais que les nôtres, il a été impos-
» sible à M. de *Streff* de joindre le
» gros. On a pris quelques traîneurs,
» M. de *Dry* arrivé sur Hombourg,
» & ne pouvant raccommoder assez
» promptement le pont que les en-
» nemis avoient rompu, les a vus se

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 21 Avril.

1705. » sauver dans la campagne, après avoir » jeté une bonne garnison dans le château. On voulut l'attaquer ; mais il » auroit fallu monter du canon sur la » montagne, ce qui demandoit du » temps. Le fourrage nous manquoit » absolument ; le pain même avoit » suivi avec peine, & la maudite pluie » revenant plus horrible que jamais, » il a fallu se contenter de quelques » chariots de bagages, & de cent cin» quante hommes, que M. du *Pozet* » a pris. C'est la moindre partie de ce » que nous espérions. Cependant il » faut avouer que nous ne devons » pas être tout-à-fait mécontens. C'est » toujours avoir fait voir l'armée du » Roi aux ennemis, qui s'imaginoient » que nous n'osions nous montrer, & » les avoir chassés de leurs quartiers » d'hiver. Comptez que tout fuit ac» tuellement vers Maïence & Landau ; » & cela ne nous a pas donné beau» coup de peine «.

Attentions pour les troupes. J'ajoutai cette observation, parce que M. de Chamillard me marquoit la plus grande appréhension que les troupes, fatiguées dans ce commencement de campagne, ne pussent la soutenir

entiere. Cette crainte étoit d'autant plus naturelle, que notre cavalerie, 1705.
sur laquelle devoit rouler le fort de cette expédition, étoit presque toute remontée en jeunes chevaux, à cause d'une mortalité affreuse qui l'avoit dépeuplée l'année derniere. Je rassurai le Ministre, en lui marquant les précautions que j'avois prises. » J'ai eu » attention, lui dis-je (a), que l'on » ne menât que les chevaux les mieux » en état. L'on n'a passé qu'une seule » nuit dehors, ayant eu le couvert » toutes les autres. On a séjourné un » jour sur sept de marche : on a tou» jours eu pain & avoine. Enfin, » Monsieur, cela ne s'appelle pas une » bien rude corvée ; & celle que j'ai » faite une fois en ma vie, où nos » soldats disoient qu'ils changeoient » de draps blancs tous les jours, parce » qu'ils coucherent douze jours de » suite sur la neige, étoit bien dif» férente «.

Mais le plus difficile avec le François n'est pas de lui faire supporter la *Réglemens nécessaires.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 26 Avril.

fatigue ; c'eſt de le retenir dans ſon
1705. penchant pour les plaiſirs, le goût du luxe, le jeu & la bonne chere, qui rend négligent & peu appliqué. Je tâchai, au commencement de la campagne, de bannir ces défauts de mon armée, & j'appelai, pour cela, à mon ſecours la fermeté du Miniſtre. » Je » ne crois pas, lui diſois-je (*a*), qu'il » y ait beaucoup d'Officiers dont on » ait lieu de ſe plaindre ; mais s'il » s'en rencontre qui, emportés par le » plaiſir, ne font pas leur devoir, je » prendrai la liberté de vous recom- » mander à leur égard la ſévérité ; car » l'eſprit de l'homme eſt tel, que » celui qui a bien rempli ſon de- » voir, reçoit une certaine ſatisfaction » quand on punit le fainéant. Cette » juſtice inſtruit pour l'avenir. Pour » moi, Monſieur, je ne connois, pour » mener les hommes, que la juſtice : » il ne la faut pas accompagnée de » duretés perſonnelles ; il faut que l'on » paroiſſe récompenſer avec plaiſir, & » punir avec peine ; & que ces deux

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 10 Avril.

» moyens-là

» moyens-là marchent toujours éga-
» lement «. 1705.

J'entrepris de me faire autoriser par le Roi lui-même, & j'en écrivis à Madame de Maintenon en ces termes (*a*) : » Je prends la liberté, Ma-
» dame, de vous exhorter à faire que
» le Roi fasse des défenses résolues
» pour les dépenses de table & des
» équipages. Je voudrois que Sa Ma-
» jesté daignât s'expliquer à peu près
» en ces termes : Je fais ce qui m'est
» possible pour empêcher la Noblesse
» de se ruiner, en l'exhortant à plus
» d'ordre dans ses dépenses, & ja-
» mais Prince n'a tant fait pour l'enri-
» chir, ni si prodigieusement donné
» que moi; mais je ne puis empêcher
» que les dissipateurs, gens sans or-
» dre, ne se ruinent, malgré toutes
» mes peines. Que n'ai-je pas donné
» à MM. d'H....., de Bl....., &
» d'autres? Est-ce ma faute, si ces
» gens-là n'ont pas laissé de très-grands
» biens à leurs familles? Enfin, quand
» je regarde ceux de mes sujets à qui

(*a*) Lettre à Madame de Maintenon, du 11 Avril.

» je donne le moins, je trouve que
1705. » c'eſt encore aſſez pour ſoutenir une
» ſorte de dépenſe convenable à leur
» état. Je prends pour exemple un
» Lieutenant-Général. Il tire de moi
» pendant la campagne, en appointe-
» mens ou en fournitures, plus de
» douze mille francs. On ne me per-
» ſuadera pas qu'avec cela il ne puiſſe
» pas donner à dîner à une douzaine
» d'Officiers, qui ne lui demandent
» ni entrées, ni entremets, ni des
» fruits ſi délicats, mais un peu meil-
» leure chere qu'ils ne la font chez
» eux.

» Enfin, Madame, quand ces diſ-
» cours ne réuſſiroient pas, au moins
» qu'ils ſervent à faire dire que le Roi
» perſiſte à vouloir établir un ordre
» dans ſes ſujets, & qu'il ne puiſſe pas
» être juſtement importuné par tout
» ce qui vient crier qu'il ſe ruine. Et
» pourquoi ſe ruinent-ils? Je déſire
» donc que le Roi faſſe renouveler ſes
» pragmatiques contre le luxe des ta-
» bles, n'en tirât-il d'autre utilité que
» d'avoir fait ce qui dépend de lui
» pour rendre ſes ſujets plus ſages &
» plus réglés «.

Ces réglemens me paroissoient nécessaires dans l'oisiveté des camps, que cette campagne sembloit m'annoncer, puisqu'il paroissoit que je serois obligé de me tenir sur la défensive. Je m'arrangeai pour les hommes, les munitions & l'argent, avec les Gouverneurs des villes les plus menacées. Celui de Sar-Louis demandoit qu'outre le prêt des troupes, il fût fait un dépôt de deux cent cinquante mille livres, pour les besoins qui pourroient survenir. Je lui remontrai que cinquante mille écus étoient plus que suffisans; » Car, lui disois-je (*a*), quand tout » l'argent comptant de la garnison se» roit épuisé, comme rien ne sort » d'une place assiégée, le Gouverneur » pourroit le retrouver dans la bourse » des Cabaretiers, Aubergistes, Mar» chands & autres Bourgeois, chez qui » le soldat l'a dépensé; & en s'obli» geant, pour le Roi, à payer les em» prunts, il est maître de les forcer à » prendre ses billets, & à lui remettre » l'argent, qui leur retourne ensuite,

1705.

Finances nécessaires dans une ville assiégée.

(*a*) Lettres à M. de Chamillard, des 25 & 26 Avril.

1705.

» & qu'on reprend encore après. Ainsi, » il est inutile d'avoir une si grosse » somme en dépôt. Il n'en faut que » ce qui est nécessaire pour suppléer à » ce que cachent ordinairement ceux » à qui on demande leur argent pour » des billets ; & avoir attention qu'ou- » tre l'argent circulant, il y en ait tou- » jours une bonne masse en caisse, » pour parer aux événemens impré- » vus «. M. de *Marci*, Major de la place, m'aida à faire entendre raison sur ce point au Gouverneur. Ce M. de *Marci* étoit une bonne tête, un esprit net & facile, qui alloit bien aux expédiens.

Fermeté requise dans un Gouverneur.

Un autre abus beaucoup plus dangereux, que je tentai de réformer, fut le droit que prétendoient les Gouverneurs, de se rendre si-tôt que les dehors étoient pris, & que le corps de la place étoit attaqué. J'obtins à ce sujet une lettre du Roi, à eux adressée, & conçue en ces termes (*a*) : » Quelque satisfaction que j'aye de la » belle & vigoureuse défense qui a été

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 24 Mars.

» faite dans les dernieres places qui » ont été assiégées, & que les Commandans se soient distingués en soutenant plus de deux mois leurs dehors, ce qui n'a jamais été vu parmi nos ennemis; cependant j'estime qu'on peut défendre aussi long-temps, & plus, les corps de place; & enfin je m'en tiens aux anciens ordres contenus dans toutes les Patentes des Gouverneurs, de ne jamais rendre une place, que l'on n'ait du moins soutenu plusieurs assauts au corps de la place «. 1705.

J'envoyai cet ordre à tous les Gouverneurs; je l'appuyai de vive voix, & j'exhortai le Ministre à ne pas mollir sur cet article. » Que l'on ne vous donne jamais pour raison, lui écrivois-je (a), que l'on veut conserver les troupes du Roi. Toute garnison qui marquera de la fermeté, ne sera pas faite prisonniere de guerre, & il n'y a point de Général qui, assuré d'emporter une place, n'aime mieux donner capitulation, que de hasarder de perdre mille

(a) Même lettre.

» hommes, pour forcer des gens obſ-
1705. » tinés «.

Diſpoſitions pour la correſpondance des troupes.

Ces ſoins de détail ne me faiſoient pas perdre de vue l'objet principal; c'étoit l'attention ſur l'armée des Alliés, qui ſe groſſiſſoit de mon côté. On fut quelque temps en doute de l'endroit vers lequel ils porteroient leurs efforts : le Maréchal de Villeroi crut qu'ils tomberoient ſur lui d'abord, & le Roi m'ordonna de lui envoyer des renforts. Je les diſpoſai de maniere qu'ils puſſent continuer leur route vers la Flandre, ou revenir à moi, ſelon l'exigence des circonſtances, & j'écrivis en même temps au Roi (a).
» Je ne ſais ſi MM. les Maréchaux de
» France ſont auſſi délicats pour ſervir
» les uns ſous les autres, que lors de
» la derniere guerre : mais je ſupplie
» très-humblement Votre Majeſté de
» ne point me ménager ſur cela. J'irai
» ſous M. le Maréchal de Villeroi,
» tant qu'il plaira à Votre Majeſté «.

S'il faut livrer bataille.

Mais dans le temps même que j'écrivois cela, les incertitudes où nous étions ſur le plan de campagne des

(a) Lettre au Roi, du 17 Mai.

ennemis, cesserent par les nouvelles arrivées de toutes parts, que les forces de Flandres & d'Allemagne marchoient pour se réunir sur la Moselle. Prévoyant cet événement, j'avois d'avance supplié le Roi de me faire connoître clairement ses intentions au sujet d'une bataille. » Je n'attendrai pas, disois- » je au Ministre (a), les ordres de Sa » Majesté pour profiter d'une fausse » démarche, ni pour empêcher, autant » que je pourrai, l'investiture d'une » place ; mais si je ne le puis qu'en » donnant une franche bataille, je » crois, Monsieur, qu'il est de la sa- » gesse de demander ce que veut Sa » Majesté. Ce n'est point pour avoir » des ordres qui puissent me disculper » en cas d'événement. La bonté du » Roi est trop connue, & j'ose me » flatter que mon ardeur pour son ser- » vice l'est aussi. Je n'ai aucune timi- » dité d'esprit, & , avec l'aide de » Dieu, je prendrai hardiment le bon » parti : mais si je dois chercher une » bataille à terrein & à avantage égaux, 1705.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Mai.

» c'est sur quoi Sa Majesté doit voir
1705. » ce qui lui convient «.

Liaison d'état entre les pays à défendre. J'avois trois villes également importantes à soutenir : Luxembourg, Thionville, & Sar-Louis; la premiere, fort éloignée de mon centre, les deux autres, séparées par des pays ingrats & difficiles. L'essentiel étoit de bien assurer les rivieres qui couvroient ces dernieres, la Moselle, la Sare, & la Nice. » Je travaillai, comme » je le mandois au Maréchal de *Villeroi* (*a*), à mettre quelque bonne » intelligence entre elles; mais ces » trois diablesses, lui disois-je, s'il est » permis de parler ainsi des rivieres, » ne se laissent pas approcher. Non pas » la Moselle; elle n'est que trop hon» nête, car on la passe par-tout; mais » pour la Sare, depuis son embou» chure jusqu'à Sar-Louis, on n'en ap» proche pas. Enfin, je l'ai cultivée » tout l'hiver avec MM. nos Géné» raux, je ne l'ai pas trouvée plus gra» cieuse; & les pays qui sont entre la » Moselle, la Sare & la Nice, très-peu

(*a*) Lettre au Maréchal de Villeroi, du 18 Mai.

» gracieux aussi : j'espere qu'ils n'au-
» ront pas plus de charmes pour nos 1705.
» ennemis, qu'ils ne nous en ont fait
» paroître «.

Cependant, quelque disgraciés que fussent ces pays, je ne crus pas devoir en abandonner la possession. Je me plaçai à Fronisberg & sur les hauteurs voisines, d'où je pouvois envoyer du secours à Luxembourg, par les bois de Sirk, que j'avois fait ouvrir en tournant les abattis du côté des ennemis. Je couvrois aussi Thionville, & pouvois tirer mes subsistances de Metz. Quant à Sar-Louis, je fis pratiquer des routes, & fortifier des postes tels que Bouzonville & Bourgaiche, pour être instruit des mouvemens des ennemis, & arriver en même temps qu'eux sur cette ville, ou même les prévenir, s'ils la menaçoient.

Forces des deux armées. La Françoise bien inférieure.

Je me trouvois dans des circonstances assez singulieres. M. de Chamillard m'écrivoit que j'avois autant d'infanterie que les ennemis, & très-peu moins de cavalerie; & il m'insinuoit que, s'ils approchoient, je devois leur disputer le terrein, & ne point songer à reculer. On pensoit tout

le contraire dans mon armée. » D'a-
1705. » voir voulu seulement demeurer dans » ce camp, écrivois-je au Ministre (a), » me fait passer pour téméraire parmi » nos Généraux. Je n'entends que » discours de sagesse : que j'ai le sort » de l'Etat entre les mains ; qu'il vaut » mieux que Sar-Louis, s'ils l'attaquent, tombe, que de donner une » bataille avec une si grande inégalité » de forces. Vous me croyez peut-» être trop prudent, lorsque je suis » presque seul de mon avis dans les » partis, je ne dis pas hasardeux, mais » qui n'ont que l'apparence d'audace. » Si j'allois aux opinions, je suis sûr » que je repasserois la Moselle, ou du » moins la petite riviere de Konismaker. Jugez de quelle conséquence » seroit une pareille démarche sur les » premiers mouvemens des ennemis » pour s'approcher de moi «.

Le vrai étoit que les ennemis, qui se donnoient cent dix mille hommes, en avoient au moins quatre-vingt-dix mille effectifs ; pendant que, tous les renforts qu'on m'envoya de Flandres

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 7 Juin.

& d'Allemagne réunis, je ne m'en voyois au plus que cinquante-cinq mille, excellentes troupes à la vérité, pleines d'ardeur & de courage; mais le nombre y fait. Tout ce que je pouvois étoit donc d'attendre les ennemis dans mon camp, bien situé, fort par lui-même : je n'y fis point faire de retranchemens, ils inquietent les François : » Je voudrois, écrivois-je au » Ministre (*a*), que les ennemis voulussent m'attaquer; je ne vous dirai » pas que je désire une affaire générale, elles sont si décisives, & il y » entre tant de hasards, quelque précaution que puisse prendre un Général, que tout homme sage doit regarder ces grands événemens-là avec » respect : mais j'en chercherai de petites, persuadé de la supériorité de » mes troupes «. 1705.

Les Alliés se présentent & se retirent.

Enfin, le 11 Juin, cette grande armée, composée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands de toutes les provinces de l'Empire, commandée par leurs Princes, & en chef par Milord Marlboroug & le Prince de Bade,

(*a*) Même lettre.

s'ébranla. Des environs de Treves, où elle s'étoit assemblée, elle se déploya sur les rives de la Sare, qu'elle passa, reçut poudre & plomb pour combattre; & par une marche forcée, elle vint camper, le 13 au matin, devant moi. » Ils croyoient m'avaler comme » un grain de sel (*a*) «. Milord Marlborong avoit publié par-tout qu'il me feroit reculer, ou qu'il me battroit. Toute l'Europe avoit les yeux sur nous, & attendoit ce grand événement, qui pouvoit décider du sort de la guerre. Les Généraux vinrent examiner mon camp, tinrent plusieurs conseils, & la nuit du 16 au 17 ils délogerent, sans tambours ni trompettes, dans le plus grand silence. On vint me dire au point du jour, qu'ils étoient partis. Je pris quinze cents dragons, pour tâcher de joindre les traîneurs; mais ils étoient trop loin.

1705.

Différents sorts des deux Envoyés de Lorraine.

Leur départ fut si prompt & si secret, qu'un Envoyé du Duc de Lorraine, qui n'étoit qu'à deux lieues des tentes de Marlboroug, venant le matin conférer avec lui, fut arrêté par des

(*a*) Lettre à M. Desalleurs, du 17 Juin.

Huſſards. Il leur montra ſon paſſeport, ſigné Marlboroug; mais c'étoient nos Huſſards, qui s'étoient déjà établis dans le camp ennemi. Ils dépouillerent complétement M. l'Envoyé de Lorraine, & me l'amenerent. J'avois préciſément dans ce moment à mon côté un autre Envoyé, que ce même Prince entretenoit auprès de moi. Il ne put s'empêcher de rire, en voyant ſon confrere dans cet état. » Rapportez, 1705.
» leur dis-je (*a*), à votre Prince, que
» ce qui vous arrive eſt le ſort qui
» l'attend lui-même, ſelon le choix
» qu'il fera dans ſes alliances, de la
» France & de l'Empire «.

En félicitant le Roi ſur ce grand événement, je lui dis (*b*) : » Il ſemble que Dieu, protecteur des armes de Votre Majeſté, avoit marqué à ce grand nombre d'ennemis les termes qu'ils devoient reſpecter. On les a empêchés de mettre le pied ſur vos terres. Le poſte que votre armée a occupé, étoit préci-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Juin.

(*b*) Lettre au Roi, du 17 Juin.

1705. » ſément ſur la frontiere de ſes Etats ; » & outre les raiſons de guerre plus » ſolides, j'aurois été bien fâché d'a- » voir à me reprocher qu'étant honoré » du commandement de ſes armées, » j'euſſe laiſſé entrer celle des enne- » mis dans ſon Royaume «.

Plainte de Milord Marlboroug. C'eſt en effet tout ce qu'on pouvoit me demander. Le Duc de Marlboroug le ſentit ſi bien, que lui, les Princes de l'Empire & tous leurs Généraux s'excuſerent de leur retraite comme d'une défaite. Il me fit dire qu'il me prioit de croire que ce n'étoit pas ſa faute, s'il ne m'avoit pas attaqué; que le Prince de Bade lui avoit manqué de parole, & qu'il ſe retiroit pénétré de douleur de n'avoir pas pu ſe meſurer avec moi (*a*). Ils ſe vengerent du Prince Louis de Bade par des ſarcaſmes, & l'appelerent le Prince *des Louis* (*b*). Le vrai eſt qu'il avoit trouvé mon poſte trop fort, & qu'il n'avoit pas jugé à propos qu'on expoſât toutes les forces des Alliés, ou à un échec, ou au blâme de n'avoir rem-

(*a*) Lettre au Roi, du 18 Juin.
(*b*) Lettre à M. d'Alegre, du 19 Juin.

porté qu'une victoire peu utile, puisqu'en supposant que ma déroute n'auroit pas été complete, je pouvois me porter derriere des rivieres ou des villes, d'où on n'auroit pu me chasser qu'en risquant d'autres batailles. Le Duc de Marlboroug piqué, retourna en Flandres. L'armée du Prince de Bade regagna le Rhin, & je me trouvai sans ennemis. 1705.

Le Maréchal détruit les magasins des ennemis.

Selon ma maxime, que, si-tôt qu'on cesse d'être sur la défensive, il faut se mettre sur l'offensive (*a*), » voyant » un corps d'ennemis retiré sous Tre- » ves, je cherchai à l'ébranler. Pour » cela, je chargeai M. le Comte de » *Druy* de marcher sur cette ville » avec un petit corps, qui fut soutenu » par le Comte du *Bourg*. Celui-ci » passa la Sare à Marsick, & poussa » devant lui un gros parti qui parois- » soit marcher vers Sarbourg & Tre- » ves. Ce parti, commandé par *Mas-* » *sembach*, en trouva un des enne- » mis, qui fut bien battu, & dont » les fuyards donnerent à Sarbourg &

(*a*) Lettre à M. le Prince de Conti, du 4 Juillet.

» à Treves toutes les plus chaudes
1705. » alarmes que l'on pouvoit souhaiter ;
» de maniere que ces deux villes furent abandonnées avec plus de terreur qu'on ne peut imaginer, laissant beaucoup de poudre, grenades, & onze pieces de canon, ayant brûlé les magasins, ou jeté dans la Moselle sur-tout une quantité d'avoine prodigieuse «.

Marche en Alsace.

Ce mouvement s'étoit fait à double fin; d'abord pour éloigner les ennemis de notre frontiere; ensuite, pour les retenir à la défense de leurs propres pays, qu'ils devoient croire menacés. Mon stratagême réussit. Pendant que je les tenois en échec avec peu de troupes, je m'avançai rapidement en Alsace, où j'étois appelé par les ordres du Roi. J'arrivai ainsi sur la Lutter avant les Alliés, qui avoient été retenus sur la Moselle par l'attaque de Treves. L'armée du Maréchal de *Marcin* & la mienne se réunirent le 3 Juillet, & dès le lendemain nous marchâmes aux lignes de Vissembourg, qui étoient plutôt soutenues que défendues par un corps de cinq ou six mille hommes, qui fut très-

maltraité. Le Général Thungen, qui commandoit en attendant le Prince de Bade, recueillit les débris de ce corps dans un camp qu'il avoit fortifié sous les murs de Lauterbourg, où nous résolûmes de l'attaquer. 1705.

Les ennemis se soutiennent.

Le temps pressoit. Son armée étoit journellement grossie par des détachemens qui lui venoient de la Moselle par-derriere le Rhin, où il avoit un pont communiquant aux lignes de Stoloffen. Nous fîmes ce que nous pûmes pour le déposter. Attaques réelles, retraites feintes, rien ne fut oublié pour tâcher de l'attirer hors de son camp; mais il y resta inébranlable, & si bien couvert, que nous ne jugeâmes pas à propos de risquer une action.

Elle devenoit de jour en jour moins possible, parce que l'armée ennemie, outre les renforts tirés de la Moselle, augmentoit encore par les contingens de l'Empire, qui commençoient à arriver, & que la mienne au contraire diminuoit par les détachemens qu'on m'ordonnoit de faire passer en Flandres & en Italie : de sorte que je crus devoir m'estimer très-heureux, si je

1705. pouvois réussir à protéger les lignes d'Haguenau, empêcher la prise du Fort-Louis, & aller vivre un peu sur le pays ennemi au delà du Rhin (*a*). C'est tout le but que je me proposai pour le reste de cette campagne, dont le fardeau alloit tomber tout entier sur moi, parce que le Maréchal de Marcin fut appelé en Flandres, où nos lignes avoient été forcées par le Duc de Marlboroug.

Leur armée grossie. Je m'appliquai d'abord à réunir toutes mes forces, n'ignorant pas que j'allois avoir affaire à une armée bien plus nombreuse que la mienne, quand tous les contingens auroient rejoint; ce qui arrive ordinairement dans le mois d'Août. Je rappelai donc presque toutes les troupes que j'avois laissées sur la Moselle; mais j'ordonnai au Marquis de *Conflans*, avant que de quitter ce pays, de s'assurer de Blicastel; & au Marquis de *Refuge*, après avoir rasé les fortifications qui couvroient Treves, de prendre la ville & le château de Hombourg. Par cette

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Août.

double expédition, nous nous trouvions en état de pénétrer chez l'ennemi, & je le privai des contributions qu'il tiroit auparavant des trois Evêchés. 1705.

Quant au siége du Fort-Louis, on avoit écrit au Ministre, que les seules inondations pouvoient empêcher les ennemis de l'investir. » Il n'y a rien, » lui répondis-je (*a*), de si joli sur une » carte, où avec un peu de vert & » de bleu on met en eau tout ce » qu'on veut. Mais le Général qui » va visiter cela, comme je l'ai fait, » trouve en divers endroits des dis- » tances de mille pas, où ces petites » rivieres, qu'on prétend inonder la » campagne, sont bien sagement » dans leur lit naturel, plus grosses » qu'à l'ordinaire, mais n'empêchant, » en façon du monde, que l'armée » ennemie ne fasse des ponts & ne » se place au pied du Fort-Louis, d'où » après cela on ne peut plus la chas- » ser, parce que les inondations mê- » me lui servent de rempart. Je vais

Difficultés de couvrir tout le pays.

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Août.

» donc au contraire examiner, ajou-
1705. » tois-je, s'il ne faudra pas plutôt se
» défaire de ces prétendues inonda-
» tions, pour nous conserver une ave-
» nue, la plus praticable qu'il sera
» possible, pour secourir le Fort-Louis
» par un combat, au cas que les enne-
» mis veuillent y marcher «.

Ma position étoit assez embarrassante. » Je ne sais, écrivois-je à M. de » Chamillard (*a*), quels avis vous » avez du nombre de troupes dont » est composée l'armée ennemie. Ce » que nous savons positivement, c'est » qu'il y a le pied de quatorze mille » hommes de troupes de l'Empereur, » toutes les troupes des Cercles de » Suabe & de Franconie, celles du » Duc de Virtemberg & de Vestphalie, les troupes Palatines & de » Prusse, plusieurs troupes particulieres de Saxe-Gotta, Volfembutel, » d'Amstel ; enfin tous les contingens de l'Empire sur le pied complet, commandés par le Prince de » Bade qui est venu les rejoindre. Le

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 24 Août.

» bruit des prisonniers & de leurs déser- » teurs leur donne soixante-dix mille » hommes. Otez en vingt ; pour moi, » je n'en puis compter que trente-cinq » mille «. 1705.

Avec cela il falloit défendre douze lieues de lignes depuis les montagnes jusqu'au Fort-Louis. Instruit de ce qui venoit de se passer en Flandres, où on avoit été battu, parce qu'on s'étoit trop étendu, j'écrivis au Ministre (a) : » Je ne me séparerai pas derriere les » lignes ; je me tiendrai ensemble. Le » plus difficile, ce sont les extrémités. » Je ne m'embarrasse pas que les en- » nemis percent la ligne, je songerai » capitalement à marcher ensemble » sur ce qui voudroit investir le Fort- » Louis, ou pénétrer dans le pays. » C'est la conduite la plus sûre der- » riere des lignes «.

Il va au devant de l'ennemi.

Je fis plus, sachant que les ennemis, sûrs de leurs forces, publioient qu'ils alloient m'attaquer (b), » je crus

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 24 Août.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 31 Août.

1705.

» qu'il étoit plus avantageux de les » aller chercher, que de les attendre. » Je marchai donc avec l'armée en » bataille le 29 Août. Je me portai » sur leur armée, & je cherchai pen- » dant toute la journée à me tenir si » près, qu'ils ne pussent sortir de » leur camp, sans me donner quelque » avantage sur leur arriere-garde; mais » ils se tinrent dans leur camp, d'où » ils avoient dit qu'ils devoient sor- » tir; & les Officiers que nous fîmes » prisonniers dans les escarmouches, » nous assurerent que certainement » le Prince de Bade avoit résolu de » nous attaquer, & qu'ils ne voyoient » pas d'autre raison de son change- » ment de résolution, que de ce que » nous avons marché à eux. Nos ma- » nœuvres, ajoutois-je au Ministre, » vous paroîtront hardies. Je les ai » faites, tant pour imposer à l'ennemi, » que pour conserver l'ardeur de nos » troupes. Car, en vérité, comptez » qu'il est très-dangereux pour les » François d'être attaqués «.

Multitude d'Officiers-Généraux dangereuse.

Le Roi m'envoya, vers ce temps, un Lieutenant-Général que je ne lui de-

mandois pas; sur quoi je lui écrivis (a):
» Mon zele pour le service de Votre
» Majesté me fait prendre la liberté 1705.
» de lui dire, qu'Elle ne peut être
» trop difficile sur le sujet de ceux
» qui tiennent les premiers postes
» dans les armées. Le trop grand nom-
» bre même ne convient pas. Par
» exemple, je vois dans l'ordre de
» bataille de l'armée de Flandres,
» quinze Lieutenans-Généraux à une
» premiere ligne, cinq à chaque aile,
» Il est vrai que le plus ancien com-
» mande l'aile; mais, Sire, le hasard
» ne permet pas toujours que le plus
» ancien soit le plus capable. D'ail-
» leurs, gens égaux en dignités ne
» sont point naturellement portés à
» s'estimer, ni à s'obéir assez promp-
» tement. La guerre veut une auto-
» rité trop décidée, pour que la parité
» puisse s'en accommoder. Il y a des
» gens plus occupés de la maniere
» dont ils ordonnent, que de la force
» qui doit être dans le commande-
» ment. Il est bon de se faire aimer
» des troupes; mais leur confiance ne

(a) Lettre au Roi, du 2 Août.

» s'acquiert que par la fermeté & la
1705. » justice «.

Marches & contre-marches.

Le mois de Septembre se passa en marches & contre-marches. Voyant que les ennemis se renforçoient sous Lauterbourg, je passai le Rhin, l'Infanterie sur un pont entre le Fort-Louis & Strasbourg, la Cavalerie sur celui de cette derniere ville. Je poussai alors des partis jusque dans les montagnes noires ; & ces pays qui se croyoient à l'abri des exécutions militaires, étant protégés par toutes les forces de l'Empire, furent très-étonnés de se voir attaqués. Par cette diversion, j'inquiétai si bien les Alliés pour leurs lignes de Stoloffen, qu'ils y rappelerent la plus grande partie de leurs troupes de Lauterbourg, & me menacerent d'une bataille. Je repassai le Rhin à propos, & regagnai de nouveau les lignes d'Haguenau. Ils revinrent en force. Alors il fut question de décider, si on abandonneroit cette place, qui étoit fort mauvaise. Je tins un Conseil de guerre. La pluralité des voix alloit à l'abandonner. M. de *Pery*, Officier Etranger, offrit de la défendre, & promit sur son honneur de sauver

ſauver la garniſon. Je louai ſa réſolution, & lui donnai de quoi la ſoutenir. 1705.

Le ſieur de Pery ſauve la garniſon d'Haguenau.

(a) » Il ſe défendit parfaitement » bien par un très-gros feu, faiſant perdre beaucoup de monde aux ennemis. Ils en avouerent eux-mêmes » plus de mille tués & bleſſés. Enfin » voyant deux breches ouvertes, il » demanda à capituler. Le Prince de » Bade ne voulut le recevoir que priſonnier de guerre. Sur quoi M. de » la *Chaux*, qui étoit allé porter les » articles, revint, diſant ſeulement que » toute la garniſon étoit réſolue à ſe » défendre juſqu'au dernier homme, » & à périr plutôt que de ſe rendre » priſonniere de guerre. M. de *Pery* » exécuta alors la réſolution qu'il avoit » priſe depuis quelques jours.

» Après avoir laiſſé M. d'*Herling*, » avec quatre cents hommes, pour tenir les derniers poſtes & faire feu » ſur les ennemis avec le reſte des » troupes, il ſortit, entre huit & neuf » heures du ſoir, par la porte de Saverne, & ayant renverſé une garde

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 7 Octobre.

1705. » de cavalerie qui fermoit cette avenue, il arriva avec toutes ses troupes au point du jour à Saverne. M. d'*Herling* le joignit avec le reste quelques heures après, n'ayant laissé dans Haguenaw qu'environ cent malades ou blessés, & n'ayant eu dans sa route qu'un seul Officier tué, & sept à huit soldats «. En remerciant le Ministre des graces que Sa Majesté accorda à tous les Officiers de cette garnison, je ne pus m'empêcher de lui dire (*a*) : » J'ai vu un temps que nos François auroient été vivement touchés de voir un Etranger se distinguer parmi eux, autrement qu'en les imitant «.

Convoi manqué. Je me permis d'autant plus librement ce reproche, que j'étois piqué de ce que je venois de manquer la plus belle occasion de molester les ennemis, & cela par la faute d'un Officier en qui j'avois la plus grande confiance. Je l'avois envoyé par les derrieres du camp ennemi, pour surprendre un convoi, ne pouvant y al-

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 27 Octobre.

ler moi-même, parce que j'étois tourmenté de la goutte. Il trouva l'escorte du convoi trop forte pour son détachement, & s'en revint demander du secours; pendant ce temps, le convoi passa. Je ne sais comment cet Officier, brave & expérimenté d'ailleurs, ne songea pas, avec ce qu'il avoit de troupes, à tenir le convoi en échec, en attendant le renfort que je lui aurois certainement envoyé. C'est-là une de ces occasions où la maladie est un double mal. 1705.

Ce convoi, dont les ennemis avoient le plus grand besoin, les mit en état de rester en présence. Mais nous touchions à la fin d'Octobre, la saison devenoit fâcheuse, & je voyois avec plaisir arriver le temps où je savois que les Cercles & les autres Contribuables de l'Empire, qui craignent toujours que leurs troupes ne se ruinent, ont coutume de les rappeler.

Les armées se menacent.

Cependant, avant que de les voir défiler, le Prince de Bade n'auroit pas été fâché de m'entamer, ou du moins il en montra l'envie. De mon côté, je n'étois pas curieux de compromettre, dans l'incertitude d'une

action, l'avantage d'une campagne que je pouvois dire m'avoir été glorieuse. Ma partie foible étoit la cavalerie. Nous avions essuyé une mortalité affreuse, qui avoit dépeuplé des régimens entiers. Il est vrai que les ennemis n'avoient pas été mieux traités; mais comme ils étoient plus nombreux, ils se ressentoient moins de leurs pertes. Toute mon inquiétude tournée de ce côté, en cas d'action, me fit imaginer de prendre les chevaux d'artillerie, ceux des Officiers, des bagages & autres, ne m'en réservant à moi-même que deux de main. J'ordonnai une revue générale, dans laquelle ces chevaux, au nombre de quatre mille, parurent prêts à être équipés & montés (a). Le Prince de Bade apprit avec surprise que je pouvois ajouter un renfort si considérable à ma cavalerie, & me laissa tranquille.

1705.

Elles se retirent.

Il ne fut plus question entre nous deux, que de voir qui céderoit le terrein le premier. Notre campagne avoit

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Novembre.

été très-fatigante, quoique renfermée dans le cercle d'une douzaine de lieues, depuis Lauterbourg jusqu'à Strasbourg, tant en deçà qu'au delà du Rhin. Les Officiers, grands & petits, s'étoient trouvés forcés, par la mortalité des chevaux, de faire presque toutes nos marches & contre-marches à pied. Le temps étoit affreux. Nous campions dans la neige & dans la boue. Presque plus de fourrage; les vivres arrivoient difficilement, & nous étions réduits au pur nécessaire. Chacun désiroit impatiemment que l'armée se séparât. Mais les ennemis n'étoient pas mieux; il leur mouroit même beaucoup plus de soldats qu'à nous, parce qu'ils n'en avoient pas tant de soin. J'ai toujours remarqué qu'il semble que les Allemands comptent pour rien les hommes & les chevaux (a). Pour moi, dans la nécessité où je me trouvois de tenir les troupes en campagne, je prenois du moins toutes les précautions propres à adoucir leur état; aussi eûmes-nous peu de déser- 1705.

(a) Lettre au Roi, du 2 Décembre.

1705. teurs, pendant que ceux des ennemis nous venoient en foule. D'ailleurs je donnois l'exemple, vivant sous la toile ou dans des baraques, comme les autres : cela me donnoit le droit d'être ferme. J'envoyai en prison jusqu'à des Colonels, qui s'éloignoient du camp pour être plus à l'aise, & je ne fis partir de troupes pour les quartiers d'hiver, qu'à mesure & à proportion que les ennemis en faisoient partir eux-mêmes. Enfin ces deux grandes armées disparurent de la campagne, & se retirerent dans les abris qui leur étoient destinés.

La terre de Vaux érigée en Duché.

Pendant que nous nous regardions, le Prince de Bade & moi, il avoit envoyé par ses derrieres un gros détachement, pour tâcher d'enlever Hombourg, qui gênoit fort l'Electeur Palatin, & l'empêchoit de lever des contributions dans les trois Evêchés, comme il s'en étoit flatté. Mais cette place se trouva trop bien munie, & le détachement revint sans rien faire. J'allai, quand les troupes furent séparées, la visiter moi-même, pour être sûr, par mes propres yeux, qu'elle étoit à l'abri de toute insulte. Je la regar-

dois comme très-essentielle. » Il est » certain, écrivois-je au Ministre (*a*), » que je suis plus attaché au château » de Hombourg, qu'à mon château » de Vaux «. Cependant le Roi venoit de le décorer du titre de Duché; qui me le rendoit d'autant plus précieux, que c'étoit un témoignage permanent de la satisfaction que Sa Majesté avoit de mes services. 1705.

Résultat de la campagne.

J'eus le malheur, pendant toute cette campagne, de n'obtenir du secours qu'au moment qu'on s'appercevoit que j'allois être écrasé par le nombre; & si-tôt que l'égalité commençoit à s'établir, on me retiroit ce qu'on m'avoit donné, de sorte que je ne pus faire aucune entreprise considérable. Je me rabattis sur les petites, qui furent fréquentes & assez heureuses. C'est ce que je fis sentir au Roi, en lui récapitulant ce qui s'étoit passé. » Votre Majesté, lui disois» je (*b*), m'aura trouvé assez affligé sur » la fin de la campagne, & j'avoue,

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 23 Novembre.

(*b*) Lettre au Roi, du 2 Décembre.

» Sire, que j'ai senti vivement les
1705. » petits avantages que la supériorité
» des ennemis leur a donné lieu de
» prendre, & ne suis consolé que par
» voir la frontiere des Etats de Votre
» Majesté, la plus importante, dans
» une situation bien différente de celle
» du printemps, & l'on peut dire une
» campagne heureuse, quand les vas-
» tes projets des ennemis sont dé-
» truits.

» Cette armée nombreuse, qui n'a-
» voit laissé dans les lignes de Mas-
» tricht que vingt-huit escadrons &
» trente bataillons, & qui s'étoient fait
» soutenir de toutes les forces de
» l'Empire, s'est retirée honteuse-
» ment. Celle du Prince de Bade,
» depuis le 14 Septembre, a été
» aussi beaucoup plus nombreuse que
» celle de Votre Majesté. Cependant
» ses succès se sont bornés à la con-
» quête des mauvaises murailles d'Ha-
» guenaw. Il est vrai que le Fort-
» Louis est bloqué, mais il a de quoi
» se soutenir au moins pendant l'hi-
» ver. Votre Majesté, au contraire,
» a chassé les ennemis de Sarbourg,
» de Treves, de Hombourg; dans

» diverses petites occasions on leur a
» fait un assez grand nombre de pri- 1705.
» sonniers, pour retirer les trois meil-
» leurs bataillons des troupes de Vo-
» tre Majesté, pris à Hochstet «. Je
finissois par lui dire que j'allois, avant
que de partir pour la Cour, visiter les
postes le long de la Sare & de la Mo-
selle.

Economie prescrite.

Ils avoient grand besoin de l'œil du Général, pour y établir l'ordre, & sur-tout l'économie. » La plupart des » Officiers, écrivois-je au Ministre (*a*), » ne songent, quand ils entrent en » quartier d'hiver, qu'à prendre leurs » aises & bien établir leur ustensile. » Leur esprit, en général, est que » tout ce qu'on gagne sur le Roi est » bien acquis. Pour moi, je suis assu- » rément bien économe de l'argent » du Roi; & quand vous voudrez » examiner les dépenses des autres » Généraux, & les miennes, je me » flatte que vous trouverez quelque » différence «. Je pris donc connois- sance de l'état des lieux, du prix des

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 29 Novembre.

denrées, afin que le soldat fût bien, & que le Roi ne fût pas trompé. Je plaçai les Officiers-Généraux, non pas toujours dans les endroits les plus commodes & les plus agréables, mais les plus importans. Je traçai moi-même les voies de communication & de prompte réunion en cas de besoin, & je partis.

1705.

Réponse aux critiques.

Arrivé à la Cour, ce fut toujours même réception agréable de la part du Roi, bonté, affabilité, expressions touchantes de satisfaction, & même de reconnoissance : applaudissemens vrais & naïfs de tout ce qui n'étoit pas purement courtisan : froids complimens de ceux-ci, & louanges contraintes, auxquelles ils avoient le plaisir de mêler un peu de critique, parce qu'ils savoient que toutes les opérations de ma campagne n'avoient pas été également approuvées. Mais si on me blâmoit, je me donnois la satisfaction de ne point cacher l'opinion que j'avois de ceux qui faisoient prendre des idées désavantageuses à ma réputation. Je m'en expliquai assez librement à Madame de Maintenon l'année suivante. » J'ai vu

» le Roi, lui disois-je (*a*), vous, Ma- 1705.
» dame, & M. de Chamillard, en-
» tiérement persuadés que j'avois eu
» grand tort de ne pas défendre les
» lignes d'Haguenaw. Je vous envoyai
» pour lors l'ordre de bataille des
» troupes que le Prince de Bade avoit
» à ses ordres. Le Roi & M. de Cha-
» millard sont bien convaincus du
» nombre de ces troupes, & ces mé-
» moires viennent de gens auxquels
» on a confiance. Les ignorans dans la
» guerre, & les mêmes gens qui mour-
» roient de peur à toutes les apparen-
» ces d'une action, ont persuadé que
» je devois m'opposer à l'entrée des
» lignes. Il est vrai que je l'aurois em-
» pêchée pour quatre jours; mais ces
» ignorans peuvent-ils disconvenir de-
» vant tout homme qui raisonne juste
» sur la guerre, que, dès que je m'é-
» loignois du Rhin, le Prince de Bade
» rassembloit toutes ses forces sur moi,
» & qu'il n'étoit plus à mon pouvoir
» d'éviter une bataille, que je donnois

(*a*) Lettre à Madame de Maintenon, du 19 Juin 1706, dans les Mémoires, soixante-neuvieme cahier.

1705. » avec sept mille chevaux & vingt-six » bataillons moins que les ennemis? » & d'ailleurs, quel grand intérêt de » donner bataille, pour soutenir Haguenaw, place mal fortifiée, & qui » tombera toujours, sans grands efforts, au pouvoir de celui qui sera » maître du pays «.

1706.

Le Fort-Louis dégagé.

Je fus destiné encore cette année pour le Rhin. Le Roi désiroit sur-tout que les ennemis fussent chassés de leurs lignes sur la Motern, & de leur camp retranché sous Haguenaw. Je devois être aidé dans cette opération par le Maréchal de *Marcin*, qui avoit à ses ordres une armée chargée de défendre la Moselle. Je concertai mes mouvemens dès Paris; &, pour cacher aux ennemis notre véritable dessein, le Maréchal de Marcin disposa ses troupes comme si elles eussent dû attaquer Traerbach, & moi celles d'Alsace, comme pour marcher à Fribourg : le dernier Avril, celles de la Moselle, après divers mouvemens, devoient se rendre à Saverne, & les miennes à Strasbourg, où je me rendis le 29 Avril.

Le premier Mai, je marchai aux en-

nemis, comme nous l'avions résolu. En approchant de leurs lignes de la Motern, je trouvai douze cents chevaux, qui furent entiérement défaits par le Comte du *Bourg*; peu rentrerent dans leurs retranchemens, qui furent emportés après une médiocre résistance. Le Maréchal de *Marcin* n'en trouva aucune, & le Prince de Bade craignant d'être pris en flanc par le Maréchal de *Marcin*, pendant que je l'attaquerois en front, abandonna son camp retranché de Bichevillers, & retira ses troupes derriere les inondations qui couvroient Drusenheim & la plaine du Fort-Louis. 1706.

(*a*) La nuit du 1 au 2 Mai, j'envoyai la *Billarderie*, Maréchal Général des Logis de l'armée, prier le Maréchal de Marcin d'attaquer de son côté les postes ennemis, pendant que j'attaquerois du mien. Il me manda que les inondations étoient trop hautes, & qu'il ne pouvoit pas. Je lui renvoyai encore *Ragemorte*, très-habile Ingénieur, & qui avoit une connoissance

(*a*) Tiré des Mémoires manuscrits, soixante-huitieme cahier.

1706. parfaite des eaux, qui paroissoient très-étendues. Le Maréchal de Marcin lui fit les mêmes difficultés. Enfin j'y allai moi-même, & comme en passant j'avois vu toutes ses troupes en bataille, je lui dis, en le joignant : » Monsieur, » je viens de voir une belle armée, » & qui paroît bien disposée à combattre. Il me répondit tout haut : » Elle est trop belle, pour que je la » fasse noyer dans cinquante-six inondations qui me séparent des ennemis «. Cette réponse, entendue des troupes, pouvoit les intimider; je le pris par la main, & le menant dans une maison, je lui dis : » Il faut que » nous ayons ensemble une petite conversation, s'il vous plaît : Vous » voyez, lui représentai-je, que les » ennemis montrent peu de vigueur, » puisqu'ils n'ont pas défendu les lignes d'Haguenaw. Il faut profiter » de leur terreur. J'ai cru que vous » voudriez bien attaquer ; car nous » sommes sûrs de réussir en faisant » agir tout ce que nous avons «. Il me proposa un Conseil de guerre. » Un » Conseil de guerre ! lui dis-je : ils ne » sont bons que quand on veut une

» excuse pour ne rien faire. Vous sa- 1706.
» vez, ajoutai-je, que depuis la jonc-
» tion, les deux armées sont égale-
» ment sous mes ordres ; mais la
» déférence que je dois à un confrere
» m'a porté à rester à mon aile «. Il me répondit honnêtement, mais en homme persuadé que je demeurois à l'attaque de la droite, parce que celle de la gauche, où nous étions alors, étoit la plus difficile. » Puisque vous
» le croyez ainsi, lui répliquai-je,
» trouvez bon que j'attaque tout à
» l'heure «. Je commandai mille Grenadiers; & quand ils furent arrivés, je leur criai : *Marchons*. J'en jetai vingt devant moi, qui entrerent dans l'inondation, & avoient de l'eau au dessus des reins. J'y entrai le premier après eux, & ordonnai à l'armée de Marcin de suivre. Ses Officiers-Généraux murmuroient. Un d'eux dit tout haut : *Où nous mene-t-on?* Je lui imposai silence de maniere à me faire obéir.

Prise de Lauterbourg, Drusenheim, Haguenaw, & autres places.

Nous avions un demi-quart de lieue d'eau à passer, & très-haute. Les chevaux perdoient pied en quelques endroits; mais à peine eûmes-nous traversé les deux tiers, que les escadrons

1706. des ennemis, qui paroissoient à l'autre bord, s'ébranlerent, firent une mauvaise décharge, & s'enfuirent. » Vous voyez, dis-je au Maréchal de » Marcin, que ce que l'on veut croire » quelquefois impossible, n'est même » pas bien difficile «. Il fut un peu honteux. J'appelai dans le moment le Comte de *Broglie*, très-bon Officier, & lui dis : *Marchez à Lauterbourg*. En effet, la terreur des ennemis les avoit portés à abandonner ce poste, qui étoit très-fort ; mais revenus de cette consternation, ils y rentrerent par une porte, en même temps que le Comte de *Broglie* par la porte opposée. Un moment plus tard, nous ne tenions rien, & il auroit fallu un siége en regle, pour s'emparer de cette ville, dont quelques coups de fusils nous rendirent maîtres.

Je fis en même temps attaquer un fort, que les ennemis avoient à la tête de leur pont sur le Rhin près de Stratmat : il étoit défendu par six cents hommes. Après quelques coups de canon pour rompre les palissades, le Marquis de *Nangis*, à la tête des Grenadiers, monta le premier à l'assaut,

& tout fut pris ou tué. La garnison du château d'Allen se rendit à discrétion; 1706.
ainsi la plaine du Fort-Louis fut nettoyée, & je mis sur le champ le siége devant Drusenheim & Haguenaw.

La premiere ville fit peu de résistance au Marquis de *Vieux-Pont* chargé de l'attaque; la seconde se trouva plus fournie qu'on ne l'avoit cru. Les ennemis y avoient mis un train d'artillerie, une grande quantité de poudre, & des provisions de guerre de toute espece, dans l'intention de s'en servir à attaquer quelques-unes de nos villes. J'en donnai le siége à faire au Comte de *Pery*, qui l'avoit si bien défendue. Les ennemis, après huit jours d'attaque, demanderent à capituler; mais il ne voulut pas leur accorder d'autres conditions que celles qu'on lui avoit faites à lui-même, c'est-à-dire, d'être prisonniers de guerre, & ils furent obligés d'y passer. Il s'y trouva deux mille hommes, cinquante pieces de canon, dont trente de vingt-quatre, tout l'attirail nécessaire, & trente mille sacs d'avoine. Les rivieres étoient blanches des farines qu'ils jeterent avant que de se

1706. retirer de toutes les petites villes qu'ils abandonnerent : on rassembla dans ces expéditions plus de quatre mille prisonniers, qui servirent à échanger presque tout ce qui restoit aux ennemis de la défaite d'Hochstet.

Raisons de mettre sur ffensive en llemagne.

Il entroit dans les arrangemens pris pour la campagne, que si-tôt que le Fort-Louis seroit délivré, & les ennemis au delà du Rhin, le Maréchal de Marcin rétrograderoit sur la Moselle, pour se rendre de là en Flandres; mais voyant que nous n'étions qu'au commencement de Mai, & que tout nous réussissoit à souhait, je lui proposai de suspendre sa marche quelques jours, pendant lesquels nous proposerions à la Cour d'attaquer Landau ou Philisbourg, & je lui laissai le choix de faire le siége, ou de commander l'armée qui le couvriroit. Mais malgré toutes mes instances, il ne voulut point attendre le retour d'un Courrier que j'avois dépêché de concert avec lui. Je sus même qu'il en avoit envoyé un qui précéda le mien, & qui apparemment empêcha le Roi d'entendre à mes propositions.

Cependant je ne me rebutai pas.

J'offris de tenter avec les seules forces qui me restoient, ce que j'avois voulu 1706. faire avec celles du Maréchal de Marcin réunies, & j'envoyai à la Cour le sieur de *Lauriere*, Aide-Major Général, pour représenter toutes les raisons qu'il y avoit de tourner le sort de la guerre vers l'Allemagne, & de demeurer sur la défensive en Flandres; mais je ne fus point écouté, & la bataille de Ramillies se donna, la plus honteuse, la plus humiliante, la plus funeste des défaites. » Que de malheurs n'auroit-on pas évités, écri» vois-je à Madame de Maintenon (*a*), » si, en me laissant agir, on avoit or» donné à M. le Maréchal de Villeroi » la sûreté & l'inaction? Je serois » bien fâché que cette maniere de » plainte que je prends la liberté de » vous faire, de n'être pas cru, vous » portât à penser que je ne suis pas » très-content de M. de Chamillard. » Je dois compter, & je compte sur » son amitié. J'ai reçu les plus gran» des graces sous son ministere, &

(*a*) Lettre à Madame de Maintenon, du 19 Juin.

» perſonne ne lui ſera jamais plus dé-
1706. » voué que je le ſuis; mais d'autres
» ont beaucoup plus de part à ſa con-
» fiance. Ne faudroit-il pas quelque-
» fois du moins croire les gens heu-
» reux, ſi on ne veut pas les eſtimer
» habiles « ?

J'appris que, nonobſtant cette triſte expérience du danger des fauſſes meſures qu'on avoit priſes, on raſſembloit encore toutes les forces du Roi en Flandres, & je le ſus, parce qu'on me demanda mes meilleures troupes. » Mais ſous quel Chef? ajoutois-je à » Madame de Maintenon; ſous M. » l'Electeur de Baviere? Au nom de » Dieu, Madame, c'eſt mon zele ſeul » qui me fait parler: que l'on évite de » mettre, pour la troiſieme fois, le » deſtin de la France entre les mains » d'un Prince auſſi mal-habile que mal- » heureux. Sa vie entiere eſt une ſuite » de fautes capitales pour ſa conduite » & celle de ſes Etats. Vous me direz: » A qui donc confier les armées du » Roi en Flandres? à M. le Maréchal » de *Villeroi* & à M. le Maréchal de » Marcin ſeuls? Oui, Madame, & » que du moins ils ne joignent pas

» leurs trois étoiles pour décider de la » guerre. Je vous le demande à genoux. Que le Roi prenne bien garde » aux Officiers-Généraux qui commanderont les ailes : si M. le Maréchal » de Villeroi a l'une, & M. le Maréchal de Marcin l'autre, je les tiens » bien menées. Que l'on songe à l'infanterie : je m'offrirois, Madame, » & mon zele me feroit servir sous » tout le monde : mais j'aurai l'honneur de vous dire avec la même » liberté, que je ne suis pas un trop » bon subalterne. Vous croirez que » c'est par indocilité ! non, Madame ; » mais je ne suis ni mes vûes, ni mon » génie sous d'autres : ainsi je ne puis » me flatter que je fusse d'une grande » utilité sous le Duc de Baviere & le » Maréchal de Villeroi ».

1706.

Le Maréchal refuse d'aller en Lombardie.

Malgré un aveu si net de mon inaptitude à servir sous d'autres, on me proposa d'aller commander, sous M. le Duc d'Orléans, l'armée de Lombardie à la place du Duc de *Vendôme*, qui venoit prendre en Flandres celle que le Maréchal de Villeroi laissoit vacante en se retirant. Je reçus cette offre avec respect : » Mais je crois,

» répondis-je au Ministre (*a*), que je
1706. » manquerois à la confiance dont Sa » Majesté m'honore, & je sortirois de » mon caractere, si je ne représentois » sur cela tout ce qui me paroît être » du bien du service. Il faut observer » d'abord, Monsieur, que M. de » *Vendôme* a fait toutes ses dispositions; mais quelque respect que j'aye » pour ses projets, chacun a sa maniere de faire la guerre, & j'avoue » que la mienne n'a jamais été de » tenir, par des lignes, vingt lieues » de pays; & si j'avois observé sur les » siéges la méthode de M. de *Vauban*, » beaucoup plus habile homme que » moi en pareille matiere, je n'aurois » pas pris Kell en douze jours.

» En second lieu, Monsieur, si, » parmi tous les Généraux, il y en a » un moins propre qu'un autre à suivre » le projet d'un prédécesseur, sous » l'autorité d'un Prince qui a déjà de » grandes connoissances de guerre, & » dont il faut d'ailleurs ménager la

(*a*) Lettre à M. de Chamillard, du 27 Juin, dans les Mémoires manuscrits, soixante-dixieme cahier.

» Cour en gouvernant l'armée ; si, 1706.
» dis-je, Monsieur, vous voulez jeter
» les yeux sur le moins propre à un
» pareil emploi, je vous avoue natu-
» rellement que c'est sur moi. Vous
» me retirez de celui que j'ai étudié
» pour le reste de la campagne, &
» j'ose vous dire que je ne crois pas ce
» changement convenable à l'utilité
» du service. Si la campagne d'Italie
» commençoit, ou s'il y avoit en ce
» pays-là quelque désordre, je ne vous
» représenterois pas tout ce que j'ai
» l'honneur de vous dire : mais, Mon-
» sieur, n'est-ce pas bien servir le Roi,
» que de se donner pour ce qu'on est?
» Encore une fois, si quelque chose
» alloit mal en Italie, j'y volerois ;
» mais il n'y a qu'à conserver; & si
» Sa Majesté, qui m'a dit autrefois
» Elle-même & avec bonté les défauts
» qu'Elle me connoissoit, a bien voulu
» les oublier dans cette rencontre, il
» est de ma fidélité de les représenter.
» Permettez-moi donc d'achever ici
» ma campagne. M. le Maréchal de
» *Marcin*, outre ses grands talens pour
» la guerre, a tous ceux encore qui
» sont nécessaires pour ménager l'es-

» prit d'un Prince & celui de sa Cour.
1706. » De ces derniers talens-là, Monsieur, » je n'en ai aucun «. Soit sur mon avis, soit par un choix indépendant de mon indication, le Maréchal de *Marcin* fut envoyé en Lombardie, & paya de sa vie, à la bataille de Turin, sa complaisance pour des ordres qu'il n'approuvoit pas.

Il se retranche en deçà du Rhin. On continua de me retirer des troupes pour la Flandre, quoique je représentasse que celles de Westphalie, qui repassoient sur le Rhin, au lieu d'aller en Italie, jointes à toutes celles que le Prince de Bade attendoit des autres Cercles, rendroient incessamment ma position bien critique. Le moins qui pût m'arriver, étoit d'être réduit à l'inaction, pendant que je voyois qu'avec un peu d'aide j'aurois pu forcer un passage sur le Rhin, en prenant à revers les lignes de Stoloffen, & rentrer ainsi dans l'Empire, dans la conjoncture la plus favorable; car on savoit que le Duc de Virtemberg étoit mécontent, la Baviere prête à se révolter, & la Hongrie sur le point de s'accommoder, si on ne faisoit une diversion en sa faveur. Tant de

de motifs ne purent déterminer la Cour à cesser de m'affoiblir. Je me traçai donc un plan rétréci, conforme à ma situation : ce fut de consommer tous les grains & fourrages, jusqu'à Landau & au delà, & de fortifier de redoutes des lignes que je fis faire depuis les montagnes jusqu'au Fort-Louis, pour couvrir ce qui nous restoit de l'Alsace & la Lorraine; non que je ne voulusse me renfermer dans ces lignes, mais afin de me procurer quelque tranquillité d'esprit de ce côté, pendant que je verrois s'il n'y auroit rien à faire du côté du Rhin. 1706.

Le premier Juillet, j'appris que le Prince de Bade remontoit ce fleuve. Comme il avoit une grande quantité de bateaux sur des haquets, dont il pouvoit faire un pont & dérober un passage, je fortifiai de plusieurs bataillons le Comte du *Bourg*, que j'avois laissé entre le Fort-Louis & Strasbourg, & avec le reste des troupes je continuai tranquillement à consommer les vivres autour de Landau, comme si je n'avois pas songé à autre chose. Cependant je m'y occupois très-sérieusement du dessein de me procurer une

Prise de l'Isle du Marquisat.

entrée ſur les lignes de Stolhoffen, que
1706. je ne perdois pas de vue.

Du 10 au 19 Juillet, je me donnai tous les mouvemens imaginables pour diſpoſer les bateaux & autres choſes néceſſaires à l'entrepriſe que je méditois. J'allai en poſte du voiſinage de Landau à Strasbourg, je retournai de même à l'endroit d'où j'étois parti. Le 20 Juillet, je revins toute la nuit au Fort-Louis. On tourna l'artillerie de la place ſur les baſtions qui commandoient l'iſle du Marquiſat; & à la pointe du jour, *Streiff*, Maréchal de Camp, démara avec trente bateaux, pour faire la deſcente dans une petite iſle, qui n'étoit ſéparée de celle du Marquiſat que par un petit bras de Rhin. *Streiff* fut tué des premiers coups; habile & brave Officier que je regrettai beaucoup. J'envoyai à ſa place le Comte de *Broglio*, & la petite iſle fut priſe.

Les ennemis firent marcher deux mille hommes, ſoutenus de ſix bataillons, pour s'oppoſer à la deſcente dans l'iſle du Marquiſat: le Comte de *Broglio* avoit un bras de Rhin ſi fâcheux à paſſer, que dans les endroits

les plus favorables, les soldats avoient de l'eau jusqu'aux épaules. Les Grenadiers de *Navarre* & de *Champagne* marchant à l'envi les uns des autres, *Barberay* à la tête de ceux de Navarre, & *Pecomme* à la tête de ceux de Champagne, aborderent l'isle : les ennemis y firent une opiniâtre résistance ; mais le feu du canon les ayant un peu ébranlés, nos Grenadiers, commandés par le Marquis de Nangis, les renverserent. Ils furent entiérement défaits, & eurent plus de cinq cents hommes tués sur la place. Je m'emparai de quelques autres petites isles qui avoisinoient celle d'Alunde, où les ennemis avoient un pont. J'aurois bien voulu le détruire, mais il s'y trouva des obstacles insurmontables. Je me contentai de m'assurer, par quelques fortifications, la possession de ces petites isles, qui pouvoient me servir dans la suite. J'établis une redoute vis-à-vis l'embouchure de la riviere de Stolhoffen, & je fis rétablir tous les ouvrages à corne du Fort-Louis. Par-là je rendis à cette place une considération qu'elle avoit perdue depuis la paix de Risvik. Les ennemis employerent

1706.

diligemment leurs troupes à faire de
1706. nouveaux retranchemens le long de la riviere de Stolhoffen, qui est souvent guéable, & par où ils avoient lieu de craindre qu'on attaquât leurs lignes.

On lui refuse la permission de donner bataille.

Mais je n'avois garde d'y penser, puisqu'on cessoit de me demander des troupes pour la Flandre; & en même temps, par une contradiction singuliere, on me proposoit de faire le siége de Landau. Cette entreprise auroit été convenable lorsque je le demandois, ayant encore avec moi l'armée de *Marcin*, ou même peu après; mais affoibli comme je l'étois, il n'y avoit pas de raison à risquer le siége d'une ville, dont la garnison pouvoit être presque aussi nombreuse que l'armée des assiégeans, sans une autre armée pour tenir tête à celle que les ennemis auroient amenée au secours. C'est ce que je représentai au Ministre, avec le plus de ménagement qu'il me fut possible, de peur de le choquer en lui faisant trop sentir l'absurdité de la proposition. Au contraire, je demandai permission de combattre, si les ennemis exposoient un corps d'armée devant moi en deçà du Rhin, parce que

j'étois bien sûr qu'obligés, comme ils l'étoient, de laisser leurs lignes de Stolhoffen garnies, ils ne pourroient se présenter qu'avec une armée à peu près égale à la mienne, qui étoit bien supérieure par la qualité des troupes. » Si je suis heureux, disois-je, j'emporterai sans peine les lignes de Stolhoffen, j'entrerai dans l'Empire, & je peux faire le siége de Philisbourg. » Si je perds la bataille, il n'en coutera tout au plus que les lignes de la Lauter & Lauterbourg, les ennemis n'ayant pas assez de munitions ni d'artillerie pour de plus grands desseins «. On me manda de me borner à la défense de mes lignes, & de ne me pas commettre au sort incertain d'une bataille. 1706.

Il fallut donc me résoudre à voir le Général Thaugen, qui avoit remplacé le Prince de Bade, malade à Rastat, passer le Rhin, se promener devant mes lignes, sans autres actions de part & d'autre que quelques escarmouches, des petites villes ou châteaux pris & repris ; enfin, rien de décisif. Cela dura jusqu'à la fin de la campagne. Les ennemis la terminerent en repas-

ſant le Rhin, le 17 Novembre : ils
1706. nous laiſſerent Louisbourg dégagé, Lauterbourg, Druſenheim, nos lignes qu'ils n'avoient pas pu percer, & l'iſle du Marquiſat. Dans ces petites expéditions, je ne laiſſai pas de faire des priſonniers, ce qui me donna lieu d'échanger encore quelques ſoldats d'Hochſtet; & je fis dire ſecrétement au petit nombre qui reſtoit, de prendre du ſervice dans les troupes de l'Empereur, perſuadé qu'à la premiere occaſion je les aurois par la déſertion.

1707.

Deſcription des lignes de Stolhoffen.

Avant que de quitter la frontiere, j'ordonnai au Comte de *Broglio*, que je laiſſai Commandant de la Baſſe-Alſace, d'examiner ce qui pourroit être tenté avec ſuccès, pour attaquer les lignes de Stolhoffen, dont la priſe m'ouvroit néceſſairement le chemin de l'Empire. Ces lignes, regardées comme imprenables, s'étendoient depuis Philisbourg juſqu'à Stolhoffen, & retournoient en équerre, depuis Stolhoffen juſqu'aux montagnes. Elles étoient formées le long du Rhin de doubles retranchemens élevés en amphithéatre, ſoutenus de temps en temps par de bonnes redoutes, avec

un pont bien fortifié, qui joignoit aux lignes l'isle d'Alunde, d'où les ennemis pouvoient facilement jeter un autre pont pour pénétrer en Alsace. Depuis que je m'étois emparé de l'isle du Marquisat, ils avoient considérablement renforcé leurs retranchemens de Stolhoffen. De ce dernier endroit à Bihel, on mettoit en peu d'heures tout le pays sous l'eau, par le moyen d'écluses & de digues revêtues partie en maçonnerie, partie en gazon, défendues par des fortins correspondans l'un à l'autre; l'espace depuis Bihel jusqu'à la montagne n'étant plus propre aux inondations, parce qu'il s'élevoit insensiblement, étoit retranché avec le plus grand soin, & on n'avoit même pas négligé l'escarpement de la montagne. Tout cela étoit garni d'une nombreuse artillerie, & renfermoit une armée de plus de quarante mille hommes, commandée par le Prince de Bareith, qui succédoit au Prince de Bade, mort pendant l'hiver.

1707.

Le Comte de *Broglio* avoit fait, pour l'attaque des lignes, un projet qui me parut très-solide. Il me l'expliqua quand je le vis à Saverne, où

il me joignit à la fin d'Avril avec le
1707. Marquis de *Vivans* & le Marquis de *Pery*, les trois seuls auxquels je me fusse ouvert de mon dessein. Je renvoyai le premier à Lauterbourg, pour étudier encore mieux les mesures qu'il convenoit de prendre, & cela avec le plus grand secret. Les ennemis étoient campés derriere leurs lignes, dès le premier Mai. Je fis passer, le 16, par Strasbourg cinquante escadrons au delà du Rhin, sous prétexte de besoin de fourrage; mais en effet, parce que cette disposition convenoit à mon projet. Le même jour, j'allai rejoindre le Comte de *Broglio* à Lauterbourg, & visiter les bords du Rhin avec lui & d'autres Officiers-Généraux qui devoient être employés en cette occasion.

Leur attaque. Il avoit reconnu entre Lauterbourg & Hagenbach la petite isle de Neubourg, que les ennemis avoient négligée, & qui pouvoit servir à leur cacher les bateaux qu'on mettroit dans le fleuve. Au delà de l'isle se trouvoit un bras facile à traverser, & ensuite une belle plage assez étendue, sans être couvert de bois, de maniere que la descente étoit aisée. Le plus diffi-

cile étoit d'en cacher le dessein aux ennemis étendus sur tous les bords du Rhin, de leur côté, & ayant un pont à l'isle d'Alunde, de maniere qu'aucun bateau ne pouvoit passer de Strasbourg au Fort-Louis sans être découvert. Le Comte de *Broglio*, prévoyant cet inconvénient, en avoit fait construire à Strasbourg, qu'on devoit faire arriver par terre; & afin qu'ils pussent approcher sans être apperçus, je fis couvrir par des broussailles certains endroits que les ennemis pouvoient voir, & j'y fis camper quelques troupes, qui paroissoient se mettre à couvert par des feuillées. Les Charretiers eurent ordre, en certains endroits, de ne pas même donner un coup de fouet, & de ne pas dire un seul mot. L'on fit défense d'allumer les pipes, & l'on nomma des Officiers sages & attentifs, pour faire observer ces ordres avec la derniere exactitude. Toute la journée qui précéda cette marche, il y eut des ordres le long de la ligne de la Lauter, de laisser entrer dans les barrieres tout ce qui viendroit du pays ennemi; mais de ne laisser sortir personne. On observa de

1707.

1707. même, le long du Rhin, qu'aucun petit bateau ni vedelin n'allât aux ennemis.

Pendant que ceci se passoit, je donnai, le 19 & le 20 Mai, grand bal, festin & comédie aux Dames de Strasbourg. J'y invitai les Officiers-Généraux & beaucoup d'autres, qui ne paroissoient, comme moi, occupés que des fêtes : mais je les prenois en particulier les uns après les autres, & je leur donnai ainsi, sans qu'on s'en doutât, les ordres qu'ils devoient exécuter. M. de *Lée* & le Marquis de *Vieux-Pont* furent chargés d'agir du côté de l'isle de l'Alunde avec quatre bataillons seulement & dix pieces de canon, mais sans ponton, parce qu'ils ne devoient faire qu'une fausse attaque. Celle de l'isle du Marquisat, qui n'étoit pas encore la véritable, mais qui pouvoit le devenir selon les circonstances, fut confiée à M. de *Pery* & au Comte de *Chamillard*. Je leur fis prendre neuf bataillons, quatorze pieces de canon, quelques mortiers, & douze pontons de cuir, avec lesquels ils devoient tenter de passer le bras du Rhin qui séparoit l'isle des

ennemis, ne fût-ce que pour les inquiéter. Enfin le Comte de *Broglio* & le Marquis de *Vivans* eurent la principale attaque par l'isle de Neubourg, derriere laquelle on plaça les bateaux, avec vingt bataillons, quarante-cinq escadrons, & trente-quatre pieces de canon, dont quatre de vingt-quatre. Pour moi, le 21 Mai à cinq heures du matin, en sortant du bal, je passai le Rhin sur le pont de Kell, avec tout l'Etat-Major de l'armée, & je m'avançai du côté de Bihel, pour favoriser, par une diversion, l'attaque qui devoit se faire le 22 à cinq heures du soir. J'affectai de me montrer & de parler même à des gens qui pouvoient le rapporter aux ennemis, dans l'opinion que ma présence leur persuaderoit que la principale attaque se feroit de mon côté, & qu'ils y jetteroient le fort de leurs troupes. 1707.

A l'heure dite, dix-huit cents hommes choisis, conduits par les Comtes de *Broglio* & de *Vivans*, s'embarquerent derriere l'isle de Neubourg, sur soixante bateaux, & aborderent de front de l'autre côté du Rhin, la baïonnette au bout du fusil. Cent

1707. hommes qui gardoient ce bord, s'enfuirent en faisant leur décharge, qui avertit les Généraux ennemis. Ils envoyerent deux mille hommes; mais nos gens, après leur descente, s'étoient retranchés si diligemment, qu'ils ne crurent pas pouvoir les emporter, & se retirerent. Des bateaux qui étoient arrivés les premiers, on forma un pont; les troupes passerent partie sur ce pont, partie à la nage. On établit des batteries, tant dans l'isle que sur le bord du Rhin, & en peu d'heures ce poste fut assuré. Pendant ce temps, MM. de *Lée* & de *Vieux-Pont* faisoient grand feu sur l'isle d'Alunde, & montroient quelques mauvais bateaux pleins de troupes, du côté de Drusenheim, pour attirer l'attention. Les Comtes de *Pery* & de *Chamillard*, de l'isle du Marquisat où ils étoient, battoient vivement le village de Selinghen, en délogerent les ennemis, & passerent sur leurs pontons.

De Bihel où j'étois, j'entendois ces attaques; mais je ne pouvois en savoir le succès, parce qu'il falloit venir par le pont de Strasbourg, & faire vingt lieues pour m'apporter des nou-

velles. Mais quoiqu'un grand brouillard me cachât, le 23 au matin, les mouvemens des ennemis dans leurs lignes, au ralentissement de leur feu je jugeai qu'ils étoient embarrassés, & lorsque je m'apprêtois à les attaquer, j'appris qu'ils se retiroient. Les troupes qui m'étoient opposées sous les ordres du Prince de Dourlac, gagnerent les montagnes; les autres se replierent sur Mulberg, où étoit le Marquis de Bareith. Nous nous rejoignîmes de nos différentes attaques dans le centre des lignes, où le camp étoit tendu presque par-tout. Nous y trouvâmes une quantité prodigieuse d'artillerie, quarante milliers de poudre, des boulets & grenades à proportion; des habillemens complets pour plusieurs régimens, un pont portatif avec tous ses haquets, des magasins immenses de farine & d'avoine : & ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que ce grand & prodigieux succès ne couta pas un seul homme.

1707.

Je détachai le Marquis de *Verceilles* avec cinq cents chevaux, qui trouva l'armée ennemie se retirant en désordre, tua beaucoup de soldats &

cavaliers, & fit un grand nombre de
1707. prisonniers. Le reste du jour fut employé à donner des ordres pour la destruction des levées, digues & écluses, & la construction d'une redoute qui devoit couvrir le pont que j'avois dessein d'entretenir à Selinghen, afin de communiquer à Lauterbourg & au Fort-Louis, sans être obligé de faire le détour par Strasbourg. J'allai coucher à Rastat, magnifique palais du Prince de Bade, que je trouvai tout meublé, & que je conservai soigneusement. La Princesse s'étoit retirée à Estingen : je lui envoyai ses équipages, ceux de ses enfans, ses domestiques, & tout ce qui pouvoit lui être utile.

Il pénetre en Allemagne.

Je restai trois jours dans ce château avec l'armée, qui s'étoit réunie autour dès le 23 au matin. Pendant ce temps, j'envoyai des ordres aux villes de Stutgard, d'Hisdelberg, & à leurs Régences, de préparer dix mille sacs de farine, & de les faire voiturer dans les lieux indiqués, sous peine des plus dures exécutions militaires. Je fus exactement obéi ; & l'on voyoit passer les chariots au milieu des troupes ennemies, sans qu'elles osassent s'y oppo-

ſer, pour ne pas expoſer leur propre pays à une ruine & à une dévaſtation certaine. J'envoyai des mandemens pour les contributions en Franconie & en Suabe à plus de quarante lieues à la ronde; & comme j'en avois impoſé à ces divers Etats, lorſque j'étois entré dans l'Empire en 1703, j'exigeai ce qui n'avoit pas été payé depuis que les armées du Roi en avoient été chaſſées, après la ſeconde bataille d'Hochſtet. 1707.

Ce qui me parut le plus important & le plus néceſſaire, fut d'établir une ſévere diſcipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre qui faſſe ſubſiſter dans le pays ennemi, lorſqu'on ne peut rien tirer de ſes propres magaſins. Or j'allois être dans ce cas. Je fis donc aſſembler les bataillons, & je parlai aux ſoldats de maniere que la plupart me puſſent entendre. » Mes » amis, leur dis-je (*a*), j'ai traverſé » l'Empire il y a trois ans; votre ſa» geſſe & votre bonne diſcipline per» mettoient aux payſans d'apporter

Bonne diſcipline établie.

(*a*) Tiré des Mémoires manuſcrits, ſoixante-douzieme cahier.

» tout ce qui vous étoit nécessaire;
1707. » nous rentrons dans ce même Empire : nous ne pouvons plus compter sur nos magasins : si vous brûlez, si vous faites fuir les peuples, vous mourrez de faim. Je vous ordonne donc, pour votre propre intérêt, & pour celui du Roi, d'être sages, & vous voyez bien vous-mêmes l'importance qu'il y a que vous le soyez. J'espere aussi que vous comprendrez les bonnes raisons que je vous dis. Je dois commencer par vous instruire; mais si ces raisons ne vous contiennent pas, la plus grande sévérité sera employée, & je ne me lasserai pas de punir ceux qui s'écarteront de leurs devoirs «. Ce discours fit impression, & l'armée demeura dans une discipline si exacte, que l'on ne fut obligé à aucun exemple.

Visite à la Princesse de Bade.

J'appris, le 27 Mai, que les ennemis étoient derriere Phorzein; je me mis à leur suite, laissant M. de *Quadt* avec un petit corps de cavalerie dans nos lignes de la Lauter, pour couvrir l'Alsace. En passant par Etlingen, j'allai saluer la Princesse de Bade, que je

trouvai encore dans la vive douleur de la perte d'un mari très-estimable, & qui me faisoit l'honneur de m'aimer, quoique j'eusse souvent remporté sur lui des avantages assez remarquables. Elle me dit à ce sujet des choses fort obligeantes. Nous prîmes dans cette ville & dans celle de Kuppenheim, des magasins de farine considérables. 1707.

Je me fis précéder sur la route de Phorzein, par le Marquis de *Vivans* avec quinze cents chevaux. Il eut avis que cinq cents des ennemis étoient près de Dourlac, & il marcha à eux avec une partie de son détachement. Cette cavalerie avoit un défilé devant elle, quelque infanterie, & du canon. Par une marche très-pénible dans des pays montueux & difficiles, M. de *Vivans* prit ce corps à revers, le défit entiérement, & s'empara des canons. L'action fut chaude ; les ennemis y perdirent leurs Généraux & beaucoup d'Officiers, & nous le Marquis d'*Audezi*, Mestre de Camp, & le Marquis de *Lagny*, Capitaine de Cavalerie, qui furent tués.

J'avançois toujours sur les traces des ennemis, sans être bien sûr de leur

1707. route. Enfin, le dernier Mai, étant campé à Kretsingen, j'appris qu'ils l'étoient à Maluker, sur la riviere d'Ems, & que les opinions de leurs Généraux étoient partagées. Les Ducs de Virtemberg & de Dourlac vouloient m'attendre à Phorzein, & combattre; & le Marquis de Bareith, Général, vouloit absolument se retirer. Je forçai la marche; mais mon Infanterie ne put suivre. J'arrivai à Phorzein avec la Cavalerie à midi : ils avoient quitté leur camp à la pointe du jour, & s'étoient éloignés de près de six lieues : notre Infanterie ne joignit qu'à l'entrée de la nuit, & je fus obligé de lui donner deux jours de repos, pendant lesquels je marchai encore en avant avec la Cavalerie & les Dragons : l'Infanterie suivoit toujours de loin & difficilement. J'avois trouvé un gros dépôt de poudre & de bombes à Phorzein. Je trouvai aussi des munitions à Schweibertingen, à Vahigen, & dans les autres petites villes sur ma route. Il n'y avoit que le pain qui quelquefois ne se trouvoit pas prêt ; ce qui nous retardoit.

Contributions poussées très loin.

Etant près d'arriver à Stutgard, je

me fis précéder par des Officiers qui
allerent de ma part rassurer les Princesses de Virtemberg ; mais ces égards personnels ne m'empêcherent pas de tirer des Etats voisins tout ce que le droit de la guerre me permettoit. Le Virtemberg s'abonna, pour sa part, à deux millions cinq cent mille livres, & ceux des Electeurs Palatin, de Maïence, de Dourlac, à proportion. J'écrivis aussi, le 5 Juin, une lettre très-forte aux Magistrats d'Ulm, qui avoient exercé quelques duretés contre M. *Dargelot*, Brigadier, & d'autres prisonniers. » Vous mériteriez, leur » disois-je (*a*), des punitions séveres, » si je me laissois aller à celles qu'exige » la justice, puisque, contre toute » sorte d'équité, vous avez retenu cet » Officier & plusieurs autres, malgré » une capitulation faite avec M. Thaugen, Felt-Maréchal-Général de l'Empire. Si vous n'obéissez pas dans le » moment à l'ordre que je vous donne » de me les renvoyer, je laisserai dans » vos terres des exemples nécessaires

1707.

(*a*) Tiré des Mémoires manuscrits, soixante-quatorzieme cahier.

» à gens qui, aveuglés de quelque
1707. » prospérité, oublient les sacrés de-
» voirs des capitulations ; ce sera de
» mettre à feu & à sang les villes,
» bourgs & villages qui vous appar-
» tiennent. Faites vous justice à vous-
» mêmes, & par-là évitez la mienne «.
Ils obéirent, & firent bien : car réellement j'étois en état de les faire repentir de leur résistance.

Mes partis couroient toute la Franconie, & ne laissoient aucun lieu sans y lever des contributions. Le sieur d'*Amicour* étoit avec quinze cents chevaux au delà du Danube, qu'il passa au dessus d'Ulm, & le Comte de *Broglio*, avec un pareil nombre, au delà du Tauber. J'ordonnai à celui-ci d'envoyer des détachemens de Cavalerie & de Hussards dans la plaine d'Hochstet. Comme le bruit s'étoit répandu, & qu'on avoit même lu dans les Gazettes de Hollande, qu'après la seconde bataille d'Hochstet, les ennemis avoient fait élever une pyramide avec des inscriptions à la honte des François, je ne voulus point laisser subsister ce monument de déshonneur, & les détachemens avoient ordre de le

chercher & de le détruire : mais ils ne trouverent rien qui ait pu donner lieu aux bruits publics, ni aux nouvelles de Hollande. 1707.

Le 16 Juin, toujours sur la piste des ennemis, que je ne pouvois atteindre, j'arrivai devant Schorendorff, place appartenante au Duc de Virtemberg : elle est entourée de six bastions bien revêtus, d'un fossé revêtu de même, & soutenue d'un très-bon château. Le siége d'une pareille place étoit un peu difficile à une armée qui n'avoit que quatre pieces de batterie & fort peu de boulets : aussi la plupart des Officiers-Généraux s'opposoient-ils à l'attaque. Bien résolu de ne me pas opiniâtrer à ce siége, si les ennemis étoient déterminés à une bonne défense, je voulus essayer ce que la terreur pourroit leur inspirer. Je fis donc ouvrir la tranchée, & dire à la Duchesse de Virtemberg, que si cette place attendoit le premier coup de canon, elle serviroit d'un exemple terrible à celles qui oseroient arrêter l'armée du Roi. Malgré cette menace, les assiégés firent un assez gros feu pendant deux jours. Au troisieme, les

Villes & postes emportés.

Magiſtrats ſortirent, pour dire que le
1707. Commandant ne vouloit pas ſe rendre.
Ils me trouverent à la tête de la tranchée, où l'on portoit quantité de faſcines ; je leur répondis que j'allois faire combler le foſſé, & que, ſans m'embarraſſer à qui il tenoit qu'on ne ſe rendît, je ferois tout paſſer au fil de l'épée. La terreur, qui les ſaiſit, ſe communiqua au Commandant, & deux heures après il rendit la place. En ayant fait le tour, elle me parut ſi bonne, que je regardai comme un bonheur de ne l'avoir pas connue, parce que la prudence ne m'auroit pas permis de l'attaquer. J'y trouvai une très-groſſe artillerie, beaucoup de vivres & de munitions de guerre.

Avançant toujours, j'appris, le 20 Juin, que le Lieutenant Général James campoit avec un corps de cinq mille hommes à l'Abbaye de Lorch, où il étoit retranché derriere une riviere. Quoique ſa poſition fût très-avantageuſe, je réſolus de l'attaquer : mais comme il falloit ſurprendre les ennemis, de maniere qu'ils ne puſſent être ſoutenus de leur armée, ni ſe retirer, je donnai ordre que perſonne ne ſortît

du camp; &, sans parler de mon dessein qu'à l'instant de l'exécution, je commandai quinze bataillons, les Dragons du *Colonel-Général* & de la *Vrilliere*, les brigades de Cavalerie de *Lisle* & de *Saint-Pouanges*, avec MM. de *Fremont* & de la *Chatre* pour Lieutenans-Généraux, MM. *Vieux-Pont* & *Nangis* pour Maréchaux de Camp. 1707.

J'envoyai d'abord *Verceilles* avec les Hussards, trois cents chevaux & deux cents Grenadiers, qui avoient ordre de se placer, en approchant de l'ennemi, comme si c'étoit une escorte de fourrage. Il rencontra deux cents chevaux & quelques Hussards, qu'il poussa jusqu'aux retranchemens. Je le suivois de près à la tête des Dragons, qui portoient des faux & marchoient comme des fourrageurs, cachant leurs étendards, & courant dans la plaine, les uns seuls, d'autres par petites bandes. Le Général James, qui avoit été lui-même le matin à la découverte, & qui avoit vu notre armée campée & tranquille, compta toujours que c'étoit un fourrage. Il laissa approcher les premiers détachemens,

sans prendre d'autre précaution que de
1707. faire monter à cheval. Voyant qu'il restoit dans sa sécurité, & qu'il ne songeoit pas à s'éloigner, je fis approcher les Dragons du détachement de *Versailles*, sans former d'escadrons, & je postai ainsi mes troupes assez près de l'ennemi, pour qu'il ne lui fût plus possible de se retirer.

Alors j'envoyai ordre à tout ce qui étoit répandu dans la plaine, de se former. Je fis sonner les trompettes, lever les étendards, & on se mit en bataille sur le bord du ruisseau. Les ennemis se présenterent précipitamment. Le passage n'étoit pas difficile, on les renversa à la premiere charge; l'Infanterie courut à l'Abbaye de Lorch, qu'elle investit; & après une légere résistance, le Général fut pris, blessé, & son corps entiérement défait. Je me louai beaucoup de MM. de *Saint-Fremont*, de *Broglio*, *Nangis*, *Pizieux*, de tous les Officiers, & surtout des Dragons du *Colonel-Général*, qui avoient la tête de l'attaque.

Ma marche étoit toujours tracée par la fuite des ennemis. Le 23 Juin, je fus informé qu'ils étoient trois lieues en

en avant. Je marchai avec la cavalerie, & j'envoyai ordre au Marquis d'*Hautefort* de marcher avec le reste de l'armée pour me joindre : elle n'arriva à Gemont que le soir à deux heures après minuit. Je fus avertis que les ennemis marchoient ; je partis dans le moment avec la plus grande partie de la cavalerie, pour joindre leur arriere-garde. Elle fut attaquée, & l'on défit leurs dernieres troupes. Un Lieutenant-Colonel fut pris avec cinq Capitaines, & on ramena cent cinquante prisonniers & plus de trois cents chevaux. 1707.

Exemple de modération dans le solda.

Il arriva alors une chose qui paroîtra singuliere, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le Marquis de *Nangis* entrant dans un village avec huit cents Grenadiers, trouva le Curé & les habitans faisant la procession de la Fête-Dieu. Le Curé s'arrêta pour donner la bénédiction. Les Grenadiers se mirent à genoux, & la bénédiction reçue, on marcha aux ennemis, sans que le Curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avoit établi une discipline si

exacte, que les paysans ne prenoient plus la fuite.

1707.

Tentative auprès de Charles XII.

Je ne sais jusqu'où j'aurois mené les ennemis, si un projet qui me rouloit dans la tête eût réussi, & si on n'eût pas diminué mon armée, déjà affoiblie par les garnisons que j'étois obligé de laisser dans quelques places derriere moi, pour assurer la communication avec mes ponts du Rhin. Ce projet étoit de me joindre avec Charles XII, Roi de Suede. Après avoir fait élire Stanislas Roi de Pologne, il s'arrêta en Saxe, incertain, à ce qu'il paroissoit, de quel côté il tourneroit ses armes, de l'Empire, ou de la Russie. Je lui fis proposer secrétement de nous joindre à Nuremberg; & s'il l'eût fait, jamais Prince ne pouvoit se flatter plus vraisemblablement d'une grandeur sans bornes. Il répondit très-poliment à ma proposition, m'envoya son portrait avec des complimens très-gracieux & très-flatteurs; mais il ne donna aucune espérance de jonction, ni de concert pour la guerre. J'ai su depuis, que son principal Ministre le Comte Piper, avoit été gagné par Marlboroug, & qu'il porta ce Prince

intrépide & jaloux de la gloire d'Alexandre, à entreprendre de traverser autant de terres que ce fameux Conquérant, comptant, à son exemple, attaquer des Barbares. Mais les Barbares que faisoit fuir Alexandre, occupoient les plus riches contrées de la Terre; & ceux que chassoit le Roi de Suede, ne lui abandonnoient que des déserts. De sorte que son armée, à demi défaite par la famine & par les rigueurs de l'hiver dans des pays affreux, périt enfin à Pultava. 1707.

On diminue l'armée du Maréchal.

Déchu de mes espérances de ce côté, je reçus en même temps des ordres affligeans du Roi, qui me demandoit mes meilleures troupes, entre autres le régiment de *Navarre*, pour opposer aux ennemis, qui venoient de faire une irruption en Provence. En vain je représentai que j'allois avoir en tête une armée beaucoup plus nombreuse que la mienne, parce que les Saxons, délivrés du Roi de Suede, alloient grossir celle de l'Empereur; que d'ailleurs ce qui marchoit du milieu de l'Empire n'arriveroit pas à temps pour sauver Toulon : mes remontrances furent inutiles. La fatalité vouloit que,

dès que j'avois commencé à rétablir
1707. les affaires d'un côté, on me mît hors d'état d'achever. Il n'y eut donc plus à penser de pénétrer plus avant dans l'Empire : le Roi lui-même me marqua qu'il ne le désiroit pas ; & quand il l'auroit voulu, à moins qu'il n'eût eu une autre armée pour garder ses frontieres, la marche des ennemis m'auroit forcé de rétrograder.

Celle des ennemis reparoît. Ils firent avec une extrême diligence un grand détour par-derriere les montagnes, & se rapprocherent de Maïence. Leur dessein pouvoit être ou d'entrer dans le royaume par les trois Evêchés qui étoient mal gardés, ou, en passant le Rhin à Philisbourg, d'attaquer les lignes de Lauterbourg, que j'avois laissées peu garnies, & mettre l'Alsace à contribution jusqu'à Strasbourg, & pénétrer en Lorraine. Quel que fût leur projet, j'appris, le 5 Juillet, qu'ils marchoient si précipitamment vers le Rhin, qu'ils avoient fait près de cinquante lieues en six jours. Je n'avois pas attendu cette nouvelle, pour tâcher d'interrompre leur marche. Le Comte de *Broglio* s'étoit porté vers Lauffen, où il avoit

trouvé un parti considérable des ennemis, qu'il défit, & s'empara de ce poste important. Je marchai à Heidelberg, & j'envoyai le Comte du *Bourg* avec deux mille chevaux à Manheim. S'il eût fait un peu plus de diligence, il seroit tombé sur quinze cents chevaux, avec lesquels le Général Mercy se jeta dans Philisbourg; & s'il avoit saisi, selon ses ordres, l'ouvrage à corne que les ennemis avoient de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Manheim, je faisois venir un pont portatif, je l'établissois à Manheim, je campois ainsi à Philisbourg, & demeurois le maître des deux bords du Rhin jusqu'à Maïence. 1707.

Emploi des contributions.

J'allai moi-même camper à Manheim, le 18 Juillet. Par la jonction prochaine des troupes de Saxe & de Hanover, dont j'eus nouvelle, il me fut aisé de voir que le dessein des ennemis étoit de me forcer à une bataille avec une armée bien inférieure à la leur. Ce fut à moi à me conduire sagement, & à prendre des postes où se trouvât la sûreté avec la commodité des subsistances. Le temps qui me restoit jusqu'au moment où les ennemis

se placeroient en présence, je l'employai à réunir les troupes que j'avois
1707. envoyées de divers côtés assez loin, ou pour lever de nouvelles contributions, ou pour ramasser ce qui restoit à payer des premieres. Personne ne me manqua, quoique les ennemis fussent alors en état de protéger les refusans. Je tirai de très-grosses sommes, dont je continuai à faire l'usage que j'avois fait de toutes les autres. Je les avois divisées en trois parts : la premiere servoit à payer l'armée, qui ne couta rien au Roi cette année : avec la seconde, je retirai les billets de subsistance qu'on avoit donnés l'année derniere aux Officiers, faute d'argent ; & j'en envoyai une grosse liasse au Ministre des Finances. Je destinai la troisieme à *engraisser mon veau* : c'est ainsi que je l'écrivis au Roi, qui eut la bonté de me répondre qu'il approuvoit cette destination, & qu'il y auroit pourvu lui-même, si je l'avois oublié. On me manda aussi, qu'un Courtisan ayant dit au Roi : » Le Maréchal de Villars » fait bien ses affaires, Sa Majesté lui répondit : » Oui ; mais il fait bien » aussi les miennes « : Elle donna dans

le même temps à ma sœur, Abbesse de Saint André de Vienne, l'abbaye de Chelles, une des plus considérables du Royaume, & me manda qu'Elle se faisoit un plaisir de rapprocher de moi une sœur que j'aimois. 1707.

Les deux armées en présence.

Après divers campemens à Valdorf, à Gotzan, le 14 Juillet, l'armée du Roi campa à Mulberg, la droite vers Dourlac, que l'on occupa avec douze cents fantassins, sous les ordres du Marquis de *Nangis*. Les ennemis marcherent en même temps en force pour s'en saisir. J'en fus averti, & même que leur tête en étoit fort près. Cette nouvelle m'obligea à faire prendre le galop aux Dragons de *Firmacon*, qui étoient à la tête de tout, & à les faire suivre par la brigade de *Saint-Micault*: j'y courus moi-même au galop, & fis faire un grand bruit de timbales, de trompettes & de tambours, qui persuada aux ennemis que l'armée entiere arrivoit: ce que les bois, dont les environs de Dourlac sont couverts, ne leur permettoient pas de démêler. Aussi s'arrêterent-ils sur les hauteurs en deçà de Kretseing.

Au milieu de la nuit, autre alarme;

que les ennemis, qui s'étoient arrêtés à
1707. s'ébranloient, & se plaçoient sur Dourlac. J'y envoie dans le moment un détachement de Grenadiers, pour fortifier les premieres troupes. J'y arrive moi-même à la pointe du jour, & je trouve que les colonnes d'infanterie des ennemis s'étendoient pour embrasser la ville. Comme celle du Roi étoit un peu éloignée, les Officiers-Généraux que j'avois près de moi me presserent si fort d'abandonner cette place, que, malgré moi, j'en donne l'ordre au Marquis de *Nangis ;* puis faisant réflexion que, si je l'abandonnois, j'allois me trouver peu d'heures après dans une situation embarrassante, sans boulevart contre une armée bien plus nombreuse, qu'il faudroit combattre à terrein égal, je dis à ces Messieurs : » Vous voulez me forcer à quitter » Dourlac, pour éviter l'action pré» sente, & vous ne prévoyez pas que » vous aurez une autre action dans » quatre heures, avec grand désavan» tage ; ainsi ne m'en parlez plus, & » laissez-moi faire «. Sur le champ j'envoie *Maupou* porter ordre à *Nangis* de se défendre ; je fais partir à

toutes jambes des Aides de Camp, pour presser la marche des troupes. Les Dragons arrivent au galop. Des Officiers de Champagne apportent à cheval des drapeaux, & les font paroître dans le bord du bois. Cela joint au bruit des timbales & des tambours, suspend la marche des ennemis. Un Capitaine des Grenadiers de Champagne, nommé *Chatillon*, qui étoit posté dans des jardins au delà de Dourlac, & qu'on étoit prêt à retirer, reçoit ordre de se défendre. Sa fermeté, la fiere contenance des autres troupes du Roi arrêtent les ennemis, presque à une portée de fusil de la ville, & ils se mettent à la canonner. 1707.

L'armée arrivoit, & je trouvai à la placer assez avantageusement, pour souhaiter que les ennemis prissent le parti de l'attaquer. Je les trouvai aussi postés assez bien pour la sûreté, mais fort mal d'ailleurs, parce qu'ils étoient totalement sous notre canon & très-découverts; au lieu que la droite de l'armée du Roi étoit couverte par la ville de Dourlac & par les bois qui en sont proches. Pour profiter de cette position, j'établis une batterie de

quatre pieces de vingt-quatre, & deux de dix de huit, dont je fis masquer les
1707. embrasures. Sur le midi, lorsque les troupes reviennent du fourrage & de la pâture, j'ordonnai que l'on fît feu. A la premiere décharge, il parut seulement quelque surprise; à la seconde, les soldats abandonnerent le camp sans ordre. La cavalerie monta à cheval, & se retira hors de la portée. Ils perdirent quatre Capitaines, plus de trois cents hommes, & grand nombre de chevaux.

Entrevue des Généraux. Le Prince de Hohenzolern, Général de la cavalerie de l'Empereur, avec qui j'avois fait connoissance à Vienne & dans les guerres de Hongrie, & qui étoit fort de mes amis, me proposa une entrevue entre les gardes. J'y allai avec le Prince Charles de Lorraine, les Comtes du *Bourg* & *Hautefort*. Il s'y rendit de son côté avec le Prince héréditaire de Bareith, le Comte de Vakerbarl, Général des Saxons, le Comte d'Erlac, & plusieurs autres Officiers. La conversation fut gaie, & il ne fut question que d'assurances réciproques d'estime & d'amitié. La Princesse de Dourlac demanda

aussi que je permisse aux Princes ses enfans, qui étoient dans l'armée de l'Empereur, de la venir voir : je le lui accordai. Cette Princesse ne voulut point quitter son palais, sur lequel les boulets des ennemis & les nôtres passoient souvent. 1707.

Le mois d'Août s'écoula aussi en s'observant réciproquement, sans se faire grand mal, & comme si nous eussions été dans des camps de plaisirs ; mais j'appréhendois de cette tranquillité quelque retour fâcheux, parce que je savois que l'armée ennemie grossissoit, qu'il y arrivoit journellement des corps de Saxons & d'Hanovriens, bonnes troupes qui alloient être commandées par l'Electeur d'Hanovre, plus entreprenant que le Prince de Bareith, dont on étoit mécontent, & qui se retiroit. Je songeai donc à m'éloigner ; mais comme j'avois à passer l'Albe, petite riviere assez difficile, & que notre armée étoit à demi-portée du canon de celle de l'Empereur, il me falloit prendre des précautions pour n'être pas attaqué avec désavantage dans ce mouvement. Pour cela, huit jours avant que de marcher, j'envoyai

1707. mes gros bagages du côté de Raſtat, ſous prétexte de manque de fourrage, & ayant diſpoſé les troupes de maniere que la retraite ne pût être troublée, je repaſſai la riviere ſur neuf ponts. Je me mis en bataille de l'autre côté, & marchant dans le même ordre à travers les plaines de Mulberg, j'allai camper, le 30 Août, à Raſtat.

Plan de quartiers d'hiver. A l'inaction des ennemis, je jugeai que nous n'aurions pas de grands événemens le reſte de la campagne. Ils ſe contenterent de ſe mettre à l'aiſe, en s'étendant le long de l'Albe. J'occupai la petite ville de Kuppenheim, qui étoit à la droite de mon camp. Je fis faire quelques retranchemens ſur la hauteur, & pris mon quartier général à Raſtat, dont la riviere couvroit le front de mon camp. Sur mon flanc gauche étoit le petit village de Selinghen, au confluent du Rhin & de la riviere de Stolhoffen. En pénétrant dans l'Empire, j'avois ordonné de le fortifier, pour m'aſſurer un paſſage ſur le Rhin, & reſter toujours maître de ſecourir les lignes de Lauterbourg, ſi on les attaquoit. Les ennemis en firent

le ſemblant. Ils chercherent auſſi à m'inquiéter par les vallées des montagnes noires. Il y eut, à l'occaſion de ces tentatives, de petits combats mêlés de revers & de ſuccès qui ne décidoient rien. En général, nous eûmes plus ſouvent l'avantage, & je gardai à la vue de leur armée plus nombreuſe, celui de reſter ſur le pays ennemi. Je me flattois que les ennemis étant chaſſés de Provence, comme on me le mandoit, on me renverroit des troupes, & que je pourrois du moins prendre des quartiers d'hiver chez eux. 1707.

Rien n'étoit ſi aiſé. Je pouvois mettre en état de défenſe Raſtat, que le Prince de Bade avoit fortifié; & comme tout ce pays-là, juſqu'à la hauteur de Briſſac, eſt rempli de petites villes, toutes fermées d'aſſez bonnes murailles, je pouvois ſoutenir nos troupes & leurs quartiers, par cinq ponts ſur le Rhin, à Huningue, à Neubourg, à Briſſac, à Strasbourg, & à Selinghen ou Raſtat. Ainſi je forçois l'ennemi de mettre des armées entieres de l'autre côté des montagnes noires, pour couvrir l'Empire. On ſent

que de tels quartiers d'hiver, pris sur
1707. l'ennemi, exigent une attention vive du Général. Aussi me proposois-je de demander au Roi des Officiers-Généraux qui ne craignissent pas la peine, & de rester moi-même sur les lieux, du moins jusqu'à ce que les neiges eussent fermé les passages des montagnes. Dans cette vûe, je m'appliquai à pourvoir de bons Commandans les petites villes & châteaux que nous occupions : mais j'y fus le premier trompé ; car celui du château de Hornberg, qui étoit de mon choix, se rendit lâchement à un parti qui avoit à peine du canon. Je le fis mettre au conseil de guerre. Les exemples devenoient nécessaires ; car, à la vérité, les défenses de nos places étoient indignes à la Nation. Je procurai au contraire au sieur *Bergeret* le gouvernement de la citadelle de Strasbourg, & l'Aide-Majorité au sieur *Gayet*, Lieutenant de Grenadiers, deux Officiers que j'estimois, & dont la bonne conduite méritoit récompense.

Le Maréchal est appelé à la Cour. Je m'amusai pendant le mois de Septembre & une partie d'Octobre,

de l'idée de ces quartiers d'hiver, que je me flattois de prendre, écrivant néanmoins toujours au Roi, qu'on eût soin de m'envoyer des troupes, parce que l'armée ennemie étoit bientôt du double plus forte que la mienne, & qu'elle me forceroit de repasser le Rhin; mais on ne voulut pas donner ce plaisir aux ennemis, ni à moi le désagrément de me voir contraint, & le Roi m'ordonna à la fin d'Octobre de le repasser de moi-même. J'évacuai, non sans regret, ces places, où je m'étois si bien établi; mais je remportai du moins la satisfaction d'avoir fait respecter les armes du Roi, depuis le lac de Constance jusqu'à Maïence, & depuis Nurenberg jusqu'à Francfort & Philisbourg, dans une étendue de plus de trois cents lieues de pays, qui avoit assez bien payé les frais de la guerre (*a*).

1707.

(*a*) On lit dans le Président Hainaut : » L'Electeur d'Hanovre, après avoir surpris le Marquis de *Vivans* près d'Offembourg, contraignit le Maréchal de Villars à repasser le Rhin. 1°. Ce ne fut pas l'Electeur d'Hanovre qui surprit le Marquis de *Vivans*; il

1707. Quoique l'armée du Roi fût en deçà du Rhin, je comptois passer l'hiver à Strasbourg, pour profiter des occasions qui pouvoient survenir; mais des ordres pressans m'appelerent à la Cour. On y vouloit conférer avec moi sur les moyens de s'emparer de la Principauté de Neuchatel, & on vouloit me charger de cette entreprise. A la mort du Souverain de ce petit Etat, qui arriva au commencement de l'année, plusieurs prétendans à la succession, au défaut d'héritiers directs, s'étoient présentés, entre autres le Prince de Conti & le Comte de Matignon. Ils montroient des

Projet sur Neuchatel.

étoit dans son camp sous Dourlac, comme Villars dans le sien sous Rastat. Ce fut le Comte de Marci & le Prince de Lobkorik, avec deux mille hommes, qui surprirent le Marquis de *Vivans* qui en avoit quinze cents. 2°. Ce petit échec fut promptement réparé, & n'affecta pas la grande armée. 3°. Il arriva le 24 Septembre, & les François ne repasserent le Rhin qu'à la fin d'Octobre, sans être le moins du monde inquiétés. Ce ne fut donc pas la surprise du Marquis de Vivans près d'Offembourg, qui contraignit le Maréchal de Villars à repasser le Rhin.

droits assez bien fondés ; mais pendant qu'ils les faisoient valoir en particulier, l'Electeur de Brandebourg, qui n'en avoit que d'imaginaires, fit valoir les siens en Prince. Il distribua de grosses pensions dans tout le Canton de Berne, promit aux principaux habitans de Neuchatel de leur donner de l'emploi chez lui & à Berlin, traita avec l'Angleterre & la Hollande, qui, charmées d'ôter cet établissement à des François, s'engagerent à soutenir l'Electeur, moyennant un corps de Prussiens qu'il promit d'envoyer en Italie. Avec ces précautions, il gagna les suffrages, fit trouver ses raisons excellentes, & son droit incontestable.

1707.

Quand j'eus examiné l'entreprise qu'on me proposoit, je dis au Roi, que si Sa Majesté avoit bien voulu me donner cette commission dans le temps que les divers concurrens disputoient leurs droits, j'aurois fait tomber la principauté à qui Elle auroit voulu, & à moi-même, si Elle l'avoit agréé, quoique je n'y eusse pas le moindre droit. Et en effet, la Cour m'ayant ordonné d'envoyer des trou-

pes fortifier celles de Provence, dans
1707. le temps que j'étois bien avant dans l'Empire, ces troupes, qui, pour aller en Dauphiné, passoient fort près de Neuchatel, n'avoient qu'à paroître y marcher, pour déterminer les peuples de ce petit pays à se donner à M. le Prince de Conti, pour lequel ils avoient de l'inclination; mais il étoit un peu tard pour revenir sur ce qui avoit été fait en faveur de l'Electeur de Brandebourg.

1708. Cependant, après avoir bien écouté ce qu'on jugea à propos de me dire à ce sujet, je me rendis au commencement de l'année à Besançon, afin d'examiner l'affaire de plus près. Je la trouvai dans une disposition bien différente de ce que le Roi pensoit. Les Cantons de Berne & de Zurich, qui ne vouloient pas les François si voisins d'eux, avoient pris toutes les mesures possibles pour assurer ce petit Etat à l'Electeur de Brandebourg. Ils avoient fait marcher beaucoup de troupes pour fermer les passages déjà bouchés par les neiges, & fait avancer du canon. Enfin il n'étoit plus question de surprendre le pays, & de

s'en emparer. Il falloit attaquer le Corps Helvétique, ou du-moins les 1708.
partisans déclarés pour l'Electeur déjà en possession. Il est vrai que les Cantons Catholiques nous étoient favorables; mais on sait bien que leurs forces sont si inférieures à celles des Protestans, qu'en les obligeant à se déclarer, c'étoit les exposer à leur perte. Cependant la Cour, prévenue par de mauvais avis, se seroit peut-être engagée dans cette guerre, si je n'avois écrit au Roi & à Madame de Maintenon, pour représenter le péril qu'il y avoit à allumer une nouvelle guerre, qui nous donnoit une frontiere à garder, depuis Huningue jusqu'à Lyon; frontiere tranquille par la parfaite neutralité des Suisses: & encore dans quel temps? lorsque les forces des ennemis paroissoient supérieures presque par-tout. Mon sentiment étoit appuyé de si bonnes raisons, qu'il prévalut sur l'inclination du Ministre à servir la Maison de Matignon, qu'il favorisoit beaucoup.

Projet sur Fribourg.

Comme les desseins de la Cour sur Neuchatel avoient fait avancer plusieurs corps de troupes vers les

frontieres de Suisse, cette disposition
1708. facilitoit un projet que les avances de deux Officiers, en garnison dans Fribourg, me firent former sur cette place. L'un se nommoit *Tiller*, & étoit Lieutenant-Colonel d'un régiment Suisse au service de l'Empereur; l'autre *Husler*, Capitaine dans le même régiment. Ils me demanderent une conférence de nuit, que je leur assignai dans la barriere d'Huningue, & à laquelle je me trouvai avec M. de la Houssaye, Conseiller d'Etat, & Intendant d'Alsace.

Ils promirent de livrer la porte du château de Fribourg, moyennant six cent mille livres, que l'on ne leur donneroit qu'après l'exécution, & même quand le Roi seroit maître de la place. On convint de tous les moyens, & l'entreprise fut fixée à la nuit du 21 au 22 Janvier. Je me tins auprès de Brissac, avec les troupes destinées à cette surprise, qui ne devoient donner aucun ombrage aux Commandans de Fribourg, parce qu'elles étoient censées postées en ce lieu pour l'entreprise de Neuchatel.

Au commencement de la nuit con-

venue, lorsque j'étois prêt à faire marcher les troupes, on m'amena un jeune homme de Berne, Etudiant dans l'Université de Fribourg, qi demandoit à me parler. Il me dit que son inclination pour la France, & l'horreur de voir beaucoup d'honnêtes gens courir à une mort certaine, l'avoient porté, quelque péril qu'il y eût pour lui, à venir m'avertir, que, soit repentir, soit qu'ils eussent agi par les ordres du Général Thungen, les Officiers lui avoient tout découvert. Il m'expliqua de quelle maniere il avoit été informé de cette double trahison; qu'il étoit fort aimé de la femme d'un Capitaine, à laquelle son mari avoit tout révélé, que c'étoit d'elle qu'il tenoit ce qu'il venoit me dire. Il étoit si bien informé des circonstances de notre entrevue, & en outre des troupes que les ennemis devoient placer dans la montagne & sur les murailles, que je ne pus douter que l'avis ne fût aussi sûr qu'il étoit donné à propos. Je fis présent au jeune Etudiant de mille écus, & d'une Lieutenance dans les Suisses. Il eut par la suite une Compa-

1708.

gnie. Nous sûmes, quelques jours après, que Tiller & Huster avoient été bien récompensés de leurs trahisons, ou de leurs commissions, quoiqu'ils n'eussent pas réussi à leur désir. Mais malgré le risque que je courus, je suis d'avis qu'on ne doit pas toujours rejeter de pareilles ouvertures. On a des exemples qu'elles sont souvent suivies du succès; mais je conseillerai de n'avoir pas une si grande confiance que j'en eus, & de prendre contre la trahison plus de mesures que je n'en avois prises.

1708.

Le Maréchal est destiné à commander l'armée d'Italie.

Ce coup manqué, je retournai à Strasbourg, où je me formois un plan de campagne qui pût répondre à la précédente : mais la Cour avoit d'autres vûes. On y étoit fort mécontent de ce qu'il ne s'étoit rien fait en Flandres pendant la campagne derniere, malgré les forces considérables qu'on y avoit employées, & surtout de ce que l'honneur du Duc de Bourgogne, qu'on y avoit envoyé dans l'espérance de succès brillans, se trouvoit compromis par cette inaction. Le Duc de Vendôme parut propre à venger le Prince de l'atteinte

donnée à sa réputation. Il fut rappelé d'Italie, & destiné à commander l'armée de Flandres sous le Duc de Bourgogne. Comme il n'étoit pas convenable que le Duc de Baviere servît sous ce Prince, on donna à l'Electeur l'armée d'Allemagne; & comme on savoit que je m'accommodois difficilement avec les courtisans qui suivent les Princes, on lui donna le Maréchal de Berwick; pour moi, on m'envoya seul en Italie. 1708.

Etat dans lequel il laissa la frontiere.

En même temps que j'appris ces dispositions, je sus qu'il venoit un grand nombre de troupes de Flandres, destinées à renforcer l'armée d'Allemagne, ordinairement si foible quand je devois la commander. Je mandai au Ministre, qu'après avoir deux fois sauvé l'Alsace, je laissois, en partant, cette frontiere avec Treves, Bitche & Hombourg, dont les deux dernieres places étoient très-fortes, le pays fermé par les lignes excellentes de Lauterbourg, l'Allemagne ouverte par le fort de Kell & celui de Selinghen, les lignes formidables que les ennemis avoient à Stolhoffen rasées. » Avec » l'armée qu'on donne à l'Electeur de

» Baviere, ajoutois-je (a), je me ferois
1708. » promis d'aller bien avant dans l'Em-
» pire. Je ne peux me dispenser de re-
» présenter qu'il est bien cruel pour
» moi, qu'après avoir mis les affaires
» du Roi dans le meilleur état, on
» m'ôte le commandement, lorsque
» je peux espérer, plus que jamais,
» de grands avantages pour Sa Ma-
» jesté. J'oublie de bon cœur mes mor-
» tifications personnelles ; mais ma
» peine la plus sensible vient de la
» crainte que le Roi ne se trouve mal
» d'un pareil changement «.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Mai, tirée des Mémoires manuscrits, soixante-dix-septieme cahier.

Fin du Tome premier.







